

# TE POSSÉDER

Sarah Crowley

**DEUX HOMMES INCROYABLEMENT  
SENSUELS. LEQUEL VA RÉUSSIR  
À LA CONQUÉRIR ?**

# TE POSSÉDER

SARAH CROWLEY

City  
*Roman*

© **City Editions 2015**

Couverture : © Olivier Cadeaux/Corbis

ISBN : 9782824643465

Code Hachette : 22 3056 4

Rayon : Romance

Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud

Catalogue et manuscrits : [www.city-editions.com](http://www.city-editions.com)

Conformément au Code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : novembre 2015

Imprimé en France

# Sommaire

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31

J'ouvre ma penderie, à la recherche de la paire de chaussures adéquates pour l'occasion. Je me torture suffisamment les pieds durant la journée, alors, le soir, je recherche un minimum de confort.

Je balaie du regard les étagères pleines d'escarpins, ballerines et autres sandales rangés par hauteur de talons et par couleur, et qui fait rêver plusieurs de mes amies.

— Vous serez parfaites !

Je jette mon dévolu sur une paire compensée Jimmy Choo tout en sachant que je me mens de manière éhontée... Ce n'est absolument pas ce qu'il faut pour mes pieds endoloris.

Maintenant, la tenue... Je procède toujours dans cet ordre : en premier lieu, les chaussures, censées refléter mon état d'esprit du moment (si vous me voyez un jour en Crocs, c'est que je ne suis pas loin de me jeter d'un pont), puis, j'assortis les vêtements. De l'index, je parcours les nombreuses robes qui se succèdent sur les portants de ma penderie.

Je sais que nombreuses sont les femmes qui s'étriperait pour avoir la chance de posséder autant de robes griffées et de pantalons si bien coupés. J'ai les moyens de me les offrir et je travaille suffisamment pour ne pas culpabiliser à propos des sommes claquées en quelques instants dans des boutiques de luxe. Et surtout, je me persuade que j'en ai besoin pour aller bosser...

Je fais glisser les bretelles de mon soutien-gorge Chantelle en dentelle bleu sur mes épaules et enfiler le shorty assorti. Personne ne les verra, mais porter des sous-vêtements coûteux me donne confiance en moi. Même si c'est stupide, c'est la réalité. Soudain, mon regard s'arrête sur mon ancienne robe préférée. Elle sort légèrement de l'alignement pour, c'est évident, me provoquer sournoisement.

Elle est noire et moulante juste ce qu'il faut pour mettre en valeur la ligne que je travaille à coups de footings réguliers. Des mois qu'elle me fait de l'œil, persuadée qu'elle est que je vais me résoudre à l'attraper et l'enfiler à nouveau. Mais les souvenirs qui remontent à sa vue sont encore trop douloureux.

Je prends une profonde inspiration et me décide. Enfin. Je la décroche de son cintre, puis la défie du regard tout en retenant mon souffle. Bien décidée, je me dirige les pieds nus et en sous-vêtements jusqu'à la cuisine, et la fourre au plus profond de la poubelle. Je me mords les lèvres, hésite un instant à la reprendre, mais la vision de Gabriel au lit avec Lili, ma meilleure amie, revient comme pour me persuader que j'ai pris la bonne décision et que ce bout de tissu se trouve bien mieux là où il est.

Mon smartphone abandonné près de la penderie se met à sonner. Je claque le couvercle de la poubelle et me hâte de décrocher avant que l'appel ne bascule sur la messagerie.

— Mila ? Tu es prête ? J'arrive d'ici vingt minutes.

Je dévisage mon reflet dans la psyché.

— Salut, Clarisse. Euh..., j'ai encore un gros travail de fond avant d'être un minimum présentable, pour tout te dire.

— Arrête tout de suite, veux-tu ? Je sais très bien que tu vas encore me voler la vedette... Je ne te donne pas une minute de plus : il faut que je m'enfile mon premier cocktail de la soirée dans moins d'une demi-heure ! Question de vie ou mort ! J'ai passé une journée... pourrie à un point que tu ne

t'imagines même pas.

Je souris en écoutant mon amie râler. À l'entendre, ses journées sont toutes à peu près aussi épouvantables les unes que les autres et nécessitent, de fait, toujours une fin festive. Cela dit, je suis heureuse de pouvoir partager quelques soirées de célibataires endurcies en bonne compagnie depuis ma douloureuse rupture.

— Eh bien, je raccroche, Clarisse ! Pas de temps à perdre, dans ce cas !

— À tout de suite, ma biche !

Sans plus penser à ma poubelle, je farfouille dans le placard, repoussant une demi-douzaine de tenues jusqu'à ce que je finisse par tomber sur une robe achetée il y a plus d'un an, mais que je n'ai jamais portée. À l'époque, je l'avais prise une taille trop petite, histoire de me motiver pour un énième régime en perspective de nos fiançailles. Force est de constater que les fiançailles n'auront pas lieu, mais que j'ai finalement beaucoup minci ces derniers temps... Je n'ai plus le goût de cuisiner pour un seul couvert et j'ai surtout perdu l'appétit. J'hésite quelques secondes et me décide. Le temps est peut-être venu de l'essayer :

— Salut, toi !

Je marque un temps d'arrêt en fixant la femme qui me toise dans le miroir. Bleu nuit. Ce fourreau est dément. On dirait sans problème qu'il a été cousu sur moi, et j'en suis la première surprise.

— Un poil trop habillé, mais tant pis.

Je claque la porte de la penderie, puis la rouvre aussitôt pour attraper une veste en cuir cintrée qui apportera un côté moins conventionnel à l'ensemble. Je file dans la salle de bain pour retoucher mon maquillage, ourle mes yeux bleus d'un trait de crayon, farde mes paupières en gris, puis recouvre ma bouche d'un peu de gloss.

J'ai la peau claire et parsemée de nombreuses taches de rousseur, chose plutôt curieuse pour une brune. Mes cheveux longs sont épais et difficiles à dompter. Au réveil, ils tiennent plus de la crinière qu'autre chose et me donnent un air de cousine lointaine de Diana Ross. Je branche mon fer à lisser et m'applique à les rendre présentables avant de partir. Ce n'est pas que j'espère quoi que ce soit de cette soirée, mais je tiens à donner le change un minimum.

Vingt minutes plus tard, inexorablement ponctuelle (je dois être également la lointaine cousine d'une horloge suisse), je suis en bas de chez moi, prête à sauter dans la voiture de Clarisse.

J'habite un grand appartement dans un quartier chic de Londres. Mon immeuble est gardé par un portier, et j'ai pour voisin de palier, depuis peu, une star montante du rock. Enfin, il paraît qu'il est un peu connu, mais je dois dire que je reste fidèle à un rock un poil plus ancien.

J'aperçois aussitôt Clarisse dans l'avenue. Elle fait soudain une queue de poisson à un autre automobiliste qui sort son majeur droit à son intention.

— Connard !!! Salut, ma biche !

Je ris en ouvrant la portière :

— Tu es en grande forme, à ce que je vois !

— Je te l'ai dit : la journée de merde par excellence ! Les défilés approchent, et tout le monde compte sur moi pour rattraper les âneries que sortent les filles aux magazines people, et ça, sans compter les frasques des créateurs.

Clarisse est l'attachée de presse d'une maison de haute couture.

— Et puis, remettre la fourrure à tout prix cette saison... Je savais qu'on allait en baver ! Évidemment, c'est moi qui essuie les plâtres... pour le même salaire, évidemment aussi.

Sans plus regarder la route, elle détaille ma tenue.

— Mais, dis donc, tu es sublime ! Oh ! Toi..., tu as également envie de passer une bonne soirée !

me lance-t-elle avec un regard entendu.

Je replace une mèche derrière mon oreille et lâche un petit soupir d'exaspération.

— Pas spécialement. Pour tout te dire, j'ai même un petit moral. Enfin...

— Rien de grave ?

— Je me suis décidée à jeter cette robe... Tu sais, celle que je devais porter le soir de nos fiançailles.

Clarisse fait la moue et se décide enfin à fixer de nouveau la route tandis qu'un conducteur lui fait des appels de phares.

— Compte sur moi pour te changer les idées. Gabriel n'était qu'un immonde connard. Il ne te méritait pas une seconde. Dis-toi que c'est un mal pour un bien. À l'heure qu'il est, tu serais maquée avec lui, vous auriez arrêté une date de mariage et vous auriez fini par divorcer quelques mois plus tard.

— Peut-être pas...

— Bien sûr que si !

— Tu sais ce qui est le plus bizarre ?

— J'imagine que non, répond Clarisse en klaxonnant trois fois et en adressant un bras d'honneur à un passant trop peu rapide sur le passage pour piétons.

— C'est Lili qui me manque le plus. Depuis quelque temps, je pense beaucoup à elle...

Clarisse fait une moue compatissante. Nous avons toutes les trois fréquenté le même lycée et sommes restées très proches par la suite. Le soir où j'ai surpris Lili avec Gabriel, Clarisse m'a consolée toute la nuit. En signe de soutien, elle a ensuite décidé de tirer un trait définitif sur notre amie commune. Je lui en suis infiniment reconnaissante.

— Et si on changeait de sujet ? Ça va bien dans la télé ?

Je souris :

— Tu es au courant que je n'habite pas « dans la télé », depuis le temps !

— Ce que tu peux être pointilleuse !

— Oui. Écoute, ça va pas trop mal puisque Tod m'a appris tout à l'heure que j'étais pressentie pour présenter la quotidienne...

— Tu déconnes ? hurle-t-elle en faisant un écart complètement flippant sur l'autre voie. C'est absolument démentiel !!!

Je hoche la tête tout en me sentant un peu coupable. Je suis en train de devenir véritablement blasée de tout. Oui, c'est démentiel. Je risque de passer devant trois autres journalistes beaucoup plus légitimes pour ce poste, et je me réjouis à peine.

— Mila ? Ohé ! Tu es avec moi ?

Je réalise alors que Clarisse m'interpelle depuis quelques instants.

— Allo, Houston ? Mila est demandée !

— Oui, excuse-moi. Je suis à côté de mes pompes ces jours-ci...

— Oh ! Sans blague ? Je n'avais pas remarqué ! Non, sans rire ! Écoute, Mila, si je veux vraiment agir en amie, enfin, en tant que « véritable amie », reprend-elle en pensant, j'imagine, à Lili, je dois te dire que tu files un très mauvais coton.

Je sursaute et la regarde avec intérêt. Elle a piqué ma curiosité à vif.

— Soit tu es en train de virer pétasse, et bientôt tu vas te mettre à me snober parce que tu prends le melon ou, deuxième possibilité, tu es en pleine PDLNS.

— ...

— Alors ?

— Je ne sais pas quoi te dire. Mais au fait... PDLNS ?

— Phase de lamentation non-stop. Et, pour moi, c'est ce qui t'arrive : neuf mois que vous avez rompu !

— ...

— Tu as pleuré durant les quinze jours requis, tu as ensuite remonté la pente en te noyant dans le travail, et maintenant, pouf : PDLNS.

Je me mets à rire devant son air sérieux.

— Et alors ? Maintenant que tu as mis le doigt sur la maladie, quel est le traitement nécessaire ?

— Mila, Mila, Mila... C'est pourtant simple. Tu vas trouver par toi-même si tu prends la peine de réfléchir deux minutes !

— Mojitos ? Tequila ? Caramels mous ?

— Mais non... Peux-tu me dire combien de types se sont trouvés dans ton lit depuis neuf mois ?

Je repense à mes journées bien remplies. J'occupais jusque-là le poste de présentatrice du journal du week-end, appelée également en renfort en semaine en cas d'imprévus avec les présentateurs-vedettes. Oui, depuis tous ces mois, je m'étais noyée dans l'info, avalant des articles, me plongeant dans les rouages politiques, bossant sans relâche pour réussir à me faire reconnaître de la rédaction à ma juste valeur.

— Alors ?

— Écoute, je vois ce que tu veux dire, mais ça ne compte pas vraiment... Je n'ai pas le temps. Priorité au boulot, tu ne te rends pas compte. Mon job ne supporte pas que je me relâche un tant soit peu.

— La journée, je veux bien, mais le soir, tu ne m'accompagnes pas assez souvent ! Tu es jeune, Mila. L'avenir te sourit. La preuve : tu vas certainement présenter la quotidienne sur la deuxième chaîne du pays, bon sang ! Tu en as toujours rêvé ! Mais ça ne me dit pas avec combien de mecs tu as eu une aventure depuis votre rupture...

— Aucun..., dis-je en marmonnant.

Clarisse soupire.

— J'en étais sûre...

— ...

— Quel gâchis !... Tu es belle comme le jour, les hommes se retournent sur ton passage – si tu savais d'ailleurs ce que ça peut m'énerver – et tu ne t'en rends même pas compte.

— C'est faux !

— Comment ça ?

— Je m'en rends bien compte, mais ça... ne m'intéresse pas... Je ne veux pas de ce genre de plan ; je veux une relation privilégiée, comme celle que j'avais avec Gabriel.

Clarisse lève les yeux au ciel, et la voiture zigzague une nouvelle fois.

— Gabriel, Gabriel, Gabriel... Et c'est reparti... Bon sang, mais change de refrain !

Le ton de sa voix se durcit. Je ne peux pas lui en vouloir : moi-même j'ai envie de me biffer.

— Tu crois que ça changerait quelque chose si j'avais tout à coup une sexualité débridée ? Sans rire, tu me connais, je ne suis pas comme ça !

— Mila, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, mais tu es là, en train de t'apitoyer sur ton triste sort, à pleurer sur le couple de rêve que vous formiez, toi et Gabriel... Tu perds ton temps, et ce n'est pas le cas de tout le monde, ajoute-t-elle avant de pincer ses lèvres précipitamment.



— Attends... Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Ses joues s'empourprent.

— Laisse tomber, c'est juste une façon de parler...

— Ne te fous pas de moi !

— ...

— Tu as des nouvelles de Lili, c'est bien ça ?

Son silence équivaut à un immense OUI, qui prend subitement une place étouffante dans la voiture.

— Balance.

— ...

— Clarisse, tu n'as pas le droit de me faire ça.

Elle me coule un regard de biais, beaucoup plus lourd de sens qu'elle ne l'imagine.

— Je te suis reconnaissante d'avoir pris ma défense lors de cette histoire, mais, si tu as des infos importantes, tu dois me le dire.

— Ils sont toujours ensemble.

Elle lâche cette phrase comme elle aurait déposé une grenade sous mon nez. Je l'attrape, jongle un moment avec, hésite à la lancer au loin, puis, consciente qu'il y aura un avant et un après cette révélation, décide de la laisser éclater devant moi.

— Dis-moi tout.

Elle hésite, secoue légèrement la tête, puis se résout à m'expliquer.

— Je ne sais pas grand-chose. Je n'ai pas renoué avec elle, si ça peut te rassurer.

— Tu es libre de le faire, dis-je sincèrement. Tu m'as suffisamment soutenue.

— Non, je désapprouve sa façon d'agir ! Lili s'est conduite comme une garce, pire que celles qu'on prenait plaisir à critiquer ensemble, c'est dire... Et je ne veux pas d'une garce dans mes amies. Si je rencontrais Jude Law demain et que nous planifions nos fiançailles, j'imagine que jamais tu ne céderais à ses avances. Ce qu'elle a fait est impardonnable.

Elle se tait un instant, rêveuse.

— Bref, elle m'a envoyé un SMS pour mon anniversaire, et j'ai répondu. Je voulais simplement me montrer polie. S'en sont alors suivis quelques messages...

— Alors, comme ça, ils sont encore ensemble, dis-je comme pour imprimer les faits dans mon cerveau en fixant la chaussée.

— D'après ce que j'ai compris, quand tu les as trouvés au lit, c'était la troisième fois que ça arrivait. Ils ont ensuite arrêté de se voir un temps pour prendre du recul. Fin de citation. Puis, ils ont remis ça.

Je déglutis en tentant d'encaisser les informations. Apprendre que Gabriel ne m'était pas fidèle a été une chose ; me rendre compte que ma meilleure amie était indigne de ma confiance en a été une autre. Penser que désormais ils forment un couple sur du long terme me donne la nausée. Il l'a donc choisie, au-delà de l'aventure. Je suis moins bien qu'elle...

— Mila. Je te dis ça parce que j'avais comme l'impression que tu espérais encore un peu, d'un côté ou de l'autre.

— Je sais bien, Clarisse, et je te remercie de ne pas me le cacher.

— Gabriel ne sera plus jamais ton petit ami. Tout comme Lili ne sera plus ton amie. Tourne la page.

Elle pose une main sur ma jambe pour m'assurer de son soutien.

— Encore faut-il que le livre en vaille la peine, dis-je en essayant de plaisanter pour ne pas pleurer (et ruiner au passage mon fond de teint *nude* Guerlain hors de prix).

— Mila, ce n'est pas tout.

— ...

Clarisse se tortille sur son siège et zigzague un peu plus que d'habitude.

— J'ai reçu un faire-part : ils se fiancent.

Clarisse se gare en trombe devant le Select. C'est le dernier bar à la mode à Londres. Situé dans le quartier de Covent Garden, il se démodera comme ses prédécesseurs d'ici un mois au profit d'un autre endroit jugé plus stylé par les jeunes cadres dynamiques de la capitale.

Je n'ai pas dit un traître mot depuis que mon amie m'a fait la révélation de l'année. Gabriel projette donc d'épouser Lili, avec laquelle il m'a trompée alors que nous avons commencé à nous plonger dans les détails du menu de notre mariage.

— S'il te plaît, Mila, dis quelque chose. Hurle, crie, saute, vomis, mais exprime-toi un minimum... Tu me fais peur.

Nous sommes dans la voiture, immobile depuis plusieurs minutes, et un voiturier curieux rôde autour de nous. Clarisse baisse sa vitre.

— Ça va, ça va... On arrive ! Deux minutes.

Elle articule comme si elle s'adressait à un demeuré. Le pauvre type baisse les yeux et se dirige vers la voiture de derrière.

— Je n'en reviens pas..., dis-je dans un souffle.

— Oui, c'est moche.

Je me tourne vers mon amie et la regarde bien en face.

— Tu ne comprends pas. C'est terrible. Qu'il ait décidé de la sauter, c'est une chose. Peut-être même que Lili l'a dragué des heures durant, qui sait ?... Personne n'est à l'abri de la tentation, ça, je peux encore le comprendre. Mais qu'ils soient toujours ensemble, bordel..., qu'ils se marient ! Ça veut dire qu'elle est mieux que moi, tout simplement.

— Arrête...

— Clarisse, merde, tu connais Lili ! Je l'adorais, pourtant, mais... elle est tellement superficielle ! Comment ça pourrait coller avec Gabriel sur la durée ?

— Mila, tu te trompes de sujet. Je t'ai raconté tout ça... parce qu'il fallait bien que tu l'apprennes.

— ...

— On s'en fout de savoir si Gabriel trouve Lili plus ou moins intéressante que toi. Franchement, ça n'a pas le moindre intérêt. Peut-être bien qu'il est lui aussi superficiel, je sais pas...

— Non, dis-je en secouant la tête.

— Quoi, ma belle ?

— C'est moi, le problème.

— Oh non, Mila !... Qu'est-ce que tu me fais, là ?

Les larmes se pressent derrière mes paupières. Je tente de me maîtriser, mais j'explose quelques secondes plus tard tout en sachant que je vais avoir une tête atroce en sortant de la voiture.

— Quand je pense que je me suis appliquée à lui plaire, Clarisse. La parfaite ménagère à la maison, en plus de mon travail vampirisant. Je me suis démenée pour lui concocter des week-ends-surprises, lui faire des cadeaux originaux... J'étais la parfaite fiancée, tu comprends ?

— Mila... Tu es parfaite, pas la peine de jouer un rôle...

— Tout ça pour qu'au final il se tape Lili et l'épouse ? Mais qu'est-ce qui cloche chez moi ?

— Viens par là, dit-elle en ouvrant grand les bras.

Je reste quelques secondes contre elle, puis abaisse le pare-soleil pour me regarder dans le miroir.

Mon reflet fait peine à voir. Je passe mes mains sur mes joues et chasse le rimmel qui y a coulé. À cette annonce inattendue, quelque chose s'est brisé en moi, et je me sens légèrement différente. Certainement un peu plus froide.

— Non, tu as raison, Clarisse. Tout ça ne changera rien, et ça ne me concerne plus.

Je lisse ma robe, pose ma pochette sur mes genoux et me force à sourire en regardant mon amie.

— Bon, on est venues s'amuser, non ?

Clarisse me regarde d'un air suspect, cherchant à comprendre ce qui cloche.

— Mila, si tu préfères rentrer... On peut toujours se vautrer dans mon canapé et engloutir des tonnes de glace ?

— Non, ma biche, ça, c'est terminé.

— ...

— Tu as raison sur toute la ligne. Je suis bien trop sérieuse. Allons boire un verre !

Clarisse hausse les épaules et alpague le voiturier :

— Et vous ! Je peux savoir ce que vous attendez ? Vous pensez qu'on va camper dans cette voiture ?

Le pauvre homme rapplique en baissant la tête. Clarisse est ignoble avec quatre-vingts pour cent de la population. Elle a pourtant un cœur énorme lorsqu'on réussit à percer sa carapace. En sa compagnie, j'oscille en permanence entre le fou rire et la mortification.

— Et prenez-en soin. Elle coûte une blinde, ajoute-t-elle.

Je passe devant elle et pousse les portes du Select. Les battements de la musique me font vibrer, la lumière est tamisée et rend les gens plus beaux qu'ils ne le sont en journée. Les luminaires sont énormes et pendent au-dessus des tables basses. Cela crée des parcelles plus intimes en coupant la vue panoramique. C'est la première fois que j'y entre, mais Clarisse est apparemment une habituée des lieux. Elle interpelle un barman asiatique qui lui adresse un clin d'œil complice.

— Peter ! Deux mojitos ! Et que ça saute, mon chou : je suis au bord du gouffre...

Le serveur sourit d'un air entendu et se lance dans la préparation des cocktails. Les tables sont toutes occupées. Il va nous falloir rester un moment au bar avant de nous jeter sur la première qui se libérera et jouer des coudes pour l'emporter.

— Je ne sais pas pourquoi je t'ai emmenée ici. C'est sur le déclin... Nous aurions dû tenter le Mystery. Les filles ne jurent plus que par ça.

— Ah non ! Je ne bouge plus ! Déjà que je ne m'explique pas comment tu as pu nous conduire jusqu'ici sans avoir un accident !

— Tu exagères ! J'admets avoir une conduite un peu... dynamique, voire un tantinet musclée, mais je te rappelle que je n'ai jamais eu d'accrochages !

— C'est normal ! Les gens flippent et t'évitent !

— N'importe quoi !

— Je t'assure : tu bénéficies de la peur que tu inspires aux autres !

Elle fait la moue, secoue la tête, et ses cheveux blonds mi-longs tressautent sur ses épaules. Mon amie est petite, mais elle occupe l'espace comme personne et ne passe jamais inaperçue. Elle compense en portant des chaussures à talons vertigineux dès le saut du lit.

— Eh merde ! Regarde là-bas, dit-elle en vidant son verre d'un trait.

— Où ça ?

— Là... Gisèle... Il est à peine vingt-deux heures et elle a un sein qui sort déjà du décolleté. Ajoute à ça un paparazzi, et le tour est joué... Je vais encore devoir recoller les pots cassés. Je t'assure que

l'univers tout entier conspire contre moi !

Je me tourne et observe le longiligne mannequin passablement éméché dans un coin de la salle.

— Elle porte une robe de la maison, en plus...

— Il faut dire qu'avec un décolleté pareil, difficile de garder tout le monde à bord !

Faussement vexée, Clarisse me foudroie du regard.

— Rappelle-moi de ne pas te convier aux ventes privées.

Je feins de m'évanouir, et nous rions ensemble.

— Relâche, Clarisse ! Tu n'es pas de service, et cette Gisèle est une grande fille capable de se gérer toute seule...

C'est le moment que choisit la jeune femme pour monter sur une table basse et tituber. Clarisse soupire.

— Je vais voir si elle ne peut pas se faire ramener. Je reviens. Et, surtout, trouve-nous une table et commande-moi un autre de ces jus de fruits maison ! La menthe est excellente pour ce que j'ai.

— C'est pas plutôt le rhum ?

Je pivote et contemple le bar en repensant à Gabriel. Tout en me rejouant une énième fois la scène de la découverte de son infidélité dans notre appartement, je m'amuse avec la paille de mon mojito et fais danser les feuilles dans la glace pilée. Je consulte ma montre et m'autorise un retour à minuit. Il me faut être parfaitement opérationnelle à la chaîne de bon matin : je dois prouver à la rédaction que je suis la femme de la situation et que je suis tout à fait légitime pour présenter la quotidienne.

— Je vous offre un autre verre ?

Un homme s'est installé sur le siège laissé vacant par Clarisse.

Il est brun, rasé de près, et il porte un costume gris à l'étoffe visiblement coûteuse. Il s'est adressé à moi sans me regarder, comme s'il était plus qu'évident que je ne pouvais qu'accepter sa proposition.

— Non. Je vous remercie.

J'ai toujours détesté les types qui accostent les filles au zinc, comme s'ils les prenaient au mieux pour des entraîneuses.

Quelque chose chez lui m'est bizarrement familier. Je ne saurais dire si je l'ai déjà croisé, ou bien si je retrouve en lui les manières de Gabriel, semblables aux manières de presque tous les traders de Londres et de la planète. Cette façon de penser qu'ils dominent le monde et en tirent les ficelles jusque sur la cuvette de W-C...

— Tiens ? J'aurais pourtant juré que vous aviez besoin d'un autre cocktail.

La moutarde me monte au nez.

— J'ai l'air si désespérée que ça ? Pourquoi je me pose la question ? C'est tellement évident...

— Comment ça ?

— C'est pour cette raison que vous avez fondu sur moi, comme un rapace. Vous n'avez pas le goût du challenge, vous jetez votre dévolu sur la proie blessée... Facile...

Il se tourne tout à fait vers moi, l'air amusé. J'éprouve une sensation étrange de déjà-vu qui me trouble légèrement. La gêne ne cesse d'augmenter, et je suis désormais persuadée de le connaître.

— Fait divers, reprend-il avec une voix moqueuse. « En offrant un verre à une charmante inconnue, il se fait clouer au pilori. »

Il sourit franchement et se retient même de rire. Je trouve ma hargne un peu ridicule, à présent.

Je me détourne et fais un signe au barman.

— S'il vous plaît, un autre mojito.

— Je rêve ! souffle-t-il.

— C'est quoi, votre problème ?

— Vous avez refusé pour le simple plaisir de me mettre un râteau ?

— J'ai refusé parce que je n'ai absolument pas envie que l'on décide quoi que ce soit pour moi.

L'inconnu attrape le whisky que le serveur lui apporte, essuie du pouce une goutte qui descend le long du verre et se lèche l'index. Ce mec m'horripile par sa suffisance, mais quelque chose me retient de lui dire le fond de ma pensée.

— On se connaît, non ?

Il me jette un coup d'œil amusé, mais ne répond rien.

— Vous bossez avec Gabriel, c'est ça ?

— ...

— J'en suis sûre !

— ...

— Gabriel Brody ? Chez Dalton Brothers ?

Il fait non de la tête et mord sa lèvre inférieure comme pour s'empêcher de sourire.

— Vous êtes un ami de Clarisse, alors ?

Il ne répond toujours pas, mais réfute ma deuxième proposition d'un léger hochement de tête. Plus je le regarde et plus je suis certaine de l'avoir vu à plusieurs reprises.

— Vous êtes célèbre ?

Il hausse légèrement les épaules sans pour autant répondre.

— Ce qui est certain, c'est qu'en tout cas, vous êtes chiant.

Ses sourcils s'arc-boutent, et il ouvre grand les yeux. Il n'est visiblement pas habitué à se faire traiter ainsi. Très pressée de libérer ma place, je termine alors mon verre trop rapidement. Je pivote sur le siège de bar et cherche à distinguer Clarisse. Elle semble de meilleure humeur, en grande conversation avec un ami de Gisèle, somme toute absolument charmant.

— Votre amie vous a oubliée ?

— Oh ! Mais lâchez-moi, à la fin ! dis-je en me retournant vivement. Oubliez-moi une fois pour toutes ! Et, croyez-moi sur parole : vous trouverez une tonne de filles plus compréhensives que moi ce soir.

Pour la première fois, il me fait tout à fait face. Il a les cheveux coupés très court et d'épais sourcils très expressifs. Son nez est droit et régulier, et son menton, volontaire. Mais ce sont ses yeux qui me saisissent lorsque j'ai le malheur de croiser son regard... J'aurais juré qu'ils étaient d'une autre couleur au début de notre échange. Ils sont d'un gris sombre, presque métallique, avec quelques légères pointes de bleu.

Il penche légèrement la tête, desserre sa cravate, reprend une gorgée de whisky et repose son verre vide.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que j'ai besoin de venir ici pour trouver une fille, mademoiselle Nixon. J'aurais dû me douter qu'il n'était pas judicieux de vous corrompre avec un verre ; vous avez la réputation d'être irréprochable...

Sonnée, j'entrouvre légèrement la bouche. Il me provoque et cherche à me déstabiliser, mais je décide de ne pas jouer son jeu et de poursuivre mon interrogatoire. Je me rends compte que je focalise sur ses lèvres légèrement mouillées... Je dois rester concentrée. Je ne veux pas qu'il se rende compte que je ne suis pas insensible à son charme.

— Ça vous amuse, hein ?...

— Beaucoup.

— Que savez-vous de moi ?

Il prend le temps avant de répondre, joue un instant avec son verre avant d'en commander un autre d'un simple geste de la main.

— Trop peu de choses.

— Et c'est très bien comme ça.

J'ai répondu du tac au tac.

Complètement départi de son air moqueur, il fronce les sourcils. Je bous de savoir qui il est, mais il semble bien décidé à ne rien lâcher. C'est une véritable joute ; il a l'ascendant sur moi et c'est insupportable, d'autant qu'il reste désormais silencieux. Je tente, pour arriver à mes fins, une nouvelle tactique. Je ne veux pas m'abaisser à quémander des informations.

— Irréprochable ? Curieuse définition... Et je suis censée prendre ça comment ?

Il soupire profondément, pose ses mains sur le zinc. L'espace d'un instant, je me sens tressaillir. Ses mains sont puissantes, soignées, ses doigts sont longs. Sans savoir pourquoi, je les imagine aussitôt parcourir mon dos. Clarisse a raison : il est temps que je me reprenne et que je cesse de m'enfoncer dans le célibat. Mes hormones me jouent des tours. Il se rend compte que je l'observe et replace lentement ses mains sur ses genoux.

— Si vous y tenez...

— Tout à fait.

— Irréprochable, dans le sens sage.

— ...

— Une journaliste modèle.

Sa remarque me pique au vif. Ce soir, encore plus que les autres soirs, je me sens étouffer dans mon propre rôle. Celui de Mila Nixon, l'exemplaire employée, l'amie prévisible, la jeune femme désespérément sage, celle qu'on trompe et non celle avec qui on trompe. J'ai du mal à comprendre s'il me provoque pour le simple plaisir de me rendre mal à l'aise ou s'il essaie réellement de me draguer.

Le tabouret situé à ma gauche se libère. Je reconnais l'homme qui s'y assoit et, visiblement, mon voisin également, si j'en crois la manière dont il réagit, haussant imperceptiblement un sourcil et bombant le torse.

Je réprime un sourire. Sans le vouloir, j'ai à nouveau l'avantage. Je tente un regard au joueur-vedette de l'équipe de Manchester. Il est aussi beau en vrai que sur la dernière couverture de *GQ*, sur laquelle il ne porte en tout et pour tout qu'un simple boxer blanc, couvrant une nudité extrêmement avantageuse.

J'arrange mes cheveux et penche légèrement la tête sur le côté. Au loin, je perçois le rire tonitruant de Clarisse qui ne se préoccupe plus le moins du monde de ma petite personne. Je laisse traîner une main sur le comptoir qu'inévitablement le footballeur heurte en saisissant son verre. Aussitôt, il me déshabille du regard, et je sens le désir émaner de chaque pore de sa peau. À ma droite, pour mon plus grand plaisir, la tension est palpable, mais je me garde bien de regarder l'inconnu.

— Bonsoir, mademoiselle, je vous offre un verre, demande Colin « pieds d'or » Barrow.

Je prends le temps de savourer l'instant.

— Bonsoir... Avec grand plaisir !

— Garçon !

— Un mojito, s'il vous plaît.

— Comme si c'était fait !

La tête commence à me tourner, mais je n'ai qu'une idée en tête : clouer le bec à ce prétentieux ainsi qu'à l'ancienne Mila un brin potiche, habituée à subir toutes les situations. Je veux leur prouver à tous les deux que je suis capable de m'amuser et que je peux être bien moins sage que j'en ai l'air.

— Ça vous dit qu'on aille s'asseoir là-bas ? reprend Colin en désignant une banquette dans un coin tranquille.

La table est occupée, mais il lui suffit d'un signe au physionomiste de l'entrée pour la faire évacuer. Le ridicule de la scène me donne envie de pouffer, mais je me prête au jeu, ravie. J'entreprends de le suivre, mais, les cocktails aidant, je ne résiste pas au plaisir de revenir aussitôt sur mes pas.

Je m'approche tout doucement de l'inconnu et lui susurre à l'oreille :

— Irréprochable ? Vraiment ? Peut-être faut-il seulement savoir s'y prendre...

Une jeune femme passe dans l'allée en me bousculant, et je suis contrainte de poser ma main sur son épaule. Je tressaille à son contact, et il me semble percevoir le même trouble chez lui. Comme si une connexion s'était ouverte entre nous, comme s'il était naturel que nos corps se touchent. Je ressens à la fois l'envie de le gifler pour la façon dont il a joué avec moi et un besoin viscéral de l'attraper par le cou et de me coller à lui. Déboussolée et haletante, je me hâte de recouvrir mes esprits, m'éloigne de lui et vais rejoindre Colin.



Je constate à mes dépens que boire quatre mojitos en si peu de temps, c'est clairement surestimer ma résistance à l'alcool ; cependant, c'est bien le minimum qu'il me faut pour trouver un minimum de conversation à Colin.

Il est grand, baraqué et il sent bon le bonbon, chose plutôt curieuse pour un homme de plus de trente ans, mais finalement assez agréable. J'ai du mal à réaliser que nous sommes ouvertement en train de flirter. Je suis passablement excitée. Tout d'abord, Colin me regarde avec des yeux pleins d'envie et qui plus est nous sommes au centre de l'attention du bar. Tout ceci est assez inédit pour moi.

La nouvelle a circulé plus rapidement qu'un courant d'air : Colin Barrow est dans le bar, mais il n'est déjà plus à prendre. Même moi, qui suis de loin la presse à scandale, je suis au courant que Colin n'est pas l'homme d'une seule femme, qu'il collectionne les conquêtes, et, à bien y réfléchir, c'est exactement ce qu'il me faut ce soir. Je sens monter l'envie de le faire taire et de l'embrasser, mais je redoute ce moment. Je suis bien trop cérébrale pour ne me laisser guider que par le physique. Mes petits amis ont tous fait des études à rallonge, et j'ai toujours prétendu à qui voulait l'entendre que j'avais besoin de ça pour être attirée par un homme.

— Tu as regardé mon dernier match ?

— Non. En fait, je ne regarde jamais le foot...

C'en est trop. Même passablement éméchée, je ne peux jouer le jeu plus longtemps.

Colin a des yeux verts à tomber et il me caresse le bras langoureusement depuis de longues minutes. Je suis sensible à son charme, mais il m'en faut plus pour avoir envie de passer à l'action, et je me prépare à lui annoncer que je dois malheureusement lui fausser compagnie. Soudain, et sans préambule, il se penche vers moi et m'embrasse, de façon exquise, il faut le dire.

J'ai tendance à penser qu'un baiser est un bon baromètre pour la suite, et celui de Colin est, à ma grande surprise, simplement parfait. Il appuie ses lèvres doucement, mais fermement sur les miennes, faufille avec empressement sa langue tout en passant une main dans mes cheveux. Je sens mon corps se tendre, j'ai subitement la chair de poule et ressens l'envie de sentir son corps contre le mien, alors que cela fait des mois que je me persuade qu'il est tout à fait possible de vivre sans sexe.

Colin recule lentement ses lèvres des miennes et plonge ses yeux dans les miens. À mon tour, je me penche vers lui pour lui faire comprendre que j'en veux plus. Il sourit et fait un petit signe à quelqu'un dans mon dos.

— On bouge ?

J'hésite un instant. L'ancienne Mila ne ferait jamais ça : je risque en effet n'importe quoi et peut-être même de me retrouver en photo dans un tabloïd. C'est pourquoi, mettant un mouchoir sur ses scrupules, la nouvelle Mila décide de tenter l'aventure. Après tout, c'est maintenant qu'il me faut en profiter. Dans quelques mois, avec un peu de chance, mon visage sera connu de toute l'Angleterre si la quotidienne m'est confiée...

Un homme en costume sombre vient dire quelques mots à Colin, qui m'annonce dans un sourire assez craquant :

— Ma voiture est prête.

Ce n'est pas une question, tout au plus une formalité : il me signale que je vais partir avec lui dans quelques secondes, et cette assurance tranquille m'excite encore plus. Mais c'est un regard au loin qui achève de me décider. Je l'ai soigneusement évité depuis que nous nous sommes installés sur la banquette, mais je sais que l'enfoiré du bar n'a pas perdu une miette de mon pelotage, et cette idée a participé, je le sais, à m'enhardir.

Lorsqu'en sortant je passe à côté de lui, tout en tenant la main de Colin, je le trouve un peu rouge, les yeux vitreux. Il me cherche du regard, et je ne peux m'empêcher « de faire ma Lili » : mon ancienne meilleure amie avait le chic pour allumer n'importe quel type avec un regard salace bien à elle. L'inconnu tressaille et tente de prendre un air dégagé. Je pousse le vice jusqu'à effleurer sa cuisse de mon pouce au passage, pour bien lui signifier ce qu'il a raté, mais je suis prise à mon propre piège, car à nouveau mon corps s'électrifie.

Je l'abandonne à son sort tandis que mon ego se sent gonflé d'un culot tout nouveau. Oui, je suis capable de lâcher prise et de laisser mon corps parler.

Au moment où je franchis la porte du bar, je ne peux résister et jette un coup d'œil en arrière. L'inconnu est debout dans l'allée. Il me regarde partir, une main posée sur le bar, l'autre dans sa poche. Je le fixe une dernière fois, consciente de me conduire en vraie garce.

Dehors, Colin me tient la portière d'une limousine avec chauffeur, alors qu'il est de notoriété publique qu'il collectionne les voitures de course. Je comprends aussitôt que ce n'est pas tant par prudence qu'il préfère se faire reconduire que pour avoir les mains libres.

À peine sommes-nous sur la banquette arrière que ses lèvres trouvent les miennes. Je me sens gênée par la présence du conducteur qui s'évertue pourtant à fixer droit devant lui sans faillir. Colin perçoit mon trouble et appuie sur le bouton qui permet de faire monter la cloison de confidentialité. Il cherche ensuite à entamer un semblant de conversation, mais ce n'est plus de cela que j'ai envie. J'ai tellement bridé mes émotions, ces derniers mois, et ressenti tant de choses en l'espace d'une heure que j'éprouve le besoin de rattraper le temps perdu.

Cette figure de mode est l'homme idéal de la situation.

Tout d'abord surpris, il s'amuse de mon attitude.

— Eh ben, toi alors...

— Chut, dis-je en posant mon index sur ses lèvres avant qu'il ne se mette à le suçoter.

D'une main habile, il remonte ma robe et, de l'autre, me caresse la nuque. Je me renverse, monte sur ses genoux et l'embrasse à pleine bouche.

À mon grand soulagement, le contact de ses lèvres me fait autant d'effet que dans le bar. Tapie dans un coin de ma tête, une petite voix prétend que l'envie va retomber comme un vieux soufflé, et j'ai besoin que cela ne se produise pas si je veux me prouver que ce genre de chose peut bien m'arriver et que je ne suis plus une victime de Gabriel et Lili.

Colin me met un peu à distance, me regarde encore une fois avant de plonger dans mon cou et mon décolleté. Il descend lentement en direction de ma poitrine, et je sens le désir monter de plus en plus fort en moi. Soudain, la voiture s'arrête, et Colin regarde rapidement au-dehors.

— Nous sommes arrivés.

En m'appêtant à descendre de la limousine, j'essaie de mettre de côté la réalité. Absolument incroyable il y a à peine quelques heures, le fait est que je m'appête à coucher avec le numéro trois du classement des Anglais les plus sexy de l'année. En outre, il y a la pensée assez glauque que ma petite cousine Nina a sa chambre entière placardée de posters du beau footballeur.

Il ouvre la portière et d'un pas pressé pousse la porte de l'immeuble. Le portier nous salue d'un air professionnel, et j'essaie de m'imaginer le nombre de filles qu'il a dû saluer avant moi.

Dans l'ascenseur, Colin me plaque contre la paroi et plonge de nouveau dans mon décolleté. Ma robe est trop moulante pour qu'il puisse atteindre mon soutien-gorge sans l'ôter. Il capitule et se met à pétrir mes seins doucement tout en léchant de façon aléatoire différentes parcelles de mon cou. Je garde les yeux fermés pour que mes autres sens s'éveillent au maximum. Un petit tintement nous signale que l'ascenseur est arrivé à son étage privé.

Les portes s'ouvrent, et j'entraperçois un vaste espace complètement ouvert avec, au centre, un lit king size, élément principal du logement. L'appartement du parfait baiseur. C'est tellement cliché que j'ai du mal à réaliser que je suis réellement actrice du moment et non dans une série Z... Colin ne me laisse pas le temps de m'appesantir sur les plans de son charmant logement ; il a vraisemblablement autre chose en tête. Il me pousse devant lui, et je sens son sexe durci contre mes fesses. Je ferme les yeux et frissonne de désir. Il soulève ma chevelure et se met à m'embrasser à la naissance des cheveux. Je sens ses mains partout à la fois et réalise qu'il m'a déjà amenée jusqu'au lit.

Il me retourne, saisit mon visage entre ses mains et me regarde avec une envie qui me retourne les sens.

— Je...

— Chut...

Je n'ai pas besoin de mots, je veux juste ressentir.

Je n'ai pas envie de sentiments, je souhaite simplement me prouver que je suis vivante. Je veux qu'il me touche sans s'arrêter, qu'il comprenne que je le désire, et vite.

Je me laisse tomber en arrière et suis accueillie par une dizaine de coussins sans doute placés là chaque jour par sa femme de ménage. Les draps sentent bon le frais, et leur parfum se mêle à celui de Colin.

J'ai envie à mon tour de le goûter, l'attire à moi et apprécie son corps puissant qui pèse sur le mien. Il remonte ses genoux, s'assoit à califourchon sur moi et place ses bras de chaque côté de ma tête. Il recommence à m'embrasser ; je tente d'approcher mes mains de son visage, mais il les saisit et les plaque sur le lit. Je m'abandonne et ferme les yeux, essayant de deviner ce qui va suivre.

Il n'a allumé aucune lampe, et les lumières de la ville baignent le grand appartement, apportant une touche magique à l'ensemble. Colin fait glisser les bretelles de ma robe, puis celles de mon soutien-gorge sur mes épaules. Il continue, dévoilant mes seins tendus de désir. J'ouvre un œil et distingue mes tétons durcis qui pointent vers lui. Il capte mon regard, tend sa main droite, et du pouce et de l'index pince légèrement un téton. Je me raidis. Son geste est ferme, mais pas douloureux. Je me rends compte que je contracte tous mes muscles et que mon shorty s'est sensiblement humidifié.

Comme s'il me comprenait, il se dégage pour finir de me déshabiller.

— Tu es si belle. Je crois que j'ai rarement été autant excitée.

— Moi aussi, dis-je dans un souffle.

Je me rends compte que c'est vrai.

Loin, très loin de moi, je vois partir Gabriel et Lili, et me remémore notre vie sexuelle somme toute assez banale. Le prenant par surprise, je passe sur Colin et entreprends de déboutonner sa chemise, puis dessine de mon index des volutes sur son torse musclé. Je suis assise sur son jean et je sens son sexe qui cherche à s'en échapper par tous les moyens. De mes fesses, je presse par intermittence la zone, alternant moments de relâchement, puis de frottement, et je le vois qui agrippe de ses mains la couette de chaque côté de lui.

— J'en peux plus.

Je me soulève alors et défais sa boucle de ceinture, puis, un à un, les boutons de son pantalon en lissant chaque fois le boxer qui apparaîtrait un peu plus.

— Putain...

— Moi, c'est Mila.

Il sourit et m'attire à lui. Je caresse sa poitrine de mes seins nus, puis l'embrasse à nouveau à pleine bouche. Il me caresse le dos du bout de ses doigts, et c'est tout mon corps qui s'électrifie. Je sens qu'il est à bout, souffle dans mon cou, puis, d'un mouvement de hanche, me propulse sur le matelas et fait glisser d'un geste professionnel son boxer. Il finit dans la foulée d'arracher mon shorty et jette ce qu'il en reste un peu plus loin. Il fronce soudain un peu les sourcils, me regarde avec intensité quelques instants, puis s'enfonce en moi aussitôt.

Je ferme les yeux pour tenter de mémoriser cette scène. Je n'ai jamais ressenti une aussi grande excitation que ce soir. Le bar, la tension, les lumières, l'inconnu, Colin. Tous ces paramètres se sont intimement imbriqués les uns dans les autres pour me mener au plaisir. Colin râle dans mon cou et se met à onduler. À chaque coup de reins, je me laisse aller un peu plus. J'ai l'impression de m'approcher d'un précipice, résiste un moment, puis passe mes jambes autour de sa taille. Il me regarde alors avec une intensité incroyable, comme possédé, et je comprends qu'il va venir.

Je m'abandonne tout à fait, me laisse tomber dans le vide sans plus penser à rien.

Ses spasmes de plaisir sont parfaitement synchrones avec les miens. Nous sommes exactement sur la même longueur d'onde.

Au tout dernier moment, l'intérieur de mes paupières se tapisse d'un portrait : celui de l'enfoiré du bar, son incroyable petit sourire sexy au coin des lèvres.

— Non, mais qu'est-ce qui t'a pris, Mila ?

— On croit rêver !

— Tu aurais pu me tenir informée !

— Oh ! écoute ! C'est bien toi qui m'as dit de me changer les idées ?...

Je soupire si fort dans le combiné qu'un petit sifflement sature la ligne.

— Peut-être, mais quand même... J'aurais pu me faire du souci... Heureusement qu'on m'a prévenue...

J'entends au son de sa voix qu'elle ne m'en veut pas. Dans la précipitation, je n'ai pas pensé une seconde à lui dire que je quittais le bar.

— Colin Barrow... Eh bien, dis donc... Tu auras des souvenirs à raconter à tes petits-enfants ! Il est carrément canon...

Je souris en repensant à la nuit passée. Je ressens même une pointe de désir au creux de mes reins.

— Vous allez vous revoir ?

— Je sais pas... Je suis partie juste après. Il dormait encore. Enfin, je ne pense pas, ce n'était pas le but.

— Tu plaisantes ! Tu t'es sauvée... comme un connard de mec ?

— ...

— Non, mais tu l'as réellement fait ! Tu as laissé Colin Barrow en plan ?

— Tu es admirative ou outrée ?

— Folle, tu es folle !

Je pouffe dans le téléphone et fais un petit signe à Hector, le portier de l'immeuble.

— Écoute, Clarisse, je te rappelle ce soir pour un débriefing complet, mais là, je dois vraiment filer au boulot. Je ne peux pas me permettre de faire mauvaise impression aujourd'hui.

— OK. Tu veux venir chez moi ce soir ?

— Je te rappelle en fonction de la décision des grands patrons. Prie pour que je sois l'heureuse élue et que je sois bientôt encore plus assommée par le travail que je ne le suis déjà !

— Bien entendu ! Je vais même monter un autel et sacrifier quelques vierges qui servent de mannequins chez Belladonna... Oups !... En fait, c'est impossible : il n'y a aucune vierge dans les rangs !

— Et c'est moi la folle ? Mais au fait... Tu as dit que quelqu'un t'avait prévenue de mon départ ?

Je lève la main :

— Taxi !

— Oui, le type avec qui tu discutais au bar. Canon lui aussi, d'ailleurs. Un de ces sex-appeal... Mon Dieu, quand j'y repense, il y avait une tension sexuelle dans ce bar... À ce propos, j'ai un rancart après-demain avec le frère de Gisèle et je peux te dire qu'ils ont pas mal de patrimoine génétique en commun.

Je mets de côté la dernière information :

— L'homme du bar ? Tu plaisantes ?

Je monte dans la voiture et indique l'adresse de TV1 au chauffeur.

— Au moment où je me suis mise à te chercher, il m'a fait signe d'approcher et m'a dit : « Votre

amie est allée terminer sa soirée dans le lit de Colin Barrow. »

— ...

— Il bosse avec toi, non ? Il me dit quelque chose.

J'éprouve une légère sensation de malaise, tout comme la veille lorsque j'ai pensé à lui en me laissant aller dans les bras de Colin.

— Si je te disais que je n'ai pas réussi à savoir qui il était, mais que j'ai également l'impression de l'avoir déjà rencontré.

— Peu importe, je l'ai remercié. J'aurais sinon fini par appeler la police...

— Promis, maman, la prochaine fois qu'il me prendra l'envie de suivre mon instinct animal, je te préviens.

— Ne joue pas à ça avec moi, Mila ! Cela dit, je suis contente que tu te décides enfin à tourner la page... Alors, c'était comment ?

Je scrute le regard du chauffeur dans le rétroviseur. Il ne fait aucun doute qu'il ne rate pas un mot de ma conversation. Je jurerais même qu'il a baissé le son de l'autoradio.

— Censuré ! Je te fais un topo ce soir ! Besos !

— Bonne journée, ma biche !

Je raccroche et évite soigneusement de regarder le conducteur.

Mes pensées retournent à l'appartement de Colin.

Juste après l'amour, il s'est assoupi. J'ai contemplé longuement son corps nu et caressé ses incroyables tablettes de chocolat. Puis, je l'ai recouvert du drap, j'ai remis mon soutien-gorge et ma robe froissée, prenant soin, pour le clin d'œil, de positionner près de lui ce qu'il restait de mon shorty déchiqueté, et je suis partie à pas de loup.

Je ne voulais pas gâcher le moment, car j'étais bien consciente que Colin n'attendait rien de plus qu'une partie de jambes en l'air et que de mon côté je ne souhaitais pas non plus que notre relation prenne une quelconque tournure ou encore me voir opposer un refus.

Le souvenir de nos corps synchrones me revient en mémoire. Pourquoi faut-il que je sois en parfaite harmonie sexuelle avec une personne aussi diamétralement opposée à moi ?...

Le taxi se stationne sur le dépose-minute situé devant les grandes portes vitrées de TV1. Je chasse toutes les images de la veille de mon esprit : il est temps d'endosser à nouveau le costume de l'ancienne Mila, scolaire et professionnelle, pour m'assurer le poste.

Je passe devant le grand miroir du hall, et mon image me surprend. Je parais différente. J'ai les joues anormalement roses et l'air épanoui. En fait, je sens le sexe à plein nez. J'ai l'impression que les standardistes me regardent et que le type de la sécurité fixe les portiers d'un air entendu. Ma libération sexuelle n'aura pas duré longtemps.

Tod m'attend au deuxième étage. Je suis spécialisée dans les reportages et interviews politiques ; aussi, avoir le poste de présentatrice de la quotidienne serait un énorme challenge, mais un gros tremplin pour ma carrière.

— Mila. Je voulais te voir.

Le ton qu'il a adopté et son regard gêné n'annoncent rien de bon.

— Salut, Tod. Quelque chose ne va pas ?

Il se dandine un moment avant de répondre :

— Écoute. Je crois que je me suis un peu avancé, hier.

— Comment ça ?

— Je t'ai dit que tu étais pressentie pour la quotidienne, mais là-haut, dit-il en indiquant d'un doigt

levé l'étage supérieur, ils trouvent que tu manques un peu de bouteille. C'est Peter qui passe pour le moment.

— De bouteille ! Ça ne tient pas la route : Peter a le même âge que moi !

— Je sais, Mila... Je sais... Je n'y peux rien. J'ai appuyé ton cas, crois-moi sur parole.

— Qu'est-ce qui a cloché, alors ?

Il fait une moue compliquée et semble choisir ses mots avec soin.

— Pas assez impertinente. Lors des interviews, tu prends moins de risques. C'est plus lisse, moins couillu que ce que Peter propose.

— Moins couillu ? Mais... je peux m'en acheter une paire au marché !

Tod sourit et me tapote le bras avec l'air du bon père de famille bien embarrassé de devoir dire non à sa fille pour une sortie.

— La prochaine fois, Mila.

— Arrête, Tod. Tu sais comme moi que les occasions ne sont pas si fréquentes. Peter va s'enraciner et s'accrocher à son siège comme un forcené.

Il me force à m'asseoir :

— Vois le bon côté des choses !

— Très drôle !

— La bonne nouvelle, c'est que Peter libère ses propres sujets. Tu vas aller plus sur le terrain, faire plus de portraits de personnalités.

— Mouais... Tu parles d'un lot de consolation.

Mon chef paraît désormais accablé.

— C'est ma faute. Je n'aurais rien dû te dire... J'étais tellement certain qu'ils allaient te choisir, là-haut.

Je me lève et embrasse Tod sur la joue. J'ai beaucoup de chance de travailler avec lui. Il est toujours là quand j'ai besoin de soutien pour faire un sujet. Je me doute qu'il est aussi déçu que moi. Je traverse la rédaction tête baissée, et les conversations s'arrêtent à mon passage. Tout le monde est déjà au courant. Je pénètre dans mon bureau, ferme les stores et balance mon sac à main sur un fauteuil.

— Bande de cons, dis-je à la photo de l'équipe qui me regarde en souriant.

J'allume mon ordinateur et consulte mes mails et mes rappels. Je dois planifier un portrait du chef du syndicat principal ouvrier.

— Charmant... et tellement glamour.

Je décide d'envoyer un SMS à Clarisse :

*Me suis fait doubler par Peter.*

*Pas assez couillue, apparemment.*

La réponse ne se fait pas attendre :

*Tous des abrutis !*

*Si ça ne tient qu'à ça, on peut t'en trouver une paire.*

Je souris. Clarisse est ma jumelle spirituelle.

Bien décidée à écourter la journée je fonce dans l'open-space pour glaner des informations sur le syndicaliste auprès de mes collègues et boucler ma préparation au plus vite. Une vidéo qui passe sur l'ordinateur de Natacha, la pigiste, me cloue sur place.

— C'est qui, ce mec ?

— Hum..., quoi ?

Je lui enlève un peu sèchement ses écouteurs.

— C'est qui, ce mec ?

— Hé ! Ça va ! Je sais que tu passes une mauvaise journée, mais ne m'arrache pas les oreilles pour autant !

Je réalise que je me suis mise à transpirer. Je suis beaucoup plus nerveuse que lorsque Tod m'a annoncé que je n'avais pas la quotidienne.

— Lui, là ? Sexy, hein ?

— Oui, je n'arrive plus à mettre un nom sur son visage.

— Il vient d'arriver en ville. Il est pressenti pour devenir le spin doctor du Premier ministre.

— Quoi ! Tu en es bien certaine ?

— Dis donc, comment tu as pu rater ça, toi ?

— Greg Evans..., dis-je dans un murmure. Je n'avais pas encore imprimé le visage qui allait avec le nom.

— Eh bien, je peux te dire qu'on va avoir le plaisir de voir sa jolie petite gueule dans les mois à venir et, hum..., dit-elle en suçotant son stylo, j'ai vu son portrait dans *The Guardian*... Je peux te dire qu'il est à croquer.

Complètement déstabilisée, je glane quelques informations pour la forme auprès de mes collègues, demande à Lynette de bloquer un rendez-vous avec le syndicaliste dans la semaine et me réfugie dans mon bureau.

Je sens que je rougis à tout va.

Je me suis mise dans un beau merdier.

Greg Evans... La honte...

Une fois à l'abri dans mon bureau, j'entre son nom dans le moteur de recherche, et c'est un véritable coup au cœur que je reçois. Il est là, des pages durant, tout droit revenu des États-Unis pour construire les futurs discours du Premier ministre. La main qui opère dans l'ombre.

Enfin, Natacha a bien dit qu'il était pour l'instant simplement pressenti... Avec un peu de chance, un autre aura le poste.

Je fais passer les photos les unes après les autres : pas de doute, c'est bien lui, hier soir, que j'ai successivement rembarqué, puis allumé scandaleusement...

— Vendredi dix heures, au siège du parti.

— Hein ? dis-je en manquant de tomber de ma chaise et en tournant l'écran un peu trop vivement pour être honnête.

— Ce n'est que moi, dit Lynette en souriant. Ton interview : vendredi, dix heures.

— Excuse-moi, Lynette... Je suis un peu à cran.

Elle hoche lentement la tête.

— Si ça ne tenait qu'à moi, c'est toi qui aurais eu la quotidienne. Bien plus humaine que Peter. Ne change rien, surtout... Tes interventions sont toujours fraîches et pétillantes. Tu es irréprochable.

— Merci, Lynette, c'est adorable...

J'ai l'impression d'avoir du sable dans la bouche. Qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour que tout le monde me trouve irréprochable, bon sang ?



Je reste un long moment figée dans mon bureau après le départ de Lynette. Comment m'en sortir si jamais ce satané Greg Nixon en vient à occuper le poste de spin doctor de Gordon, le Premier ministre ? Tout ça est intimement lié à mon job. Je dois être en bons termes avec toutes les parties si je veux pouvoir interagir et travailler sans frein. Au lieu de ça, hier, j'ai tout fait foirer avant que la partie n'ait même commencé...

Je fais défiler tous les portraits de lui que je trouve et, à chaque nouvelle photo, mon ventre se tord un peu plus. Rien à faire : l'angoisse monte crescendo à chaque image. S'il veut vraiment agir en salaud, il peut même saquer TV1 pour les interventions de Gordon et tout donner à AB2 et à la BBC. Je me prends la tête entre les mains. Je suis en train de dramatiser. Tout ça n'est pas si terrible, et, d'ailleurs, rien n'est encore fait pour lui.

Je vois soudain Tod s'approcher de la cage dans laquelle je tourne en rond comme une lionne depuis une heure.

— Mila, je vais avoir du boulot pour toi. Ça vient de tomber : Felix Maden a remis sa démission à Gordon, forcé et contraint depuis le fiasco avec les Verts. Greg Evans vient officiellement d'avoir le job.

— Merde...

C'est sorti tout seul. C'est officiel, je n'ai plus aucun filtre.

— Quoi ?

— C'est pas ça, euh... Je croule déjà sous le travail. Va falloir que je me mette à jour sur le sujet aujourd'hui.

— Tu ne crois pas si bien dire ! Le gars est un phénomène ; il croule déjà sous les demandes de papiers, et je compte bien sur toi pour tout faire pour nous en dégoter un. Personnellement, je pense que Gordon a fait un excellent choix en faisant appel à lui.

Formidable. Le pire des scénarios prend forme sous mes yeux. Il va falloir que je me démène pour réparer les pots cassés. Je me pose devant la feuille que m'a donnée Tod avant de repartir :

*Greg Evans, 36 ans, est originaire de Bristol. Génie de la communication, il quitte l'Angleterre à 26 ans pour faire carrière dans un premier temps dans l'industrie, puis la publicité, avant de devenir spin doctor, successivement de deux gouverneurs, dont celui de Californie. On sait peu de choses de sa vie privée, si ce n'est qu'il est resté cinq ans en couple avec l'actrice oscarisée Anna Malkovitch.*

La photo qui accompagne le topo est une photo officielle, et donc posée. On perçoit tout de suite que cet homme a l'habitude de maîtriser son image. Il est très beau, mais ce n'est pas tout. Le cliché révèle toute la puissance qui émane de lui. En excellent communicant, il s'est placé de trois quarts. Assis sur un tabouret, il a une main posée sur la cuisse. Il semble nous défier d'un air tranquille, sûr de son charme et de son esprit affûté.

Comme hypnotisée, je fixe son image plusieurs minutes. J'essaie de me remémorer le film exact de la soirée et nos échanges dans les moindres détails. Je l'ai insulté et surtout je l'ai allumé comme une vraie garce. Je me sens honteuse : je n'agis jamais de la sorte, et il a fallu que ça tombe sur un homme qui va devenir l'un des plus puissants personnages d'Angleterre, et surtout avec lequel je vais

avoir besoin de travailler.

Je repense avec tristesse à Felix Maden, son prédécesseur. Sympathique quinquagénaire, bienveillant avec les journalistes, du moment que l'on sache rester à distance convenable. Le message est clair : si Greg Evans a été choisi, c'est bien pour mener une politique plus offensive, un régal en temps normal pour nous autres, la promesse de vrais faits journalistiques.

Je bâcle mon papier pour le syndicaliste. Rien de nouveau sous le soleil. Des questions bateau parsemées d'allusions d'actualité... Il est dix-huit heures trente lorsque je sors de mon bureau et croise Peter en train de planifier sa prestation du journal du soir.

— Félicitations.

— Oh !... Merci, Mila. J'imagine que je dois te dire que je suis désolé, dit-il en souriant.

— Ne prends pas cette peine, tu ne l'es pas.

— C'est tout à fait vrai ! Alors, bonne soirée !

Je lui adresse une mimique qui équivaut à un sourire de marionnette de ventriloque et lui tourne le dos. Je n'ai rien contre lui, mais nous sommes sans arrêt en concurrence. Je sais qu'au moindre faux pas ou à la moindre bourde en direct, il risquera son poste et peut-être alors me faudra-t-il saisir ma chance.

J'aime présenter le journal durant le week-end, cette montée d'adrénaline incroyable juste avant de prendre l'antenne ; ensuite, eh bien, tout se déroule sur pilotage automatique. Je jongle entre les reportages, les interventions des invités. C'est magique et terriblement excitant. C'est peut-être bien ce qui explique comment j'ai pu tenir neuf mois sans ressentir le besoin d'une aventure. Deux jours par semaine, j'ai ma dose d'euphorie et d'excitation.

Je suis dans le taxi qui me ramène à mon appartement quand mon portable sonne dans mon sac à main. Je mets quelques secondes à le dénicher. Il est enseveli sous un monceau de choses qui n'ont évidemment rien à y faire.

— Allo, Clarisse ? dis-je juste avant que son appel ne bascule sur la messagerie.

— Salut, ma belle ! Comment te sens-tu ? Pas trop déçue ?

— Si... Mais, bon... Tod m'a dit que mon tour viendrait... Quand je serai vieille et flétrie, j'imagine.

— Bien sûr que ton tour viendra, Mila !

— Dis-moi, tu veux que j'apporte quelque chose pour ce soir ?

— C'est-à-dire... que j'ai un léger contretemps.

— Un problème, Clarisse ?

— Un problème qui n'en est pas vraiment un : le frère de Gisèle m'a rappelée. Je dîne avec lui ce soir. Oh ! Mila ! Dis-moi que ça ne te dérange pas qu'on remette ça à demain... Ce type est vraiment adorable... et tellement beau !

Je ris et secoue la tête.

— Évidemment que je ne t'en veux pas. J'imagine que c'est une opportunité à ne pas rater !

— Je t'adore ! Allez, repose-toi bien. Je te ferai un résumé détaillé demain, en même temps que tu me débrieferas ta soirée avec le beau Colin Barrow, d'ailleurs ! Quand je pense que tu es partie comme une voleuse...

Je grimace en repensant à mon départ, mais je ne regrette rien. Sur le moment, je ne me voyais pas m'embrouiller dans des platitudes menant au même résultat : nous avons passé une nuit exquise et n'allions pas nous revoir.

Je raccroche et laisse tomber ma tête contre le dossier de la banquette du taxi. Oui, j'ai vraiment passé une nuit incroyable. Un frisson me parcourt et, sans m'en rendre compte, je frotte mes cuisses l'une contre l'autre. Une idée me traverse l'esprit, et je rappelle aussitôt Clarisse.

— Dis, un truc me chiffonne : le mec qui t'a annoncé hier soir que j'étais partie avec Colin...

— Oui ?

— Il était seul ?

— Mila, c'est quoi, ce plan ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— J'ai l'ai rembarqué quelques minutes avant de rencontrer Colin. Il avait l'air si sûr de lui... Il a forcément dû repartir accompagné ?

— Non. Seul. Il était au bar, à siroter des whiskys, et il y est resté jusqu'à la fermeture.

— OK. Merci beaucoup.

— Mais..., Mila ?

Je fais mine de ne pas avoir entendu mon prénom et coupe la communication.

Le taxi se gare, et je descends de la voiture en fourrant le téléphone au fin fond de mon sac. Lorsque je pousse la porte de mon appartement immaculé, je le trouve changé. En temps normal, j'aime y passer des soirées tranquilles. J'ai même pris goût au cocooning, tandis qu'avec Gabriel je passais toujours mes soirées à l'extérieur. Ce soir, je me sens étrangère dans mon propre chez-moi. En réalité, c'est que l'idée de rester seule me déprime, et je ne sais vers qui d'autre me tourner. Je ne fréquente pas plus que ça mes collègues de travail et j'ai coupé les ponts avec la plupart de nos amis communs en quittant Gabriel.

Je saisis une banane dans la corbeille de fruits de la cuisine et m'apprête à jeter la peau dans la poubelle lorsqu'elle me dévisage.

La robe noire me nargue, semblant me dire qu'elle est toujours bien là et qu'elle me hantera tant que je ne me serai pas décidée à exorciser mes démons. Je pose la peau de banane dans l'évier et extirpe le vêtement du fond du sac vierge par chance de toute autre chose. Je la défroisse d'une main et la presse contre moi. Je décide d'aller me voir dans le miroir de la penderie. Je penche la tête, un bras le long du corps, un autre qui tient la robe juste devant moi. Je soupire. Ce n'est qu'une robe, et la vie continue. Elle n'a pas mérité ça. Je la pose alors sur un fauteuil, fais glisser ma jupe-crayon stricte le long de mes jambes et ôte mon chemisier bleu ciel que je pensais parfait en ce jour d'intronisation raté.

Je farfouille parmi mes innombrables chaussures et choisis mes préférées, des Louboutin Completo Kid, des escarpins noirs très classiques en apparence, mais qui, en dévoilant la naissance des orteils, se révèlent extrêmement sexy une fois portés. Je choisis avec soin mes sous-vêtements, un ensemble Aubade crème, puis revêts la robe noire maudite.

Avant de me regarder, je noue mes cheveux en un chignon rapide, je lisse mes sourcils et me retourne enfin. C'est décidément ma robe préférée. Au diable Gabriel et Lili, mes anciennes fiancailles et leur futur mariage ! J'ai la sensation que depuis hier soir je suis passée à autre chose, peut-être une situation aussi compliquée, mais différente.

Je consulte un moment mon reflet avant de me décider. Il semble tout à fait d'accord avec moi-même : maintenant que nous sommes prêts, il serait dommage de ne pas sortir profiter de la soirée.

Il est vingt et une heures lorsque je m'installe sur un tabouret de bar du Select.

J'ai choisi la même place que la veille et je ne sais pas vraiment pourquoi je suis venue ici ou, en tout cas, j'ai un peu de mal à me l'avouer.

En un sens, j'espère retomber sur Greg Evans et lui faire comprendre, sans pour autant me mettre à ramper devant lui, que c'est à une Mila non professionnelle qu'il a eu affaire la veille au soir. En même temps, au fond de moi, je souhaite qu'il ne soit pas là. J'aurai tenté de rattraper la situation quoi qu'il en soit, et me sentirai moins gourde et la conscience apaisée.

En attendant que le barman prépare mon cocktail, je jette un œil à la banquette sur laquelle j'ai bécoté Colin. Un frisson débute juste au creux de mes reins et longe ma colonne vertébrale jusqu'à ma nuque. Peut être aurais-je dû lui laisser une carte, juste au cas où...

Je regarde les groupes d'amis et les couples autour de moi, et je me demande si je retrouverai une relation durable avec un homme. Une femme se met à rire de façon exagérée en projetant sa tête en arrière. Le type avec qui elle est a les yeux qui pétillent. Le prélude d'une parade amoureuse. Je me sens légèrement gênée à l'idée qu'hier je me suis offerte en spectacle tout comme eux.

Soudain, quelqu'un prend place à côté de moi. Je me fige, mon cœur se met à palpiter et je m'obstine à regarder droit devant moi. Serait-il possible que... ? Sans tourner la tête, je jette un œil aux mains de mon voisin : il porte une grosse chevalière. Je soupire de soulagement et le regarde à la dérobée. Il a dans les quarante ans, dix kilos de trop et les traits fatigués. Il n'est pas venu ici pour draguer, mais pour boire, et mon stress se dissipe peu à peu.

Je me répète en boucle les phrases préparées au cas où Greg Nixon viendrait se perdre ici ce soir. Excuses qui n'en sont pas vraiment, histoire de ne pas me rabaisser non plus ; plutôt des justifications... Tout cela en vain. Il est désormais presque vingt et une heures trente, et il n'y a aucun visage connu en vue.

Je saisis mon sac posé sur le dossier de la chaise de bar et prends la direction de la sortie juste après avoir déposé un billet sur le comptoir. Le serveur m'adresse un petit signe de remerciement pour le pourboire, je le salue, passe mon chemin et je le heurte de plein fouet. Greg Evans. Et son sourire carnassier. Et son charisme insolent.

Il ne dit rien pendant que je ramasse ma fierté tombée juste à nos pieds. Il se baisse également et saisit mon sac qui gît sur ses chaussures. Il regarde mes jambes, puis mes pieds. Je peux jurer qu'il détaille mes pieds. Nous nous redressons en même temps, moi décomposée, lui suffisant. J'ai déjà envie de le gifler. J'en suis certaine, quoi que je dise, il prendra le dessus.

— On revient sur les lieux du crime, dit-il en fourrant ses mains dans les poches de son pantalon de costume.

Il est très classe, comme s'il sortait à l'instant d'un rendez-vous de première importance. Il a les cheveux légèrement décoiffés. Je suis sûre qu'il entretient ce côté légèrement désinvolte avec soin. Il me saisit doucement le coude et m'attire légèrement vers lui. Alors que j'hésite à m'offusquer, je sens une pression dans mon dos. Deux filles passent en bousculant tout le monde.

— Merci, dis-je, troublée, en ravalant mes remarques.

Il ne me lâche pas pour autant et désigne un endroit du menton :

— J'ai comme l'impression que vous avez des choses à me dire. Je me trompe ?

— Non, enfin..., puisque vous êtes là...

Je me sens rougir jusqu'à la pointe des oreilles. Je suis pourtant, en temps normal, habituée à maîtriser mes émotions devant la caméra, mais le contact de ses doigts sur mon bras nu m'électrise. Je sens que je respire plus rapidement, ma gorge s'est légèrement nouée, et, lorsque je regarde sa main, je ressens comme la veille une énergie qui semble passer de son corps au mien. Gênée, je finis par tirer légèrement mon bras, et il ouvre les doigts, me libérant de bonne grâce.

— J'ai très envie de vous offrir un verre, mademoiselle Nixon.

Je le regarde dans les yeux pour tenter de revenir dans la course.

— Pourquoi pas, après tout, monsieur Evans ?

Il détourne les yeux, amusé. De fines rides plissent le contour de ses yeux, ce qui lui donne un air enfantin.

— Vous avez donc pris la peine de vous renseigner...

Je hausse les sourcils d'un air entendu.

— Je n'ai pas eu à me donner beaucoup de mal : on ne parle plus que de vous en ville...

Il désigne d'un geste nonchalant de l'index des banquettes libres.

— Je vous laisse choisir. Je crois que vous avez apprécié celle-ci, hier, dit-il en pointant l'endroit où je me trouvais avec Colin.

J'élude sa remarque et avance jusqu'au fond de la salle. La musique y est moins assourdissante, et je pourrai m'expliquer plus clairement.

— Garçon ! Vodka-martini, au shaker et pas à la cuillère, s'il vous plaît. Et.. un mojito, je présume ?

J'acquiesce et me retiens d'en demander un double.

— Vous vous prenez donc pour James Bond ?

Il sourit et penche la tête de côté. Je sens mon corps s'affoler. J'ai beau refuser mentalement que ce soit possible, mais le moindre de ses mouvements me fait frémir.

— Au tout début, j'avoue que c'était pour la frime, répond-il en plantant ses yeux au fond des miens. Ensuite, j'y ai pris goût.

Le serveur dépose les verres devant nous. Les sièges sont bas, et les tables, trop proches. J'ai du mal à caser mes jambes sans qu'il ait une vue plongeante sur mes cuisses. Ma robe est étroite et elle remonte dangereusement haut sur mes jambes. Je pivote et les croise en un geste qui se veut dénué de tout sous-entendu.

Il attrape une noix de cajou et la glisse dans sa bouche. Je suis ses doigts du regard et me retiens de me mordre les lèvres. Pour réussir à reprendre une contenance et éviter de me mettre à nouveau à rougir comme une collégienne, je me penche et saisis mon verre.

Il ne dit pas un mot et semble regarder derrière moi. J'en profite pour observer ses yeux. Ils doivent changer de nuance en fonction de la luminosité ou je ne sais quoi, mais je suis en tout cas certaine que la veille ils étaient plus gris.

— Que voulez-vous savoir ? dit-il sans me regarder.

— Savoir ? Rien. Enfin, je tenais plutôt à m'expliquer...

Le côté droit de sa bouche se soulève, et il a un petit sourire de satisfaction. Il est tellement suffisant que c'en est à peine croyable.

— Écoutez, si vous tenez à me prendre de haut, ça ne sert à rien.

— Vous prendre de haut ? répète-t-il, incrédule.

Il semble décontenancé que je m'emporte aussi vite. Soudain, nous prenons la mesure du double sens de mes mots.

— Je voulais dire... Ne vous attendez pas à ce que je rampe devant vous !

Il écarquille un peu plus les yeux et entrouvre la bouche. Le ridicule de notre échange me fait tourner la tête.

— Eh bien... Mademoiselle Nixon, je ne sais vraiment pas quoi vous répondre.

Habitué à travailler les mots pour qu'ils remuent et touchent les foules, il manie parfaitement l'art de la conversation. Il me laisse patauger dans ma gêne. Je suis extrêmement nerveuse, je baisse les yeux, me rends compte que je torture l'ourlet de ma robe depuis un moment et laisse échapper un rire nerveux.

— Vous avez parfaitement compris où je voulais en venir, monsieur Evans.

Il m'adresse un sourire que je veux percevoir comme sincère.

— Je vous fais marcher.

Il repose son verre vide devant lui et le pousse du bout des doigts.

— Alors, lancez-vous.

— Hier soir, j'étais un peu... perturbée. Je n'ai donc pas été spécialement aimable avec vous. J'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur et que nous pourrions collaborer dans de bonnes conditions.

— Voyez-vous ça ?

Je soupire, agacée.

— Vous n'allez pas recommencer ?

— Recommencer quoi ?

— Ne vous foutez pas de moi. Si je vous ai envoyé balader hier, c'est aussi parce que vous agissiez comme un macho suffisant.

Je visualise aussitôt la tête de Tod. Il serait décomposé s'il assistait à notre échange. TV1 peut assurément dire adieu à tous les accords tacites d'exclusivité avec le service presse du gouvernement.

— Vous avez raison.

— Oh ! Pensez ce que vous voulez, je persiste à penser que... Quoi !?!

Il hoche la tête de haut en bas, pince ses lèvres et joint ses mains en signe d'assentiment.

— Vous avez raison : je me suis mal comporté. Je ne vous ai pas considérée à votre juste valeur. Avouez que, très souvent, les femmes qui se tiennent seules au zinc d'un bar branché cherchent de la compagnie.

Je prends le temps de choisir mes mots. Je l'imagine sans problème une femme dans chaque port depuis sa rupture avec la célèbre actrice. Il ne doit pas avoir de mal à se faire raccompagner. Mais il reprend avant que je n'aie pu donner mon avis :

— Cela dit, vous avez suivi ce beau joueur de foot en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire...

Il interpelle un serveur et demanda une autre tournée. Je me sens mal à l'aise, jugée.

— Je ne fais jamais ce genre de chose. Même si ça ne vous regarde absolument pas.

Un moment, j'ai peur qu'il n'évoque les provocations dont j'ai fait preuve dans la soirée, mais il n'en fait rien. J'ai comme la sensation qu'il garde des munitions pour reprendre le dessus à tout moment.

— Je suis très professionnel, mademoiselle Nixon. Je sais très bien faire la différence entre la vie privée, les soirées et le travail.

Je respire profondément, et ma poitrine se soulève amplement. Je le vois qui plonge ses yeux dans mon décolleté. À ma grande surprise, il ne détourne pas les yeux en se rendant compte que je l'ai pris sur le fait.

— Vous allez le revoir ?

— De qui parlez-vous ?

— Son nom m'échappe... Ce footballeur.

Il plonge le nez sans attendre dans son deuxième vodka-martini.

— Ça ne vous regarde absolument pas. Je croyais que vous faisiez la différence entre travail et vie privée.

Il pose son verre et étend ses bras. Il veut signifier qu'il a posé une question sans importance alors que ce n'est pas le cas.

— Justement, mademoiselle Nixon.

Il prononce mon nom en traînant. Dans sa bouche, j'ai l'impression qu'il a le goût d'une meneuse de revues glamour. Je déglutis.

— Je... Je ne crois pas. Non. En fait, je ne pense pas.

— Pas le genre d'homme qu'il vous faut... Certainement pas assez de conversation pour la jeune femme brillante que vous êtes.

— Arrêtez de vous foutre de moi.

— Tout ce que je dis est vrai, et vous le pensez aussi. Je me trompe ?

Je repense à Colin, que j'ai sommé de se taire à plusieurs reprises. Nos baisers ont comblé les longs silences et les débuts de discussion d'une platitude affligeante.

— Voyez. Vous êtes d'accord avec moi...

Je m'apprête à répondre lorsqu'il dirige sagement notre échange vers un tout autre terrain.

— J'ai appris que vous n'aviez pas eu le poste de présentatrice de la quotidienne. À mon avis, les grands pontes de TV1 ont fait une grossière erreur.

Autant de compassion et de sollicitude cachent forcément quelque chose. Il desserre sa cravate d'un geste élégant, et mes yeux se perdent dans son cou, que je m'imagine volontiers lécher à petits coups de langue. C'est atroce, je dois me reprendre.

— Comment savez-vous ça ?

Il sourit de toutes ses dents, et son air soudain angélique me désarçonne.

— Je prends mes renseignements sur tous les journalistes avec lesquels je vais devoir travailler.

— Ah oui... Et, donc, je suis irréprochable, bla, bla, bla...

— Vous l'étiez. Parce que j'ai tout de même l'impression que vous êtes un peu moins sage que ce que vous ne laissez paraître.

Ses yeux sont un appel au viol. Je me retiens de ne pas lui sauter dessus. Je ne m'explique pas l'effet qu'il me fait. Il me donne tout à la fois l'envie de l'embrasser et de le mordre. Je ne me suis jamais sentie aussi animale.

— Nous pouvons fixer une date, si vous le désirez.

— Pardon ?

Il me croit donc prête à lui tomber dans les bras ?

— Une interview. C'est bien ce qu'il vous faudrait pour marquer quelques points auprès de votre rédaction, n'est-ce pas ?

Mes cellules grises légèrement embrumées par les cocktails s'activent à deux cents à l'heure. Si je décrochais un entretien avec le spin doctor du Premier ministre alors qu'il vient tout juste d'être nommé, ce serait un véritable exploit. Je sais qu'il m'observe et qu'il se rend compte de l'effet que cette proposition a sur moi. Comme une débutante, je m'entends répondre, euphorique :

— Vous feriez ça pour moi ?

Il traîne avant de répondre :

— Je serais capable de faire beaucoup de choses.

Il ne sourit plus. Il n'a pas non plus l'air moqueur. J'entrouvre la bouche, à la recherche de quelque chose à dire.

— Ne dites rien.

Il lit en moi comme dans un livre ouvert. Il appelle un serveur et lui demande l'addition. Je reviens sur terre et fais mine de sortir mon portefeuille.

— Je vous en prie, mademoiselle Nixon. Je vous invite. Après tout, c'est un rendez-vous tout ce qu'il y a de plus professionnel.

Je reste figée. Il souffle le chaud et puis le froid sans discontinuer. Je ne sais même plus de quoi j'ai envie. D'un entretien, c'est certain, mais aussi de me coller contre lui et lui arracher sa chemise pour mordiller son torse que j'imagine musclé.

Il se lève et, d'un bras, fait mine de me raccompagner jusqu'à la porte. Je me relève à mon tour, marche quelques pas devant lui et mobilise toute mon énergie pour filer tout droit sans me poser de questions. Il n'est plus temps d'analyser ce que mon corps me dit. Je dois rester concentrée et obtenir ce rendez-vous. Je m'arrête alors et me retourne à quelques mètres de la sortie.

— Une exclusivité.

Ce n'est pas une question. Je veux lui imposer, lui montrer que, moi aussi, je peux mener ma barque.

Il esquisse un petit sourire et ferme les yeux en signe d'assentiment.

— Tout ce que vous voudrez.

Le portier nous ouvre la porte, et nous nous retrouvons sur le trottoir, l'un en face de l'autre. Il est un peu plus grand que moi, qui porte pourtant dix centimètres de vertigineux talons. Un jeune homme chahuté par ses amis me bouscule sans le vouloir et je vacille. Greg Evans l'écarte fermement et me regarde l'air sévère. Je lui souris par réflexe. J'aperçois un taxi et le hèle.

— J'aurais pu vous déposer.

— Oui, mais ce ne serait pas raisonnable. Rendez-vous professionnel, dis-je en m'armant de culot.

Le taxi peine à se garer ; beaucoup de voitures attendent un voiturier pour libérer la place.

— Je suis désolé. Ce n'est pas du tout professionnel, mais je ne peux pas me retenir plus longtemps, dit-il doucement lorsque je retourne la tête vers lui.

Avant que je ne puisse lui demander de quoi il parle, il fait un pas vers moi et presse ses lèvres sur les miennes. Je me raidis, puis me sens fondre. Je perçois encore cette impression d'énergie qui circule entre nous. La tension sexuelle est si forte qu'elle est palpable. Je sens mes veines battre dans mon cou, je ne bouge pas, je n'ai aucune envie que cela s'arrête. Ses lèvres sont douces et fermes à la fois, il sent terriblement bon, un parfum musqué et raffiné. Je perçois le goût du martini et imagine James Bond l'espace d'un instant. Je porte mes mains sur sa poitrine et il me plaque contre lui. Une seconde, une minute, une heure plus tard, nous nous séparons de quelques centimètres. J'ai le souffle coupé. Je n'ai jamais ressenti autant d'intensité au cours d'un baiser alors même qu'hier soir j'ai passé une nuit extraordinaire. Je me sens maintenant gênée, me détourne de lui. Il a encore ses mains posées dans mon dos.

— Pas professionnel du tout, dis-je en chuchotant.

— Pas du tout, reprend-il.

Je ne perçois rien dans le ton de sa voix qui pourrait être de l'ironie. Je suis perdue. Je sais que ce n'est absolument pas ce qu'il me faut alors qu'il vient de m'accorder une exclusivité. Je recule un peu plus sans oser le regarder en face.

— Bonsoir, monsieur Evans.



Il me laisse partir à regret.

— Bonsoir, mademoiselle Nixon.

Je m'engouffre dans le taxi en souhaitant passer dans un monde parallèle, où Greg Evans ne sera pas aussi désirable et où ce baiser n'aura jamais eu lieu.

Je lui jette un regard rapide par la fenêtre. Il me fixe, l'air indéchiffrable, les mains enfoncées dans ses poches. Il est à tomber.

Rien n'y fait. Il n'y a pas ici de monde parallèle. J'ai le ventre noué, et tout mon corps ne désire que lui. Je ravale ma salive qui a un goût de vodka et laisse ma tête heurter le siège du taxi.

— Tu as vu l’heure, Mila ? Tu as du bol que Tod ait un rendez-vous extérieur.

Je coince une mèche de cheveux rebelle derrière mon oreille. Je n’ai pas d’excuses : j’ai dormi comme un bébé. Des mois que ça ne m’était pas arrivé. Tout le long du retour en taxi, j’ai eu des papillons dans l’estomac. Une vraie midinette. Je ne peux pas dire que je sois très fière de moi, et encore moins sereine pour les évènements à venir, mais cette nuit, quoi qu’il en soit, j’ai relâché la pression. Je me suis endormie en pensant au baiser de Greg Evans, et le temps a filé d’une traite jusqu’au petit matin. Je n’ai pas même entendu la sonnerie réveil programmée sur mon téléphone.

Je fonce à mon bureau et m’y enferme. Je compulse frénétiquement tous les articles qui parlent de lui. Je le dois, puisque je vais l’interviewer, me dis-je en ignorant la petite voix qui me rappelle que j’arrange un tantinet la vérité. Je passe de longs moments sur les photos dans lesquelles il apparaît et fais passer rageusement celles où il est tout sourire au bras de son actrice de fiancée.

Tod fait irruption sans prévenir ; la porte claque contre le mur.

— Bordel ! Qu’est-ce que tu as fait ?

Son air réjoui est en parfaite contradiction avec le ton de sa voix.

— Hum... Salut, Tod...

— Tu es incroyable !

— Je suis sûre que j’ai une explication pour à peu près tout ce que tu as à me reprocher.

— Te reprocher ? Tu déconnes ! J’ai croisé Weiner de AB2. Ils sont proprement dégoûtés ! Une exclusivité avec Greg Evans, je n’y crois pas ! Quelle gravure de mode d’ailleurs, ce mec. Bravo, ma petite !

— Euh... Ah... C’est bien certain ?

— Tu n’es pas au courant ? Lynette ! Tu ne lui as pas fait lire le mail ?

Lynette sort des archives en courant.

— Pas encore eu le temps.

Elle comprend à mes gros yeux qu’il ne faut rien dire de mon retard.

— J’ai eu quelques trucs à traiter avant.

Tod attrape la feuille sur laquelle est imprimé le mail et la fait voler sur mon bureau encombré de nombreux dossiers.

— On s’en fout, dit-il, hilare. On va faire un carton ! TU vas faire un carton, reprend-il en me prenant les joues de sa main droite comme on le ferait à un garçonnet de sept ans (qui détesterait ça).

Il reprend le mail et s’exclame :

— Voyez-vous ça ! Ouvre bien grand tes oreilles, ma petite caille : *Monsieur Greg Evans, spin doctor du Premier ministre, désire prendre la parole pour faire taire les rumeurs qui ont précédé sa prise de fonction. Il souhaite donc qu’un portrait succinct de lui soit réalisé et donne la priorité à TV1, suite aux visionnages des récentes interviews menées par la chaîne.*

Il regarde encore le papier comme pour se prouver qu’il ne rêve pas et hoche la tête d’un air ravi.

— Bon, je dois dire que Peter fait la gueule, mais tant pis pour lui.

— Comment ça ?

— Monsieur Greg Evans a apprécié la « fraîcheur et la justesse des interventions de mademoiselle

Nixon » et souhaite qu'elle s'occupe de son portrait. Ça, Mila, c'est très bon pour toi, ta crédibilité ! Et les audiences, nom d'une pipe !

Il repart aussi vivement qu'il est arrivé, il est déjà passé à autre chose. Lynette quitte à son tour la pièce tout en soupirant et en levant les yeux au ciel.

Je suis restée en apnée tout le long de l'exposé de Tod. Je saisis la feuille et relis le contenu du mail de son attaché de presse pour être bien certaine que tout cela est véridique.

Aussitôt, les émotions de la veille me submergent. Je sens à nouveau ses lèvres qui pressent les miennes, et l'envie monter au creux de mes reins. Je me prends la tête à deux mains pour me forcer à revenir dans la réalité.

— Bordel de merde.

Je suis dans une situation délicate. Si on apprend que j'ai obtenu cet entretien en fricotant avec Greg Evans, ce sera très mauvais pour mon image de marque.

On toque à la porte de mon bureau.

— On vient de recevoir la convocation officielle : tu es priée de contacter directement Greg Evans sur son portable pour convenir d'un lieu pour préparer le portrait. Il ne veut pas que vous enregistriez directement ; il souhaite au préalable prendre connaissance des questions que tu veux aborder.

— Je ne peux les lui adresser par mail ?

— Non. Il est bien précisé qu'il souhaite un rendez-vous.

Je me sens cramoisie. Natacha, pourtant, ne semble rien trouver d'anormal à cette démarche, et il est vrai que d'autres procèdent également de la sorte. Je suis en train de virer complètement paranoïaque.

Elle s'apprête à refermer la porte, puis se ravise :

— Avant midi, Mila, ne rate pas le coche. On compte tous sur cette émission pour relancer l'audimat.

Parfait. Ajoutez-moi encore un peu plus de pression.

Je passe ce qu'il me reste de matinée à préparer mon coup de fil. Je dois me montrer pro, mais détendue. Décidée, mais conciliante, car je suis consciente qu'il me fait une sacrée fleur. Je dois garder en mémoire qu'hier encore j'étais persuadée d'avoir grillé TV1 aux yeux d'Evans.

— *Et, entre-temps, tu lui as roulé une pelle*, murmure, l'air de rien, la petite voix mesquine au fond de ma tête.

— Oh ! toi, ta gueule !

— À qui tu parles ? lance Peter en passant la tête par la porte entrebâillée.

— Hein ? À mon imprimante.

— De mieux en mieux...

— Salut, Peter. Bien, merci. Et toi ?

Il ne relève pas mes sarcasmes et entre tout à fait. On croirait voir un charognard qui vient s'assurer qu'il pourra grappiller quelques miettes. Il prend un air menaçant.

— Je me demande bien comment tu as réussi ton coup...

La meilleure défense étant l'attaque, je fonce dans le tas :

— Peter, franchement. Hier, je n'ai rien dit quand on m'a fait remarquer que je manquais de couilles pour le poste, et là, tu viens te poser en immonde macho et sous-entendre je ne sais quoi. Lamentable.

Il est aussitôt décontenancé et essaie de se raccrocher aux branches.

— Je plaisantais, Mila. Super opportunité ! Mais tâche de transformer l'essai, hein ? dit-il avant de disparaître de mon champ de vision et de recevoir l'agrafeuse que je lance dans sa direction.

Je soupire pour la centième fois de la matinée. Il est onze heures cinquante-trois et je n'ai toujours pas passé mon coup de téléphone. La proximité de mes collègues m'opprime. J'hésite un instant, attrape ma veste et mon sac à main, et décide de passer l'appel du parc situé en face des locaux de TV1.

Il est onze heures cinquante-neuf quand je compose son numéro. Je dois attendre trois sonneries avant qu'il ne décroche.

— J'aurais parié tout ce que j'ai que vous feriez ça.

— Bonjour. Que je ferais quoi ?

Au ton de sa voix, il a l'air de sourire.

— Attendre la dernière minute.

— Faut croire que je suis joueuse.

Réalisant encore une fois le double sens de ma phrase, je grimace sous l'œil amusé d'un petit garçon qui court après son ballon. Quelqu'un siffle dans mon dos : une partie de foot démarre, et je gêne les joueurs.

— Vous êtes dehors ?

— Oui, en bas des bureaux. Dans Hyde Park.

— Vous me donnez cinq minutes ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je dois déjeuner sur le pouce. On prendra un sandwich.

— C'est ça, le rendez-vous préliminaire à l'enregistrement ?

— Ne dites pas de bêtises... Ça ne compte évidemment pas.

— Vous avez l'intention de décider de l'emploi du temps de mes journées ?

— Si ça ne tenait qu'à moi, je ne m'occuperais pas uniquement de celui de vos journées.

Je sens mon visage s'empourprer, tout comme mon décolleté.

Je raccroche en paniquant : je me suis habillée à la va-vite ; il va me trouver affreuse. Je regarde mon reflet dans la vitrine d'un marchand ambulant : on pourrait jurer que quelqu'un a lancé une grenade à fragmentation dans mes cheveux.

— Eh merde ! dis-je en recommençant mon chignon pour la troisième fois.

— Je ne vous pensais pas vulgaire. Cela dit, dans certaines situations, ça peut avoir son charme.

— ...

— Oui, j'ai fait plus vite que prévu... En réalité, j'avais un rendez-vous tout à côté.

Je reste plantée, les mains levées au-dessus de ma tête, sans trop savoir quoi dire. Il porte un costume finement rayé, divinement coupé, et, une fois de plus, je meurs d'envie de le lui arracher sur-le-champ.

— Si je puis me permettre, je vous préfère les cheveux détachés.

Puis, devant mon air contrit :

— Oui, même s'ils sont en pétard.

J'abdique et laisse tomber ma chevelure sur mes épaules.

— Ça ne va pas du tout, dis-je tout doucement.

Il me considère un instant, puis se met à marcher. Je lui emboîte le pas lentement, et il s'adapte à mon rythme.

— Ce n'est pas ce que vous vouliez ?

Je m'arrête et le regarde. Il semble surpris.

— L'entretien ?

— Si, bien sûr, c'est merveilleux. Enfin, merveilleux... Disons que c'est une chance énorme pour moi de marquer des points, tout ça. Mais, pour tout vous dire, je me demande si je vais accepter.

Il stoppe à son tour, incrédule.

— Moi qui vous croyais décidée à réussir.

Je plisse les yeux. Je ne sais pas à cet instant s'il parle librement ou s'il me pilote.

— Je ne crois pas pouvoir y arriver. Vous me... déstabilisez trop.

Il me regarde gravement.

— Il faut que vous sachiez que c'est la même chose pour moi.

Je peine à respirer. L'ambiance est électrique malgré la promiscuité des passants nombreux qui nous frôlent en cette journée ensoleillée.

— Je dois vous dire qu'il ne faut rien attendre de moi, Mila.

C'est la première fois de la conversation qu'il emploie mon prénom, et j'adore sa façon de le prononcer.

— Mais, je n'en attends rien. Je veux juste faire mon job. Dois-je vous rappeler que c'est vous qui m'avez embrassée hier soir ?

Rien qu'à cette pensée, je manque de défaillir. Le sentir à côté de moi renforce ces sensations délicieuses. Je m'imagine sans mal le pousser dans l'herbe et lui monter dessus.

— Je devais vérifier quelque chose, dit-il, embarrassé pour la première fois depuis notre rencontre.

— Vérifier ?

Il lève des yeux tout à fait gris à cet instant vers moi.

— Oui.

— Et alors ? C'était concluant ?

— Malheureusement, oui, avoue-t-il à regret.

Je m'arrête instantanément de marcher. Je ne sais pas comment analyser ses paroles. Il se fige quelques pas plus loin, puis reviens vers moi. Je porte des ballerines, et il me domine donc de vingt bons centimètres. Il pose sur moi un regard bienveillant (j'en suis persuadée à ce moment précis). Pourtant, je ne saisis toujours pas ce qu'il veut me dire. Voulait-il vérifier que je lui faisais de l'effet ? La réponse est-elle affirmative ou bien négative ?

— Ce soir. Je passe vous prendre à vingt heures trente. Nous examinerons les sujets que vous voudrez aborder.

Il part sans se retourner.

— Mais vous ne vouliez pas déjeuner ?

Il pivote légèrement, me lançant un dernier regard.

— Je n'ai plus d'appétit. Et, je suis désolé de vous dire ça, mais quand vous aurez parcouru le Sun, vous non plus.

Effectivement, je n'ai plus faim du tout. Je suis furieuse et même pire que ça. Quelle gourde je suis ! Il fallait s'en douter. Je fais irruption dans l'open-space.

— Vous comptiez me le dire quand ?

— Mila, écoute, ce n'est pas évident...

Peter déboule, hilare :

— Quand je pense que j'ai imaginé un instant que tu avais l'interview parce que tu fricotais avec Greg Evans ! Tu te tapes Barrow. Bravo, ma vieille ! Belle pièce !

J'attrape un dérouleur de scotch et le lance dans sa direction, mais il l'esquive d'un pas de côté. Lynette et Natacha, à leur tour, lui jettent des presse-papiers.

— T'es vraiment un sale con, Peter.

— Pauvre type !

Il s'en va, tout heureux, taper dans le dos d'un preneur de son, passablement gêné.

— Qu'est-ce que c'est que ce vacarme ? dit Tod en entrant. Ah..., Mila, j'imagine que tu es au courant.

— Je viens de l'être et j'aurais apprécié que vous me l'annonciez dès que vous en avez pris connaissance.

Je pose le tabloïd sur le bureau de Lynette et cours me réfugier dans mon antre. Puis, tout compte fait, je parcours le chemin inverse, reprends le journal et retourne m'enfermer.

*MILA NIXON ET COLIN BARROW :*

*LA BELLE ET LA BÊTE DE SEXE.*

*La journaliste-vedette et le footballeur, classé dans les dix Anglais les plus sexy de l'année, ont été vus ensemble lundi soir.*

*Selon des sources sûres, ils ont passé la nuit ensemble...*

J'ai déjà lu l'article six fois. Le reste est dénué de sens.

Une photo assez nette me retourne l'estomac. Impossible de nier : on me distingue très clairement. Elle a été prise lorsque nous quittions le bar. Sur un deuxième cliché, on nous voit monter dans la limousine.

Je suis étonnée de ne pas avoir encore reçu d'appel de Clarisse. Je ne peux que constater que notre connexion fonctionne toujours à merveille : mon téléphone se met à vibrer dans la poche de mon jean.

— Tu es canon !

— Clarisse...

— Sans déconner, Mila ! La plupart des *it girls* sortent de boîte avec la jupe relevée jusqu'au nombril et dévoilent leurs petites culottes en montant dans les taxis, mais toi, tu es juste... sublime. Bravo !

— Bravo ?

— Eh bien ! C'est ton baptême du feu, ma belle ! Dis-toi que c'est la première d'une longue série. Ne me dis pas que tu n'avais pas pensé à ce revers de la médaille ?

— Je te rappelle qu'au départ je suis spécialisée dans le journalisme d'investigation et la politique.

Je soupire en pensant à la tournure que prend ma carrière.

— Enfin, au départ.

— Allez ! Je suis sûre que tu sous-estimes l'effet rebond de la chose... Colin Barrow, en plus ! Tu aurais pu te taper un défenseur moche comme un pou, mais non : mademoiselle Nixon s'envoie le superbe Colin « pieds d'or » Barrow, que toutes les Anglaises, que dis-je, que toutes les femmes du monde rêveraient de mettre dans leur lit !

Je souris pour la première fois depuis une heure. Clarisse a une propension à voir le verre à moitié plein qui frise le surnaturel.

— Bon. Assez parlé de moi. Et le petit frère de Gisèle ? Il a un nom ?

— Oui, mais ça n'a absolument aucune importance, je te l'assure ! Connard !!!!!

— Tu es en train de conduire ?

— Oui, et, franchement, les gens sont de moins en moins prudents. C'est du grand n'importe quoi. Ouaiiiiiis, c'est ça, pauvre type !

— Clarisse, c'est dangereux.

— Voilà, je me gare deux minutes, Maman... Bon, écoute : une soirée fabuleuse. Je me suis amusée comme une petite folle et j'ai appris que Gisèle avait un autre frère ! Tu le crois, ça ? Il doit lui rendre visite à la fin du mois parce que là, je t'avoue, j'ai presque honte : Pablo a vingt et un ans... Tu te rends compte ? Je suis une cougar, ça y est !

— Clarisse, tu n'as que trente et un ans.

— Oh !... Je savais que ça arriverait, mais si vite...

Je ris avec elle.

— Merci, Clarisse. Tu me changes les idées, à défaut de me remonter le moral.

— Et toi, quoi de neuf ?

Je ne sais pas par quel bout commencer mes explications.

— On se voit toujours ce soir ?

— Non... Désolée, je ne peux pas. Je dois bosser.

— Mila, tu ne fais que ça !

— Pas le choix. Je vois le spin doctor du Premier ministre. Il vient d'être nommé. Il remplace Felix Maden. J'ai été désignée pour esquisser son portrait. Une émission spéciale.

— Génial ! Je t'avoue que je n'ai pas trop suivi l'info. Je ne sais pas de qui tu parles.

Je me mords la lèvre inférieure. J'hésite à le lui dire, mais elle le saura bien assez tôt.

— Si, tu l'as déjà vu. Le type du Select.

— ...

— Au bar.

— Ne me dis pas que...

— Que rien du tout ! Mais, oui, c'est assez compliqué à gérer. Et, donc, je dois le voir ce soir pour lui expliquer l'angle que je veux donner à l'interview.

— Ouais... C'est ça, l'angle que tu veux donner à sa...

— Je raccroche, Clarisse ! Bye !!!!!

Cette fille est dingue, et je l'aime aussi pour ça.

Je reconsidère les photos du *Sun*. C'est vrai qu'elles ne sont pas mal, finalement. Je n'ai ni le regard vitreux ni le maquillage dégoulinant, pas l'air non plus complètement bourré, ni d'une prostituée, et Colin est assurément craquant.

Bon, de là à prétendre que ma mère sera ravie de cette exposition médiatique, il y a un fossé, mais je dois m'efforcer de relativiser. Je n'ai de toute façon pas le choix.

Je décide d'aller trouver l'équipe pour réunir toutes les informations nécessaires à mon rendez-vous de ce soir. Evans doit absolument se rendre compte qu'il ne peut pas m'aiguiller et choisir uniquement les sujets qui ne fâchent pas. Plus personne ne fait allusion au tabloïd du reste de la journée, et je comprends à la mine de Peter que Tod lui est tombé dessus. J'évite de ricaner, car le savon a dû être sévère. Il baisse les yeux chaque fois qu'il me croise.

À dix-neuf heures, je quitte les bureaux, totalement exténuée. Je rêve de me glisser ne serait-ce qu'une petite vingtaine de minutes dans mon lit. En arrivant à mon appartement, je réalise que je ne sais rien de la soirée, si ce n'est que je sens l'excitation monter crescendo de minute en minute.

Je m'oblige à terminer ma douche par un jet d'eau froide pour tenter de remettre mes idées à leur place. Si je craque ce soir, je peux dire adieu à ma crédibilité auprès d'Evans et plus généralement par la même occasion.

Je suis nue dans ma salle de bain quand mon téléphone vibre :

*Toujours OK pour 20 h 30.*

*Tenue de soirée exigée.*

*P-S – remise de vos « émoSuns » ?*

*G. E.*

Je souris rien qu'à le lire. Je crois qu'il pourrait tout aussi bien m'envoyer un SMS injurieux ou me parler de la pêche au thon que ça me ferait le même effet.

Un frisson me parcourt des pieds à la tête, et je passe un peignoir.

*La tenue de soirée, c'est parce que nous sortons,*

*Ou tout simplement pour votre bon vouloir ?*

*P-S – Je me trouve assez sexy sur les photos.*

*M. N.*

La réponse ne se fait pas attendre.

*Les deux.*

*P-S – Vous l'êtes. En permanence.*

*G. E.*

Le message me fait l'effet d'un coup de Taser. Je ne prends pas la peine de vérifier, mais je sens mes seins se tendre sous l'impact de ces trois petites phrases anodines. Il manie les mots et le sens du rythme à l'oral comme à l'écrit. Il est clair que je ne pourrais pas attendre ce genre de chose de la part de ce brave Colin, aussi désirable soit-il.

Je me dépêche de lisser mes cheveux. Je vais évidemment les porter lâchés. Je suis une faible femme et me gifle mentalement. Fidèle à mon habitude, je commence par choisir les chaussures que je vais porter ainsi que les sous-vêtements, même si je me persuade que ces derniers resteront sagement plaqués à ma peau jusqu'à mon retour. Il le faut, ma crédibilité est en jeu. Il n'empêche qu'il ne m'est pas interdit de me montrer sous mon meilleur jour.

Je sors une autre paire de Louboutin de leur boîte. Elles sont couleur *nude*, décolletées sur le côté intérieur du pied. Je passe ensuite un ensemble Chantelle noir, hésite entre le slip et le shorty, puis choisis finalement le shorty.

*Tenue de soirée exigée.* Ce sera une robe Max Mara noire ornée de dentelle. Elle est cintrée à la taille, décolletée en V, et m'arrive juste au-dessus du genou. Sage et sexy à la fois.

J'attrape un sac à main, une veste légère et une étole, et me souris dans le miroir pour me convaincre que je vais réussir à dompter mes pulsions. Je ne sais que dire à mon reflet ; je ne maîtrise pas grand-chose, mais ne me sens bizarrement pas en danger.



Je patiente dans le hall de mon immeuble pour ne pas me présenter en avance sur le trottoir.

Ma mère a coutume de dire qu'une lady se fait toujours légèrement désirer. Cela dit, une lady digne de ce nom ne se retrouve habituellement pas en couverture du *Sun*, collée serrée avec un footballeur, fût-il incroyablement charismatique.

À vingt heures trente-trois, je franchis les portes vitrées et salue Hector, le portier.

Greg Evans est là, au volant d'un coupé Jaguar dernier cri. À mon approche, il sort de la voiture, la contourne et vient m'ouvrir la portière. Je lui suis reconnaissante de cette attention. Il est magnifique, et un sentiment de puissance se dégage comme toujours de sa personne.

Il marque un temps d'arrêt en me détaillant, sourit franchement, cette fois, et m'invite à m'installer.

— Vous êtes sublime, mademoiselle Nixon.

— Je dois dire que vous n'êtes pas mal non plus...

Il claque la porte, retourne se mettre au volant et désigne mon sac à main de la tête.

— Vous voulez me faire croire que vos notes tiennent dans ce sac ?

— Évidemment ! Vous me prenez pour qui, monsieur Evans. J'ai tout ce qu'il faut là où il faut !

Il hausse un sourcil, puis enchaîne sur une petite moue entendue :

— Très bien...

— Je parlais des notes, bien entendu.

— Bien entendu.

J'éclate de rire, et il tourne tout à fait la tête vers moi.

— Vous êtes charmante quand vous riez, mademoiselle Nixon.

— C'est assez rare pour être remarqué ?

— Je n'osais pas le dire, mais c'est tout à fait ça.

— Formidable...

— Pour être plus précis, disons que j'apprécie beaucoup quand vous ne m'aboyez pas après.

— Je vais tâcher d'essayer... Mais il faut dire que vous ne me rendez pas la chose facile.

Il se retient de répondre et fixe la route.

Je décide de ne pas demander où il m'emmène. Je sens son parfum venir jusqu'à moi, le même que la veille, musqué et raffiné, et je rêve de plonger mon nez dans son cou pour en deviner les fragrances. Je frissonne.

— Vous avez froid ?

Il pianote sur le tableau de bord et élève un peu le niveau du chauffage.

— Ça va, merci.

Nous sommes plongés dans le noir. De temps en temps, en fonction de l'éclairage extérieur et des phares des voitures qui nous croisent, je distingue son visage. Il a les traits fins, sa bouche est bien dessinée et ses lèvres sont pulpeuses. Il est aussi craquant de profil que de face, me dis-je, désespérée.

— J'hésite encore, dit-il.

— Pardon ?

— J'avais prévu quelque chose, mais, à bien y réfléchir, ce sera pour une autre fois. Je préfère ne

pas relever le fait qu'il compte me voir plusieurs fois. Il semble si sûr de lui, si certain que je vais lui tomber dans les bras... C'est insupportable.

— Je ne comprends pas. Nous ne sommes pas censés aller dîner pour que je vous expose le fond de mes questions ?

— Si..., bien sûr...

— En fait toute cette histoire, ces arguments qui consistent à prétendre que vous m'avez choisie parce que vous avez trouvé mes dernières interventions « fraîches et pertinentes », c'est du vent.

Je ne peux le voir à cet instant, mais je le sens légèrement désarçonné. Je décide d'en remettre une couche pour voir s'il va l'avouer :

— Vous vous dites qu'en me donnant cette exclusivité, je vais vous tomber dans les bras, c'est bien ça ?

Nous sommes arrêtés à un feu.

Les feux de position de la voiture qui nous précède inondent l'habitacle d'une curieuse lumière tout à fait en accord avec mon état d'esprit du moment.

— J'ai bien fait d'hésiter. Allons dîner.

— Mais...

— Vous n'avez pas bien saisi, mademoiselle Nixon. Si je l'avais vraiment voulu, vous seriez déjà dans mon lit.

Les bras m'en tombent. Il est encore plus suffisant que je ne l'imaginai. Il sort cela sans le moindre complexe, tout à fait détendu, tout en continuant de fixer la route. Je me sens presque humiliée et me reproche de fantasmer sur lui par intermittence.

— Je préférerais que vous me rameniez chez moi.

— ...

— Tout de suite !

J'ai dit cette dernière phrase un peu trop fort, presque en criant. Il tressaille et se gare un peu rudement sur le bas-côté. La voiture qui nous suit klaxonne à notre intention. Il ne me regarde pas tout de suite, fait mine de se dénouer le cou en penchant sa tête sur le côté et d'avant en arrière, mais je sais que c'est une tactique pour prendre le temps de trouver quoi répondre. Je suis peut-être moins experte que lui en méthodes de communication, mais j'en connais tout de même les grosses ficelles. Lentement, il se tourne enfin vers moi. Je suis tellement énervée que je n'angoisse pas ; je me sens sûre de moi. Ce type est vraiment un connard. Il va tenter de se faire mielleux, j'en mets mes deux mains à couper d'avance.

— Vous ne pouvez pas vous le permettre.

Je reste bouche bée. Son cas est vraiment désespéré.

— Vous..., vous n'êtes pas sérieux ?

— Si, et vous le savez pertinemment.

— Écoutez... Franchement, tout ça me dépasse. Vous vous rendez compte que je peux presque ouvrir un dossier pour harcèlement ?

Il se met à rire doucement.

— Vous n'en ferez rien, Mila.

J'ai beau avoir envie de lui crever les yeux avec mes talons, la façon dont il détache les deux syllabes de mon prénom me retourne l'estomac. Je me ressaisis, prends ma tête à deux mains et la secoue ensuite doucement. Puis, je tends une main vers la poignée de la portière en lui lançant un regard que je veux empli de défi.

— Vous n'allez quand même pas me garder enfermée ?

Bizarrement, je sens un changement dans sa façon d'être, comme s'il se relâchait. Ses épaules tombent légèrement et il tend une main vers moi que j'évite instinctivement. Je ressens le besoin de me protéger de lui.

Il soupire doucement, comme s'il éprouvait une profonde déception.

— J'ai vraiment l'impression que nous ne communiquons pas sur les mêmes canaux.

Je ne réponds rien et agrippe toujours la poignée. Je suis prête à bondir hors de la voiture, même si je sais bien au fond de moi que je n'en ferai rien.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— Je ne dis que la vérité : vous ne pouvez pas vous permettre de laisser filer votre interview et, mis à part cela, j'ai très envie que ce soit vous qui vous en chargiez. Car, et c'est très sincèrement que je vous dis ça, je vous trouve très professionnelle.

— ...

— L'autre vérité, c'est que, si j'avais vraiment voulu, si j'avais vraiment insisté..., je pense qu'hier soir nous aurions pu rentrer ensemble.

Le connard. Je suis à peu près d'accord avec le début de son argumentaire, mais prétendre qu'il aurait pu m'emmener hier... C'est tout bonnement..., carrément faux (la preuve, je suis partie) et extrêmement gênant !

— Vous exagérez ! Je me suis éclipsée, je vous rappelle ! Je suis montée dans ce taxi !

Le côté grotesque me saute tellement aux yeux que je m'emballe.

Au lieu de me taire et de partir, je ne peux m'empêcher de me lancer dans la joute verbale qu'il souhaite.

— Mais c'est pas croyable !

— ...

— Vous êtes limite pas net ! Vous vous pensez si irrésistible que ça ? Vous croyez vraiment que je suis prête à tout pour avoir cette exclusivité, c'est ça ? Parce que, c'est sûr, vous êtes plutôt pas mal dans le genre sale type suffisant, mais je ne peux pas croire qu'il y ait une femme ou deux qui vous résistent de temps en temps !

Des phares rendent l'habitacle aussi éclairé qu'en plein jour l'espace de deux secondes. Ce que je vois me fait taire aussitôt. Greg Evans a l'air perdu. Il a dans le regard une tristesse qui me foudroie. Aussitôt, j'ai envie de tout lui pardonner et de lui sauter dessus. Je secoue une nouvelle fois la tête. C'est impossible de maîtriser si peu ses émotions !

— Non, non, dis-je. C'est vraiment surréaliste. Je ne peux pas croire que je sois vraiment là, avec vous..., et que nous ayons cette conversation et que...

Sans que je m'en rende compte, il m'a pris une main avec douceur. L'autoradio susurre un air de Sinatra qui ajoute au côté irréel de la situation. Je ne trouve plus les mots pour continuer mon accusation.

— Je...

— Arrêtez de parler deux minutes, voulez-vous ?

Cette remarque m'énerve encore un peu plus, mais je ne suis plus capable de parler. La sensation de sa main sur la mienne me rend dingue. Comment peut-il me faire un effet pareil rien qu'en m'effleurant le bout des doigts. Je jurerais que lui aussi sent cette électricité ambiante et cette énergie qui circule entre nous.

Nous restons silencieux, ce qui me paraît durer une éternité. Je n'ai pas envie que ce moment s'arrête, alors que, pourtant, j'ai toujours mon autre main agrippée à la poignée.

— Mademoiselle Nixon...

— Oui, monsieur Evans ?

— Je m’y suis très mal pris... et je ne voulais sincèrement pas vous blesser.

— ...

— Je propose une trêve.

— Je...

— Deux heures, le temps d’un dîner. Voyons vos questions, et je vous ramène ensuite, en tout bien tout honneur.

La main aussi raide que celle d’un cadavre, je n’ai pas bougé d’un poil. Je sens la pulpe de son pouce qui chemine doucement sur mes doigts. Puis, en même temps, nous mettons fin à ce contact, comme si ma réponse ne pouvait venir qu’ensuite.

Je souffle et, sans savoir si j’ai raison ou tort, mais sans pouvoir envisager non plus une autre solution de terminer la soirée, je chuchote :

— Très bien.

Il attend un peu avant de reprendre :

— C’est donc un oui ? Vous m’autorisez à vous emmener dîner dans un lieu public, où nous traiterons les grandes lignes de l’interview ?

Il est redevenu l’odieux connard d’il y a quelques minutes, et j’ai la curieuse et désagréable impression de m’être fait avoir en beauté.

— Deux heures.

— Deux heures.

Il se redresse, saisit le volant, démarre, et nous retournons nous mêler à la circulation.

Il prend un embranchement au carrefour suivant, et je devine qu’il change de direction. Il a réorienté ses plans et ne m’emmène pas là où il le souhaitait au début de la soirée.

— Je peux savoir où vous comptiez nous conduire, tout à l’heure.

Il sourit brièvement.

— Pas question. Et j’ai même envie de dire : tant pis pour vous.

— Je n’y crois pas...

— Pardon ?

— Laissez tomber.

— C’est hors de question.

Je me retiens de sourire à mon tour.

Cette façon qu’il a de mener une conversation est impressionnante. Je comprends sans peine qu’il soit l’un des meilleurs communicants de sa génération.

Cinq minutes plus tard, Greg Evans gare sa XK8 devant l'une des tours de la City.

Je suis surprise qu'il ait choisi cet endroit clairement noir de monde en journée, mais dénué de vie le soir venu. Il surprend mon regard et pointe son index vers le ciel.

— Là-haut.

Je me tords le cou sans comprendre, puis distingue une terrasse illuminée au sommet de la tour, devant laquelle nous sommes situés. Je le suis sans poser de questions.

Nous pénétrons dans le vaste hall, puis nous dirigeons vers l'ascenseur. Une plaque indique l'existence d'un restaurant panoramique au tout dernier étage. Je ne soupçonnais pas l'existence de cet endroit dans ces tours pleines de bureaux et de sièges sociaux.

Je fixe mes pieds durant le temps de l'ascension, tandis qu'un couple s'embrasse dans l'un des coins. Un « ping » nous annonce la fin du voyage, et les portes s'ouvrent sur un endroit vaste et fortement éclairé, à mi-chemin entre lounge-bar et restaurant gastronomique.

Les lieux sont très accueillants, et l'ambiance y est plutôt cosy. Une hôtesse s'approche de nous, déconfite, et nous apprend que toutes les tables sont d'ores et déjà réservées. Un homme en costume déboule aussitôt en lui faisant les gros yeux et murmure, l'air de rien, quelques mots à son oreille.

— Monsieur Evans, juste une petite minute avant que votre table ne soit prête, je vous prie.

Greg Evans hoche la tête pour tout signe de remerciement.

— Nous allons sur la terrasse en attendant.

— Bien entendu.

Je lui emboîte le pas, et, quelques instants plus tard, nous passons le seuil.

Une vision de rêve s'offre à mes yeux. De là où nous sommes, nous avons une vue incroyable de Londres.

— C'est extraordinaire... Je ne connaissais pas cet endroit.

Greg Evans regarde droit devant lui, contemplant le panorama. Je me rends compte qu'il ferme les yeux et respire profondément plusieurs fois d'affilée.

— J'adore venir ici. J'y viens chaque fois que mon emploi du temps me conduit à Londres.

Je me sens l'âme d'une petite fille.

— Je comprends ! J'aimerais..., j'aimerais habiter sur cette terrasse !

Je m'appuie sur la rambarde et tente de reconnaître tous les bâtiments que j'admire du sol, en temps normal. Les lumières de la ville, clignotant et scintillant, ajoutent un côté féérique à l'ensemble. Greg vient se placer tout à côté de moi et empoigne à son tour à deux mains la barre métallique la plus haute de la rambarde.

— J'ai toujours aimé voir les choses avec de la hauteur.

Je pouffe sans m'en cacher.

— Et les gens aussi, vous les prenez avec pas mal de hauteur.

Il fait un quart de tour, s'accoude à la barre, joint ses mains et se frotte les pouces.

— Mademoiselle Nixon, vous me connaissez mal. Je ne suis pas celui que vous pensez cerner.

Je pivote à mon tour et plante mes yeux dans les siens. Ils sont tout à fait gris, ce soir. Pas de pointes de bleu.

— Vous êtes marrant... C'est tout ce que vous laissez entrevoir.

— Entrevoir... Eh bien, qu'à cela ne tienne, poussez la porte et venez constater de quoi je suis fait.

Je tiens à ne rien laisser paraître, mais, bien malgré moi, je frissonne, plus à cause des sous-entendus que du vent frais, et je resserre l'étole autour de mon cou.

— Excusez- moi. Votre table est prête.

La voix de la jeune femme m'extirpe douloureusement de ma torpeur. Greg met également quelques instants avant de réagir. Il me fixe avec froideur, puis me fait signe de passer devant lui. Je constate qu'il attend un peu avant de me suivre ; il prend le temps de quitter la vue.

Je n'ai pas besoin de vérifier ce qui se passe ensuite dans son esprit : je sens ses yeux qui me déshabillent.

Nous avons été installés dans un coin de la pièce, bien à l'écart des conversations des autres.

Je me sens curieusement à l'aise.

— Un apéritif, mademoiselle Nixon ?

— J'en ai grand besoin, oui.

Il passe rapidement commande, puis se reconcentre sur moi.

— Grand besoin ? C'est moi qui vous mets dans cet état-là ?

— Ce serait présumer de vos forces, monsieur Evans..., dis-je en croisant les jambes et en percutant légèrement les siennes sous la table.

Je me rappelle tout à coup que nous sommes là pour raisons professionnelles et que je dois m'efforcer de lui prouver que je garde cela en tête. Je saisis mon sac à main et en sors quatre feuilles pliées à la hâte et froissées.

Je note son air étonné et même un brin moqueur.

— Oui, bon, je n'allais pas prendre une sacoche pour trimballer ces quelques feuilles. Et puis, je n'en ai pas d'assortie à ma tenue.

Il lève un sourcil et positionne son menton au creux de sa main droite.

— Vous remarquerez que je n'ai émis absolument aucune remarque.

— Mouais..., mais vous pensez si fort.

Il tend son verre de vodka-martini vers mon mojito :

— Vous ne parviendrez pas à me faire rompre notre cessez-le-feu, dit-il en arborant le sourire d'un premier communiant.

Je trinque tout en cherchant à garder en tête que je joue avec le feu. C'est de mon intégrité et de mon étiquette au journal qu'il est question. Je n'aurai pas beaucoup d'autres opportunités du même style avant un long moment.

— Bon, eh bien, tout d'abord, je souhaite, évidemment, aborder le pourquoi de votre venue à la rescousse du Premier ministre.

— Évidemment...

— Il va vous falloir lâcher quelques infos au sujet de Felix Maden. Tout le monde sait que son départ est plus lié au scandale des strip-teaseuses qu'à la débâcle des arrangements avec les Verts.

Il pince les lèvres et tord sa bouche en un petit rictus assez comique.

— J'imagine qu'il est normal qu'il prenne sa part de responsabilités...

Je jubile à l'idée de grappiller quelques éléments croustillants.

— ... mais je ne donnerai pas de détails précis.

Je me sens me dégonfler, et il s'en amuse.

— Enfin, pas sans prendre quelques détours, vous vous doutez bien.

— Très bien. Ensuite, nous nous pencherons sur l'actualité de Gordon, enfin, de monsieur le

Premier ministre. Il doit se rendre très bientôt en France et en Grèce. Sa vision de la crise hellénique est importante, et il tourne constamment autour du pot...

Greg Evans hoche la tête et tapote la table de ses doigts. Je m'arrête un instant pour le regarder. On dirait qu'il joue du piano. Je focalise mon attention sur ses doigts et sens une nouvelle fois mon ventre se réchauffer.

Je reprends, après quelques secondes de silence :

— Et le plat de résistance : vous.

— ...

— Greg Evans, le spin doctor que tout le monde attend comme le messie. Votre jeunesse pour ce poste d'importance : comment avez-vous réussi à acquérir suffisamment de bouteille en si peu de temps ? Votre parcours, vos objectifs pour redresser la situation et, bien sûr..., un minimum sur votre vie privée.

Il ne répond rien et termine son verre avant de le repousser loin devant lui.

Je ne peux pas affirmer qu'il soit contrarié, mais il semble curieusement pensif.

— J'imagine que je n'ai pas le choix.

— En ce qui concerne votre vie privée ?

Je prends une gorgée à mon tour pour trouver le temps de choisir les bons arguments.

C'est absolument l'angle à prendre pour cette émission. Tout le monde veut en savoir un peu plus sur le mâle sexy, ténébreux et aux allures de mannequin qui vient d'être débarqué dans l'ombre de Gordon.

— Je vais donc devoir mentionner que nous nous sommes vus.

Je suis prise de court, mais consciente qu'il me teste.

— Nous sommes ici uniquement pour des raisons professionnelles, au cas où vous l'auriez oublié.

Il sourit faiblement.

— Le strict minimum. À la limite, mon enfance. Bristol.

— Mais encore ?...

— Mes études, et le fait que je revienne en Angleterre après dix ans passés aux États-Unis.

— Et votre fiancée... Enfin, ex... Je dois dire que je ne vois pas comment on pourrait éviter de mentionner une actrice qui a obtenu un oscar l'année dernière...

Je tente de prendre le ton de la blague, mais ça me fait mal de dire ça.

Il me fusille soudain du regard.

— Très bien. OK, je jouerai le jeu.

Je déglutis. Il n'a rien refusé, même s'il paraît contrarié.

— Je vous enverrai donc demain la liste des questions, ainsi que l'ordre dans lequel je souhaite les poser.

Il me regarde longuement, presque gravement.

— Peut-on enregistrer vendredi après-midi ?

La question me surprend, mais j'accepte immédiatement. Je n'ai aucun intérêt à me montrer pointilleuse sur ce genre de détails. Il paraît soudain soulagé, se détend et appuie son dos contre la banquette. Par mimétisme, je fais de même sans m'en rendre compte.

— Bon, eh bien, il me reste une heure pour vous convaincre que je ne suis pas l'énorme connard que vous êtes à peu près certaine que je suis.

Je sursaute, surprise par le ton badin avec lequel il vient de prononcer ces mots. C'est le moment que choisit la serveuse pour déposer les plats devant nous. J'attends qu'elle s'éloigne avant de répondre :

— Tout à fait certaine, vous voulez dire.

Il éclate de rire.

— Vous êtes incroyable. Vous ne cessez jamais, n'est-ce pas ? Vous ne baisserez pas la garde, même durant ces quelques minutes de trêve.

Je le regarde rire. Ses débuts de pattes-d'oie s'animent, et son regard est lumineux... Je me dis que le jeu en vaut peut-être la chandelle. J'éprouve un tel désir depuis la première fois que nos regards se sont croisés qu'il est peut-être temps d'apprendre à le connaître un minimum, ou plutôt de juger les efforts qu'il est prêt à faire.

— OK.

— Pardon ?

— OK. Je joue le jeu. Allez-y.

— ...

— Parlez-moi de vous.

Il me lance un regard soupçonneux.

— Ah !... Je n'ai pas de magnétophone sur moi, c'est promis ! Et tout ce que vous me direz restera bien entendu entre nous. La parenthèse professionnelle est officiellement ter-mi-née, dis-je théâtralement.

— Vraiment ? répond-il en arborant un sourire inquisiteur.

— Vous voulez me fouiller ?

Je me baffe mentalement une fois de plus (ça risque de devenir une habitude). Je suis une vraie débile de lui tendre de pareilles perches.

— Je ne relève pas ; on est d'accord.

— Je vous en serais infiniment reconnaissante.

— Je commence, mais je compte sur vous pour en faire autant dans trente minutes.

— Waouh !... Comme un speed-dating en plus long !

Il prend une profonde inspiration, comme s'il s'apprêtait à faire un effort surhumain. Après tout, s'il tombe vraiment le masque et se prête au jeu de la sincérité, peut-être cela lui coûte-t-il réellement beaucoup.

Il prend le ton d'un professeur d'université qui dicterait une biographie à ses élèves.

— Je m'appelle Greg Fernand Evans, j'ai un grand-père français et j'ai trente-six ans.

— Bon début.

— J'aime le gorgonzola et le salami – j'ai eu une petite amie italienne –, mais je n'en abuse pas, car je surveille un minimum ma ligne. Je cours tous les matins dix kilomètres et, par ailleurs, et quoi qu'il arrive, je me réveille à six heures tapantes chaque jour (j'ai dû avaler un réveil lorsque j'étais enfant ou quelque chose comme ça), j'ai quatre frères et sœurs, je m'entends bien avec chacun d'eux. Même chose avec mes parents, qui sont profs d'histoire tous les deux.

— Très instructif...

— Je n'aime pas danser et j'ai une aversion pour les poules.

— Tiens donc ?

— Oui, curieux, n'est-ce pas ?

— Certainement.



— J'affectionne tout particulièrement quelques endroits peu connus, que je fréquente seul régulièrement, ou accompagné des bonnes personnes, avec une prédilection pour les vues incroyables, comme vous avez pu vous en rendre compte ce soir.

L'allusion « bonnes personnes » s'affiche en lettres de néon clignotantes dans mon cerveau, et je me sens tout à coup aussi légère qu'une plume.

— J'aime les gens qui ont un bon coup de fourchette. D'ailleurs, je remarque que vous mangez du bout des lèvres, depuis tout à l'heure.

Je souris et repousse mon assiette de poisson.

— Je n'ai pas d'appétit ce soir...

J'ai l'impression d'être avec le jumeau de l'Evans que je connais.

Il est aussi sexy, drôle, bienveillant, en bref, terriblement différent de l'homme qui, dans la voiture, soutenait qu'il aurait déjà pu me mettre dans son lit.

— Terminé. À vous !

— Déjà ?

— Eh oui. Je ne veux pas me faire avoir. Il me faut assouvir ma soif de vous, mademoiselle Nixon.

— Je suis une fausse brune.

Il hausse les sourcils et me regarde, médusé.

— Non, je plaisante.

— Je me disais aussi...

— Hé ! Ça veut dire quoi, ça ?

— Poursuivez.

— J'ai trente-deux ans, je m'appelle Mila Suzette Nixon, j'ai une arrière-grand-mère française.

— Voyez-vous ça !

— J'ai toujours voulu devenir journaliste. J'ai collectionné pas mal de petits jobs à la BBC avant de passer pigiste chez TV1, où je franchis les étapes assez vite. La quotidienne vient de me passer sous le nez parce que je ne suis apparemment pas assez couillue.

— Oh !... Mais je suis ravie que vous ne soyez pas couillue, Mila.

J'explose de rire.

— Cette discussion tourne à l'absurde !

— Et c'est assez agréable ! Poursuivez !

— Bien... J'ai une amie complètement givrée – enfin, je devrais dire encore plus givrée que moi – qui s'appelle Clarisse, un frère qui est photographe culinaire et travaille souvent avec Jamie Oliver. Quant à mes parents, ce sont de charmants antiquaires de Liverpool.

— Et vous êtes amatrice de football, je présume ?

— Ah, ah ! Très drôle, je me tords de rire, dis-je en feignant de m'offusquer. C'est un coup bas !

— Je demande ça très innocemment ! Manchester United, non ?

— Je m'insurge !

Il reprend soudainement un air sérieux.

— Cette une du *Sun* ne vous a pas trop affectée ? Car il ne faut pas, je vous assure... Moins vous donnerez d'importance à ces torchons, et plus vite ils se lasseront.

Je suis un instant étonnée par la gravité de ses propos. Lui-même doit être la cible de la presse d'actualité, et non people, puis je me souviens qu'il a arpenté les tapis rouges au bras d'une des bombes les plus célèbres de la planète durant près de cinq ans.

— Mon amie Clarisse trouve même que c'est plutôt bon pour mon image, que j'étais assez sexy

sur les photos. Elle a une tendance exagérée à l'optimisme.

— Mais elle a raison, même si vous êtes encore plus jolie en vrai... Les photos sont flatteuses. Je suis étonné que Colin Barrow vous ait laissée filer.

Expliquer à Greg Evans que j'ai laissé mon footballeur nu, en plein milieu de la nuit, relèverait carrément du sordide... Je m'abstiens donc de développer.

— En tout cas, moi, je ne vous aurais pas laissée partir. De gré ou de force.

Je réalise que la bouteille de chardonnay commandée pour le repas est vide. Ma tête tourne légèrement, et les paroles de Greg, plus si enfoiré que ça, font monter ma température corporelle.

— Voilà ! s'écrie-t-il soudain.

— Pardon ?

— Les deux heures sont écoulées...

Je me retiens de lui dire que je voudrais encore rester là, à découvrir l'Evans débarrassé de son côté obscur, et je rassemble mes affaires.

— À moins que vous ne vouliez rester un peu plus.

Je dois garder en mémoire mon interview. C'est tout ce qui compte, en tout cas jusqu'à vendredi. Une fois que le sujet sera dans la boîte, je me prends à rêver de le revoir et de tenter – pourquoi pas ? – quelque chose avec lui.

— Non, merci beaucoup. Même si cette trêve s'est avérée... délicieuse.

Je sais que je vais le déstabiliser en employant ce mot.

— Vous m'en voyez ravi. Peut-être...

— Oui ?

Je veux qu'il se mouille.

— Peut-être pourrions-nous remettre ça, un de ces soirs ?

— Vous avez d'autres panoramas à me faire voir ?

— Si vous saviez... Vous ne mesurez pas l'étendue des possibilités...

J'éclate de rire après m'être retenue le plus longtemps possible.

— Avec plaisir, monsieur Evans. Mais après l'enregistrement de l'émission.

Un voile passe devant ses yeux. J'ai du mal à comprendre ce qui le chiffonne.

— Je l'espère. Vraiment très sincèrement, Mila.

Je me lève, saisis mon sac et le suis jusqu'à l'ascenseur. La tension sexuelle est à couper au couteau, et j'ai un mal fou à me retenir de lui sauter au cou.

J'imagine Tod me faisant les gros yeux, Peter ricanant, mais l'image de Clarisse surgit, me poussant à passer à l'acte et donc à lui sauter dessus sans préambule.

Au moment où les portes d'ascenseur se referment, un couple entre à son tour, et mes pensées torrides s'éparpillent aux quatre coins de la cabine.

Dans la voiture, je suis au bord du malaise vagal. Le visage de Greg Evans est légèrement plus rouge que quelques minutes plus tôt. Je sens qu'il a également du mal à se contrôler.

Ni lui ni moi ne prenons la parole durant un long moment, et je me permets de manipuler l'autoradio. Une station diffuse *Feeling Good* de Nina Simone. Je monte le son suffisamment fort pour que nous vibrions au rythme des basses.

Dix minutes plus tard, la Jaguar se gare devant mon immeuble. Je distingue Joe, le portier de nuit. Il est assis sur une chaise, et sa tête penche curieusement en avant. Force est de constater qu'il se réveillera avec un torticolis dans un petit moment.

Je cherche mes mots.

— Merci pour cette... curieuse soirée.

— Merci d'avoir... tenté l'expérience.

Je vois bien qu'il cherche quelque chose à dire pour prolonger l'instant, mais tout a déjà été dit.

J'ouvre la portière, prête à descendre, puis me ravise et dépose un léger baiser sur sa joue. Il ne bouge pas, mais je sens sa mâchoire se contracter sous l'effet de mes lèvres. Le contact est insoutenable, et je décide de quitter au plus vite la voiture sans me retourner. Encore quelques secondes, et je suis certaine de craquer.

Je fonce dans le hall, passe devant l'agent de nuit, qui ne bronche pas à mon passage, et m'engouffre dans la cabine de l'ascenseur. Durant l'ascension, je porte mes doigts à mes lèvres et ferme les yeux. Le souvenir de ce simple contact me retourne. Je suis encore tremblante, en train de déverrouiller ma porte, lorsque j'entends des bruits de pas précipités dans la cage d'escalier et je me prends à espérer. Greg se tient devant moi quelques secondes plus tard.

Il me colle à la porte que je finis d'ouvrir, et nous nous retrouvons dans mon entrée, toutes lumières éteintes. Déjà, j'ai jeté mon sac au sol et tiré sur mon étole. Greg remonte ma robe et j'entreprends d'arracher sa chemise.

Nous cheminons un peu plus loin, et la première pièce qui fait suite au couloir est la cuisine. À partir de cet instant, nous ne nous lâchons plus, bouches collées, les mains parcourant le corps de l'autre, et nous roulons le long des murs en soufflant si fort que nos respirations nous surprennent. Je n'en peux plus. J'ai trop longtemps étouffé cette vague de désir, et, alors que je ferme les yeux sous l'effet de l'adrénaline, je le revois tel qu'il était posté au bar du Select.

Je pense à ses mains qui me font un tel effet, à ses yeux qui changent de couleur au gré de ses émotions. J'éprouve le besoin de sentir les deux sur moi, remonte ses mains sur mes seins, alors qu'il me colle contre la paroi du frigo, et attrape son visage pour plonger mes yeux dans les siens. Je veux y lire son désir. Je sens qu'il est à bout, lui aussi, mais je veux l'entendre. Il semble me comprendre ; je sais qu'il me comprend. Il me lit.

— J'ai bien cru crever dans la voiture, souffle-t-il dans mon oreille.

Il me retourne, colle ses hanches contre mes fesses, et je dois me faire violence pour ne pas vaciller. Je prends ses mains et les place sur ma poitrine tendue. Il décide alors d'enlever la veste qui recouvre mes épaules nues, fait descendre lentement les bretelles sur mes bras et m'embrasse dans le cou.

— Je n'ai jamais été aussi excité, chuchote-t-il.

Je suis incapable de parler, je cherche à me retourner, mais il résiste et remonte lentement ma robe, dévoilant mon shorty. Je penche la tête de côté et l'aperçois qui se mord les lèvres et ferme les yeux. J'en profite pour me retourner et m'écarter de lui. Je veux mener la danse, ou en tout cas qu'il n'ait pas l'impression de pouvoir la mener tout du long. Je m'échappe jusqu'à la chambre, tandis que, décontenancé, il s'élançait à ma poursuite. Je balance à la hâte mes chaussures dans le couloir.

— Tu pourrais les garder, murmure-t-il en me contemplant du seuil de la pièce.

— Une prochaine fois... Qui sait ?

Je grimpe sur le lit et me mets à genoux face à lui qui attend dans l'entrebâillement de la porte. Je me demande soudain si je n'ai pas fait une bêtise, si cet interlude ne va pas faire retomber la pression et briser quelque chose.

Il se prend soudain la tête à deux mains et la secoue doucement. Tout comme moi, il sait que nous jouons un jeu dangereux. Mais, l'instant d'après, il achève d'enlever sa chemise et se précipite sur le lit. Il se positionne à genoux devant moi, et nous restons quelques secondes à nous jauger, comme pour nous donner le signal : nous n'attendrons pas l'interview.

Nous en sommes, l'un comme l'autre, physiquement incapables.

Je saisis son visage et le fourre dans mon décolleté.

— Tu es divine, Nixon. Et tu sens divinement bon.

— C'est toujours ce qu'on me dit.

Il me lance un coup d'œil rageur. Serait-il un brin jaloux ? Je presse ensuite ma poitrine gainée contre son torse aussi large et puissant que je l'avais rêvé, et il décide qu'il est temps d'en finir avec ma robe. Il saisit le tissu, déjà remonté jusqu'à ma taille, et le fait glisser par-dessus ma tête. Je garde un moment les bras en l'air, et il en profite pour saisir mes mains et me faire basculer en arrière. Tous ces gestes paraissent tellement naturels. Je pense au nombre de fois où il a dû faire ça, alors que j'ai repris ma vie sexuelle en main il y a deux jours seulement, et ce, après neuf mois d'abstinence...

D'une main ferme, il emprisonne les deux miennes.

— Ne bouge pas.

— Sinon quoi ? dis-je en le frondant.

— Sinon pas d'interview, se moque-t-il.

— Abus de pouvoir.

— Certainement. Et je n'ai aucune excuse.

Je garde les mains positionnées en haut du lit et le laisse descendre au fur et à mesure jusqu'à mon nombril, puis remonter jusqu'à ma poitrine. Délicatement, il déplace mon soutien-gorge, et mes seins jaillissent, libérés. Je vois son visage incliné qui fouille ma peau, je sens ses coups de langue et perçois son souffle sur mon corps, au fur et à mesure de ses changements de parcours, comme autant de légères décharges. Il approche son visage du mien, et j'attrape sa lèvre inférieure avec mes dents. Il sursaute et plonge à nouveau vers moi, glisse sa langue contre la mienne. Je frotte mes cuisses l'une contre l'autre.

— Nixon, tu me fais bander.

Je le pousse sur le côté, le retourne d'un geste brusque et monte aussitôt sur lui. Il porte encore son pantalon, et ce n'est clairement plus tolérable.

— À ton tour. Ne bouge plus, Evans.

J'aime cette lueur dans ses yeux, qui m'assure qu'il me désire plus que tout. J'y vois soudain tout un tas de nuances bleutées malgré la faible luminosité qui nous parvient du couloir. À califourchon sur ses cuisses, je fais descendre très lentement sa fermeture éclair, frottant copieusement son boxer au passage. La bosse qui m'attend est indécente. Je fais glisser le tissu de ses jambes et m'assois sur

son sexe.

— Désolée, Nixon, mais c'est trop me demander, dit-il en se redressant pour décrocher mon soutien-gorge.

Mes seins sont tendus vers lui, et je le sens regarder mes tétons l'un après l'autre. Il approche ses mains ; elles sont fraîches sur ma peau brûlante, et je bascule ma tête en arrière. Il agrippe alors mes cheveux et les tire un peu plus.

— Je t'avais dit que je te préférais les cheveux lâchés.

À son tour, il me fait basculer et reprend le dessus. Je sens son sexe sur ma cuisse et l'attrape d'une main en le prenant par surprise.

— On dirait que tu aimes contrôler en toutes situations, Evans...

Je le sens défaillir. À cet instant précis, c'est moi qui contrôle. Il ne peut plus bouger et semble s'abandonner au fur et à mesure des va-et-vient de mes mains sur son sexe. Puis, brusquement, me surprenant à mon tour, il arrache mon shorty d'un coup sec, le porte à son visage et me respire. La peau de ma cuisse brûle légèrement à l'endroit où le tissu s'est déchiré. Je ferme les yeux et abdique.

Il peut bien contrôler s'il le veut. Je le sens qui se presse contre moi, et c'est tout ce dont j'ai envie.

— Dis-le, Nixon.

J'ouvre les yeux. Il tient son visage à quelques centimètres du mien. Je sors ma langue qu'il vient attraper avec sa bouche, puis s'écarte à nouveau.

— Dis-le.

— Prends-moi.

Il s'enfonce brusquement en moi, et j'ai l'impression de perdre connaissance.

Je ressens encore cette énergie qui paraît traverser nos corps, l'intensité multipliée par mille, comme s'ils étaient faits l'un pour l'autre. J'ai eu l'impression avec Colin d'avoir connu le meilleur coup de ma vie ; ce n'était rien en comparaison de la communion que nous vivons.

— Mila... Dis-moi que tu ressens ça...

Je capte son regard pour mieux me souvenir du moment.

— Je veux que ça ne s'arrête jamais.

Il ne nous faut pas plus d'une dizaine de coups de reins pour jouir en même temps. L'orgasme est tellement fort que j'agrippe son dos de toutes mes forces, lui laissant des traces profondes pour quelques jours.

Nous restons un long moment dans cette position, et il faut un certain temps pour que nos respirations se fassent plus tranquilles. Je sais que les premières paroles que nous échangerons seront de trop, quoi qu'il arrive. Greg doit penser la même chose, car il finit par rouler à côté de moi, me placer au creux de son épaule, et remonte la couette sur nous. Il se met à me caresser les cheveux tandis que je chemine d'un doigt sur son torse.

Nous nous endormons sans un mot.

Approximativement deux heures plus tard, j'entrouvre un œil.

J'ai du mal à me persuader que ce que je vois est bien vrai. Greg Evans dort dans mes bras – ou plus précisément l'inverse. Nous sommes exactement dans la même position que lorsque nous nous sommes endormis plus tôt.

Je pivote délicatement la tête ; je veux le voir. Je veux observer son visage alors que pour la première fois il est tout à fait vulnérable. Il est encore plus beau, plus sexy lorsqu'il est endormi. Ses traits sont fins mais décidés, son torse est un appel aux caresses, et je me fais violence pour ne pas le réveiller.

Je me tords le cou vers le radioréveil : deux heures. Je reprends ma position, mais peine à me rendormir. Je ne parviens pas à réaliser qu'il est réellement là, qu'il ne s'est pas sauvé comme je l'ai fait lors de cette soirée avec Colin. Je suis en train de cogiter, de me dire qu'il s'est sûrement trop profondément assoupi pour avoir le courage de partir, mais qu'il avait forcément cette intention, lorsque je sens quelque chose contre ma cuisse. Je mets quelques secondes à comprendre qu'il a un début d'érection dans son sommeil. L'occasion est trop belle, quitte à avoir mis un mouchoir sur mes principes en couchant avec lui alors que le tournage n'a pas encore eu lieu. Que nous baisions une ou deux fois ne fera pas la différence.

J'encercle son sexe d'une main et me mets à le caresser, tout doucement d'abord, puis de manière plus régulière. Il bouge, frémit, et presque aussitôt il se tourne vers moi en souriant. Il plisse les yeux chaque fois que je remonte jusqu'à son entrejambe, écarte légèrement ses cuisses. Je me sens toute-puissante.

— Nixon, tu es incroyable, murmure-t-il.

Je ne réponds rien en grimant sur lui. Je m'enfonce aussitôt tandis qu'il gémit et tend les bras vers moi.

— Non, dis-je en le repoussant.

Il me jette un coup d'œil amusé et laisse retomber ses mains. Je mène la danse, alternant les rythmes, m'adaptant à ses mimiques. Je veux le conduire à la jouissance sans qu'il n'ait rien eu à faire. Il comprend ce que je veux faire et se prête au jeu, s'abandonnant tout à fait. Je me penche légèrement vers lui et caresse son torse de mes cheveux. Je le sens tout de suite tressaillir ; son excitation est de plus en plus palpable. Je veux qu'il jouisse vite.

Soudain, et alors que je n'ai rien vu venir, c'est moi qui défaille. Un torrent de sensations me parcourt ; l'onde est incroyable. Je tremble sous ses yeux tout en m'efforçant de continuer à le regarder le plus longtemps possible. Il profite de l'arrivée de mon orgasme pour me retourner. Le moindre instant de faiblesse est fatal. Il a repris la main.

J'ai à peine le temps de comprendre ce qui m'arrive qu'il me pénètre rudement. Je gémis encore tandis qu'il est à genoux sur le lit et qu'il durcit le rythme tout en plaquant fermement mes hanches vers les siennes. Je mords les draps, serre les poings et perçoit une nouvelle vague de plaisir arriver. Je contracte tous mes muscles en dessous de mon nombril, et c'est alors qu'il se laisse aller aussi. Nous roulons ensuite sur le côté, haletants.

— Mila...

— Moi, c'est Nixon...

Il rit dans mon dos et me serre contre lui. Ce moment de complicité me ravit.

Il est six heures pétantes lorsque je sens qu'on me dépose un baiser sur le front. J'émerge de la brume de mon sommeil, incrédule. Greg a remis ses vêtements et s'apprête à partir.

— Tu t'en vas ?

— Six heures, quoi qu'il arrive..., dit-il en me regardant avec douceur.

Je réalise que j'ai les seins à l'air et je me sens tout à coup gênée. Je remonte le drap à la va-vite.

— J'imagine que...

— On va se reparler aujourd'hui : l'interview...

— Ah oui, les questions... J'envoie ça par mail.

— Mila...

Je suis heureuse que le jour ne soit pas tout à fait levé. Il ne peut pas deviner à quel point mes joues sont écarlates.

— Mila. Bien sûr qu'on va se revoir. Enfin, si tu es d'accord.

Il a prononcé cette phrase lentement en appuyant chacun de ses mots, comme s'il voulait les marteler pour que j'imprime bien le message. Un sentiment de soulagement me gonfle les poumons, et je soupire bruyamment.

Il s'assoit au bord du lit et me passe une main dans les cheveux.

— J'imagine que tu es forcé de partir.

— Tu imagines bien.

— Dommage, dis-je en haussant un sourcil d'un air désinvolte.

Je sens qu'il se contracte, ses épaules sont tendues, et il hésite un instant.

— Non. Je dois y aller.

— Je comprends, ne t'en fais pas, dis-je en sortant une main de sous le drap et en remontant le long de sa cuisse.

Greg frémit et m'attrape la main.

— Tu es joueuse, Nixon.

— Disons que j'aime jouer quand j'ai un adversaire à ma taille. Cela dit, ce n'est peut-être pas le cas.

Je m'entends prononcer ces mots sans savoir d'où vient le culot qui me dirige depuis plusieurs heures.

— Je suis bien trop fort pour toi.

Je fais mine de me détourner, mais il me tient toujours fermement la main. Il la presse maintenant contre sa fermeture éclair, de haut en bas. Je me redresse, révélant mon corps tout à fait nu, le prends par les épaules et l'embrasse doucement.

Il hésite à se laisser faire, lutte encore, penchant pour la voix de la raison qui l'exhorte de vite démarrer sa journée de travail. Alors, je place mes seins au niveau de sa bouche. Aussitôt, il entrouvre les lèvres, et sa langue vient tourner autour de l'aréole de l'un, puis de l'autre. Il ferme les yeux, comme pour chasser la culpabilité, tandis que j'ouvre sa fermeture éclair. Je libère son sexe et me mets à le caresser doucement, recule légèrement pour bien voir son visage, sur lequel je lis le désir à son comble. À mon tour, j'hésite, puis repense à sa phrase suffisante, même si c'est au cours de nos joutes verbales.

— Alors, comme ça, tu es trop fort pour moi, hein ?...

— Oui, chuchote-t-il entre deux gémissements. Il faut te rendre à l'évidence...

Je m'éloigne tout à coup de lui, lâchant en même temps son sexe et quittant le lit.

— Comme c'est dommage, alors !

Il reste figé, assis au bord du lit, l'air hébété.

— Mila ! Tu ne vas pas me laisser comme ça !

Je ris en m'échappant.

— Faut croire que si ! Rends-toi à l'évidence !

Je me réfugie dans la salle de bain et m'enferme à clé. Je m'appuie contre la porte et me laisse descendre jusqu'au sol. Au contact de la faïence, je frissonne un peu plus. Il va être furieux, et je suis ravie de mon effet. L'instant d'après, il tape à la porte.

— Nixon, hors de question que je quitte cet appartement sans que tu sois passée à la casserole une fois encore !

— Mais... tu étais pressé ! dis-je en riant.

— Ça va mal se passer !

Le ton de sa voix est amusé.

— Je tremble !!!

Il se fait suppliant :

— Je t'en prie...

— Bon, puisque c'est demandé si gentiment...

Je me relève et déverrouille la porte. Il est appuyé contre le chambranle, ne bouge pas et me dévore des yeux, comme un fauve le ferait juste avant de fondre sur sa proie. Il finit par poser ses mains sur ma taille. Je ferme les yeux et prends une profonde respiration.

— Je ne sais pas ce que tu es en train de faire de moi, Mila.

Je ressens le besoin de me montrer telle que je suis. Je le regarde dans les yeux.

— Ne joue pas avec moi, Evans. Ne fais pas ça.

— Je ne joue pas, Mila, crois-moi.

Il me regarde ensuite bizarrement, m'enlace, protecteur.

— Il faut que tu me fasses confiance, OK ? Cette interview, tout ça, les à-côtés, ça risque d'être... déroutant. Une fois que ce sera passé, on pourra reprendre les choses où on les a laissées. Tu veux bien ?

Je le trouve un brin énigmatique.

Oui, j'appréhende la fin de semaine, mais j'ai la désagréable impression d'avoir raté quelque chose.

— Tu veux bien ? répète-t-il.

Je plante mes yeux dans les siens, par défi, et pour qu'il imprime en même temps la sincérité de ce que je vais lui dire.

— Je veux bien, Greg. En fait, je ne demande que ça. Mais traite-moi bien, pas de coups bas.

Il se mordille la lèvre l'espace d'un tout petit instant, et je sens mes certitudes vaciller. Mais il me serre un peu plus fort contre lui et m'embrasse.

— Je te demande juste de me faire confiance. S'il te plaît, Mila.

— D'accord.

La seconde d'après, je fais tomber son pantalon et son boxer tandis qu'il m'assoit sur la machine à laver.



J'ai beaucoup de travail et je suis heureuse de pouvoir m'occuper l'esprit. Nous sommes mercredi, et, entre la préparation des questions pour l'interview de Greg dans deux jours et celle du chef des syndicalistes prévue cette après-midi, je ne vois pas les heures passer.

Dès que je relève la tête de mes dossiers quelques secondes, je frissonne. Greg prend toute la place dans mon bureau, dans ma tête et dans mes veines.

Mon portable vibre à l'opposé de mon bureau.

*Ça avance ? Je veux mes questions rapidement !*

G. E.

Je souris et secoue la tête avant de taper ma réponse :

*Je suis professionnelle jusqu'au bout des ongles.*

*Ça prendra le temps qu'il faudra : j'aime le travail bien fait.*

M. N.

Plus j'y pense et plus je brûle de le revoir vite.

Après tout, un petit coup vite fait dans la soirée...

*Jusqu'au bout des ongles, on est d'accord...*

*J'en porte les stigmates. Au boulot !*

G. E.

Il a une façon énervante de vouloir reprendre l'ascendant. C'est lui qui me dérange en plein travail.

*Je suis en plein dedans (aucun mauvais jeu de mots).*

*Une entrevue possible ce soir (même courte) ?*

M. N.

J'attends le prochain message avec impatience. Demandé comme ça, je vois mal comment il pourrait refuser.

*Je croyais que tu étais professionnelle ?*

*Je commence à avoir quelques doutes...*

*Je croyais que tu voulais attendre vendredi soir...*

G. E.

Oui, c'est ce que je voulais. C'est ce que ma conscience me conseille, mais mon corps n'est vraisemblablement pas de cet avis.

*Pas grave. Je trouverai bien à m'occuper.*

M. N.

Aussitôt, un nouveau SMS apparaît, et je réprime un sourire.

*Tu dois avoir besoin de reprendre des forces...*

G. E.

Je souris niaisement, cette fois. Heureusement que personne ne me regarde.

*Tu surestimes tes forces.*

*Pas la moindre courbature.*

M. N.

Aussitôt, un message arrive. Il est finalement prévisible. Il suffit de chatouiller son ego.

*20 h chez moi.*

*Je t'envoie l'adresse.*

G. E.

Je retiens un cri de joie.

*Quel que soit le quartier, j'imagine que tu as une belle vue.*

*Impatiente de voir de quoi tu es vraiment capable je suis.*

M. N.

Je ris de mon audace.

*Je te trouve un peu présomptueuse.*

*Tu vas en prendre plein la vue, effectivement.*

G. E.

Greg Evans ou l'air de jouer avec les mots...

Je suis interrompue par Natacha, qui entrebâille ma porte :

— Mila, regarde ce qui vient d'arriver pour toi !

Je contemple une brassée de roses d'un rose foncé sublime.

— Ah !... Eh bien, merci, Natacha.

Il est inconscient. Toute l'équipe va jaser. Je sors un vase de mon placard, mais il est bien trop petit pour la cinquantaine de fleurs.

Lynette passe la tête, un seau à la main :

— Sinon, elles risquent de faner...

— Oh ! merci, Lynette, dis-je en reposant mon petit vase.

— Il y en a qui ont de la chance, répond-elle avec un clin d'œil.

Une fois seule, je plonge la tête dans la brassée de roses. Leur parfum subtil me fait tourner la tête.

Je saisis aussitôt mon téléphone.

*Merci infiniment pour les roses. Elles sont sublimes.*

M. N.

Quelques secondes plus tard, Natacha revient :

— Le livreur est repassé. Il avait fait tomber la carte.

— Oh ! Merci !

Je me dépêche de décacheter la petite enveloppe et éprouve aussitôt le besoin de m'asseoir.

*Grâce au Sun, je connais l'identité de ma brune sexy. Quelle nuit !*

*Je reste quelque temps à Londres, le temps de récupérer d'une blessure.*

*Appelle-moi.*

Colin

Il a joint une carte de visite.

Je suis mortifiée et scrute, complètement crispée, l'écran de mon téléphone. La boulette. Il ne manquait plus que ça... Je relativise en réalisant que cela ne fera pas de mal à Greg de se prendre un petit coup à l'ego. J'abandonne là mes réflexions, car il est temps pour moi de rejoindre l'équipe afin de finaliser les questions et valider les mails.

Lorsque j'en ai terminé avec la réunion, je vérifie une nouvelle fois mes messages.

*Je n'offre jamais de roses.*

*Trop commun.*

G. E.

Bon sang, il est incroyable. Il n'admettra pas qu'il est vexé. Il préfère rabaisser ses rivaux.

*J'aurais dû m'en douter.*

*À tout à l'heure.*

*M. N.*

Lorsque je quitte la rédaction ce soir-là, je m'empresse d'appeler Clarisse. La veille, j'ai convenu de dîner avec elle. Je vais devoir prendre des gants en annulant.

— Hé !

— Pitié, dis-moi que tu es d'accord pour des sushis !!! Je bois beaucoup trop de calories en ce moment. Je ne peux pas me permettre de craquer sur une pizza !

— Excellente remarque. Mais, en fait, je ne peux pas dîner avec toi.

— Tu plaisantes ? Je suis déjà en route !

— Eh bien, passe prendre un apéritif, mais je dois être à vingt heures quelque part.

— Que de mystères ! À tout de suite.

Je raccroche. Je suis heureuse d'avoir trouvé un compromis. Je vais passer une heure avec mon amie avant de filer retrouver Greg... Hector m'arrête dans le hall.

— Je me suis permis d'ouvrir votre appartement aux livreurs.

— Ah !... Très bien...

Il se précipite aussitôt pour aider une dame âgée à sortir de l'ascenseur, me laissant sans plus de précisions.

C'est l'odeur qui me surprend le plus lorsque je pénètre chez moi. L'impression d'être tombée tout habillée dans un flacon de parfum géant. Dans mon séjour, dans mon salon, dans ma cuisine et partout dans ma chambre, des tulipes perroquet par centaines. Je ne parviens pas à réaliser ; je ne sais où donner de la tête tant je découvre des bouquets dans tous les recoins.

Je me remémore le message de Greg et ses réflexions sur les roses. On ne m'a jamais offert de tulipes perroquet, et il est clair que ces fleurs sont franchement plus originales et pétillantes que des brassées de roses...

Vingt minutes plus tard, je suis en train de déboucher une bouteille de chardonnay lorsque Clarisse toque à ma porte.

— Le portier est mon pote maintenant : il me laisse passer directement !

Je tressaille en repensant à la veille. Il ne nous a vus passer ni l'un ni l'autre...

— Bon, quoi de neuf à la télé ?... Mais, bordel !!! Tu te recycles ou bien ?

Elle est éberluée, pousse des cris en passant de pièce en pièce.

— Tu ouvres une boutique de fleurs ?

— ...

— Mila ? Je veux tout savoir.

Je lui fais un rapide topo de tout ce qui touche à l'interview, puis en viens à ma soirée d'hier. Mon amie pousse des cris d'orfraie.

— Mila !!! Tu dérailles ou quoi ?

— Allons bon... C'est toi qui vas me faire la morale ? On aura tout vu, dis-je en prenant une grande lampée du vin blanc.

— Non, mais c'est super, je veux dire. Mila Nixon a enfin retrouvé une activité sexuelle ! Mais, sérieusement, tu n'avais pas d'autres possibilités que cet Evans ?

— Je le reconnais, ça tombe très mal. Mais on n'a pas pu faire autrement.

— ...

— Clarisse, je t'assure, je sais bien que c'est fou, tout ça, c'est une évidence !

— Ah ouais... Quand même...

— Quoi ?

— Tu es en train de tomber amoureuse.

— Mais non...

— Si. Tu es toute rose, tu agites les bras, tu regardes dans le vague.

— ...

— Je suis formelle. Tu es raide dingue de lui.

J'aimerais lui dire qu'elle se trompe, mais je sens bien que j'en pince plus que je ne le voudrais pour Greg.

— Et ce type est dingue de toi aussi. Sans rire, cette histoire de fleurs, livrées en douce, c'est même un peu flippant, non ?

— Autant Colin, c'était vraiment un plan cul... Bon sang, si j'avais su que je dirais ça un jour...

— Passons, continue.

— Mais là... Greg est charismatique, passionnant. Et puis, il est tellement sexy... Et il a une façon de me comprendre... et pas qu'au lit, je te vois venir. Il y a un curieux rapport de forces entre nous. C'est tellement...

— Grisant ? Mouais... Tu vas au-devant de grosses emmerdes, ma vieille...

— Oh !... Ne me dis pas ça...

— C'est lui que tu vas voir ce soir ?

— C'est ça.

Nous soupignons de concert, et je repousse mon verre.

— Ça craint.

— Ouais, ça craint, Mila, mais, maintenant, raconte-moi un peu ta soirée que je vérifie si c'est un si bon coup que ça...

— Clarisse !

— OK, OK... Et Colin, tu l'as remercié, pour les fleurs ?

— Pas encore. Je suis super gênée, en fait.

— Dis, tu crois qu'il accepterait que tu lui envoies une remplaçante.

Elle exagère un regard lubrique et me lance un sourire flippant.

— Mais ça va pas, non ! dis-je en jetant un coussin dans sa direction.

— J'aurai essayé !

Je repense au mot de Colin. Pas très fin, mais l'attention est louable.

— Je lui enverrai un message demain.

Après le départ de Clarisse, je ressens une drôle d'impression en pénétrant dans ma chambre. Les draps sont les mêmes que ce matin ; j'y trouve encore l'odeur de Greg. La pièce me semble si grande sans lui. Je me dépêche d'enfiler une robe beige, cintrée sur une parure noire, et des bas assortis.

Je noue mes cheveux en chignon.

Il aura une raison de râler.

Lorsque Greg m'a communiqué son adresse, j'ai tout d'abord été surprise. Je ne l'aurais pas imaginé un instant résider dans Covent Garden.

Le taxi se gare en bas de l'adresse indiquée, et je cherche des yeux une tour ou quelque chose qui pourrait présager une jolie vue.

Le chauffeur m'indique du doigt le numéro et je pivote : l'immeuble fait face à la Tamise. Sans hésiter et le cœur battant à tout rompre, je pénètre dans le hall. Un homme m'interpelle lorsque je me dirige dans l'ascenseur.

— Mademoiselle Nixon ?

— Oui ?

— Je vous compose le code pour accéder à l'étage de monsieur Evans.

— Bien sûr...

— J'ai bien reçu ses consignes.

Il pianote une combinaison, et je réagis seulement à cet instant. Il ne m'a pas parlé d'appartement, mais d'étage.

— Parce qu'il a... tout le dernier étage ?

Le petit homme moustachu m'adresse un sourire fier.

— Pas précisément.

Je soupire.

— Les deux derniers, plus exactement.

Je replace mes yeux dans leurs orbites tandis qu'il recule d'un pas et que les portes se referment. L'ascension est rapide malgré les vingt niveaux annoncés par les diodes lumineuses. Je me demande si je vais déboucher directement dans l'appartement, mais les portes s'ouvrent sur un sas.

Je frappe deux coups, patiente quelques secondes, puis réitère un peu plus fort. Mon poing reste dans le vide : Greg est devant moi, torse nu. J'entrouvre la bouche. Il se penche, m'embrasse sur la joue et d'un index me remonte le menton. Je dois avoir l'air d'un enfant qui salive devant un cornet de glace en pleine chaleur. Il me tourne le dos, et je réalise qu'il est au téléphone. Il pivote à nouveau et m'adresse un clin d'œil.

— Bien sûr, John.

John. John Gordon ?

Je contemple les muscles de son dos, parfaitement dessinés, puis ses pectoraux et pour terminer ses abdominaux lorsqu'il se baisse pour ramasser un journal. Je vais avoir beaucoup de peine à attendre qu'il raccroche.

D'un geste habile, il enfile une chemise sans lâcher le combiné.

— Bien sûr. Ça ne fait pas de doute.

Il saisit un crayon et griffonne quelque chose sur un papier qu'il me tend en effleurant longuement ma main.

*Désolé, j'en ai pour une vingtaine de minutes.*

*Fais comme chez toi.*

Je lui adresse un sourire et le regarde s'éloigner dans une pièce attenante et fermer la porte.

Je suis seule pour contempler l'étendue de l'appartement. La pièce principale est immense, les

baies vitrées sont gigantesques. Il y a, rien qu'ici, plusieurs canapés disposés de-ci de-là, un piano à queue et quantité d'œuvres d'art. Curieusement, je ne l'imaginai pas vivre dans un endroit aussi high-tech et sophistiqué. Des tonnes de gadgets de domotique semblent postés dans chaque recoin.

Faire comme chez moi. Vraiment ? Dois-je réellement envoyer valser mes escarpins, me mettre en sous-vêtements et pousser la musique à fond tout en me préparant un thé ? J'en doute.

Je déambule dans la salle, m'assois sur un canapé, un fauteuil, puis un autre, essayant les positions allongées et m'imaginant les tester avec mon hôte. Je m'installe devant le piano, appuie sur quelques touches avant de partir à la découverte des bibelots disposés sur des étagères chromées.

Une porte est entrouverte. Ce doit être la cuisine.

Je décide d'aller me servir un verre d'eau, mais il s'agit en fait d'un long couloir qui mène à une multitude de pièces, toutes plongées dans le noir. Intimidée et légèrement mal à l'aise, je reviens sur mes pas et referme la porte.

— Cet appartement n'a pas de cuisine, donc...

Je retourne dans la salle de séjour et découvre un bar dans un meuble.

— Voilà qui fera l'affaire...

Je me sers un martini plutôt généreux et gagne la baie vitrée. À peine ai-je appuyé sur le montant de la grande vitre qu'elle s'ouvre automatiquement. Un balcon étroit longe la façade et débouche sur une petite terrasse. Je fais deux pas et me retrouve à l'extérieur, subjuguée par la vue.

La Tamise chemine langoureusement à mes pieds, et Londres clignote avec fierté à perte de vue.

— Bon sang...

J'ai du mal à prendre la mesure de ce qui m'arrive. Jamais je n'ai vu quelque chose d'aussi luxueux, et je suis à présent en train de revenir sur tous mes principes journalistiques, mais tout ça est... clairement excitant.

Je ferme les yeux, le vent souffle fort et soulève légèrement la robe. Je me sens vivante. Mon verre doit être percé, car il ne contient déjà plus de martini.

Je décide de me resservir pour tuer le temps.

— « Fais comme chez toi », après tout... Dommage que je ne trouve pas de quoi mettre un peu de musique.

— *Musique*, annonce une voix métallique, surgie de nulle part.

Je sursaute, et quelques gouttes tombent sur le sol immaculé.

— *Choisissez artiste à voix haute ou utilisez la télécommande.*

Je réalise qu'il s'agit d'un équipement audio intelligent.

— Euh..., Sinatra ?

— *Sinatra. Choisissez Sinatra My Way, Sinatra Strangers in the Night, Sinatra That's Life, Sinatra...*

— Oh là là... *Sinatra Best Of.*

— *Vous avez choisi The Very Best of Sinatra ?*

Je comprends qu'elle va me sortir tout le panel des différents best of et hurle un oui tonitruant pour valider.

Aussitôt, la voix de velours du crooner sort de toutes parts. Des enceintes doivent être dissimulées un peu partout. Je me promène au son de ces plus grands succès, mon verre à la main.

Ajouté au chardonnay partagé avec Clarisse, le martini a déjà troublé ma perception des choses. Je suis en train de me trémousser au son de *Fly Me to the Moon*, et cela fait bien trente minutes que je suis seule lorsqu'il me semble percevoir un regard sur moi. Je me tourne, tout en essayant d'affecter un air décontracté, et j'aperçois Greg, appuyé contre un mur. Il a les bras croisés et, d'après ce que je

peux analyser, est vraisemblablement en train de réprimer un fou rire.

Je n'ai pas trente-six solutions : soit j'arrête de danser et passe pour une idiote, soit je feins d'être très à l'aise.

Il continue de me contempler sans dire quoi que ce soit. Je vide mon verre et le pose sur l'une des nombreuses tables basses. Je ne me doutais pas que ce genre de culture existait par ailleurs.

La chanson se termine, laissant une seconde de silence planer avant que Frank (vu le nombre de soirées que je passe en sa compagnie, nous sommes intimes) ne commence à susurrer les premières paroles de *I Only Have Eyes for You*. Je tente un play-back censé être sexy, et Greg explose d'un rire que je n'entends pas pour cause de volume sonore bien trop élevé. Il finit par délaisser sa position et se rapproche de moi lentement, tandis que je continue à danser, puis, à ma grande surprise, me saisit une main et me fait tourner avec beaucoup d'aisance. Je ne peux détacher mes yeux des siens ; je dois être en train de rêver. En suivant le rythme, il me balade dans la pièce, et je dois avouer qu'il est plutôt doué.

— Je vois que tu m'as pris au mot..., susurre-t-il à mon oreille avant de reculer une seconde plus tard.

— Pardon ?

— Tu as fait comme chez toi.

— Oh non ! Crois-moi, sinon je serais déjà en culotte.

Il recule et écarquille les yeux avant de me faire tourner une nouvelle fois, puis basculer en arrière.

— Nous nous occuperons de ce point, sois-en certaine.

Je ris comme une midinette et me laisse emporter par la magie du moment.

— Je croyais que tu n'aimais pas danser.

— Je n'ai pas dit que je ne savais pas danser, nuance.

Je le regarde, amusée.

— *I Say a Little Prayer* ! dis-je assez fort.

La voix d'Aretha résonne soudain, et je suis ravie de voir que Greg hoche la tête, incrédule. Je danse un instant avant d'attraper la main qu'il me tend. Le rythme de la chanson est plus rapide, et je me laisse guider.

— Tu as bu combien de martinis ? demande Greg en riant.

Je grimace.

— Trop.

Il me serre contre lui en continuant à danser, enfouit son nez dans mon cou, puis recule et observe mes cheveux en fronçant les sourcils. Je soutiens son regard un instant, mais il se remet à nous faire tourner.

C'est la situation la plus romantique que j'aie vécue. Je ne peux m'empêcher de reprendre les chœurs de la chanson. Je jubile de voir son air amusé. Il est tellement beau dans sa chemise légèrement ouverte. D'ailleurs, pourquoi a-t-il remis une chemise ?

— *Feeling Good*, annonce Greg.

Ce sont la voix de Nina Simone et son urgence qui retentissent tout à coup.

Aussitôt, je perds ma belle assurance.

L'ambiance change du tout au tout, et je me sens à sa merci. Son regard s'est assombri, indiquant que l'heure n'est plus à la danse. Il se fige et, tandis que la belle Nina enfonce de son timbre velouté des paroles qui résonnent si justement en moi, je perds mes moyens.

Greg s'approche, m'enlace, et nous entamons un slow timide tout d'abord. Le contact de son

corps contre le mien me rend folle. Après un court silence durant lequel nous ne bougeons plus, la chanteuse enchaîne avec *Ain't Got No, I Got Life*. Je fais un pas en arrière pour le regarder. Le temps semble s'être suspendu. Je suis presque sûre que, comme moi, il se retient de respirer, puis, sans préambule, il fond littéralement sur moi. Ses mains caressent chaque parcelle de mon corps, et je presse mon visage contre le sien. Nous avons besoin l'un de l'autre, vite. La tension s'est accumulée depuis le matin même. Entre nos échanges de messages et cette danse comme un prélude, nous brûlons d'envie. Nous avons trop longtemps attendu.

Il me saisit par la taille et m'emporte jusqu'au canapé le plus proche. Je ne me lasse pas de ses baisers et ne parviens à le libérer plus de quelques secondes. D'un mouvement de hanches, je réussis à passer sur ses genoux. Ma robe est déjà remontée très haut sur mes cuisses. J'aime ses yeux gris à cet instant, le regard animal qu'il porte sur mon corps et les quelques centimètres de dentelle que dévoilent mes jambes écartées. Il longe mes flancs du bout des doigts, de mes cuisses jusqu'à la naissance de mon cou, puis, il libère mes cheveux de leur chignon. Je secoue légèrement la tête pour achever de les placer sur mes épaules. Je passe ma langue sur ma lèvre inférieure, et il frémit en écarquillant les yeux l'espace d'un instant.

— Ne fais pas ça...

Je soutiens son regard et repasse ma langue langoureusement sur ma bouche.

— Je ne réponds plus de rien.

Il m'attire contre lui et me mordille le cou, puis le lobe de l'oreille, et chacun de ces gestes me rend plus insupportable l'attente.

— Merci pour les fleurs.

Il recule un peu mon visage et me sourit :

— Plus original que des roses, non ?

Il a l'air satisfait de son effet, et je ne résiste pas.

— Tu sembles si sûr de toi... Peut-être suis-je plus attirée par des choses... plus conventionnelles ?

Il me juge sévèrement, presque un peu vexé.

— Mon instinct me trompe rarement...

Il m'allonge sans prévenir sur la banquette et me domine de son corps puissant.

— Je suis à peu près certain que Mila Nixon n'est pas contre un brin de fantaisie.

Pour toute réponse, j'attrape sa lèvre tendrement, et sa langue se faufile aussitôt dans ma bouche.

— Ce n'est pas faux, Evans... Mais qui me dit que vous avez en stock quelque chose pour nous satisfaire ?

Il plonge dans mon cou et se met à lécher ma peau, puis remonte jusqu'à mon oreille.

— Je suis plein de ressources, mais encore faut-il que vous ayez le cran de tenter l'aventure...

Je le repousse doucement et cherche à capter son regard pour voir s'il badine ou s'il cherche à faire passer un message plus sérieux.

Il ne sourit pas et affiche un air grave.

Il passe une main sous ma nuque et m'embrasse à nouveau.

— Bien sûr que j'ai du cran... Et, surtout, j'en ai très envie.

Il plante ses yeux dans les miens, mais cette fois-ci je perçois de la joie dans son regard. Il se lève soudain, la chemise débraillée et les cheveux en bataille, et m'attrape la main.

— Allons dîner.

Je n'ai d'autre choix que de le suivre et me demande s'il plaisante. Lorsqu'il appuie sur un pan de mur, une porte s'ouvre : une immense cuisine noire laquée de la taille de mon appartement semble nous attendre. Greg ne me regarde pas, lâche ma main et se dirige vers le frigo. Il finit par se tourner



vers moi une bouteille de vin à la main.

— Chardonnay ?

Il s'amuse à souffler le chaud et le froid. Je dois m'appliquer à ne rien montrer de mon impatience.

— Mais avec grand plaisir !

Il m'indique du menton des chaises de bar placées devant un plan de travail plus haut.

— Mets-toi à l'aise. Je m'occupe de tout.

Je grimpe tant bien que mal avec mes escarpins sur le siège.

— Eh bien... Je dois dire que je ne m'attendais pas à ce que vous me fassiez la cuisine, monsieur Evans.

Il sourit et cherche sur mon visage des signes d'impatience.

— Désolée de vous décevoir, mademoiselle, mais je vais me contenter de réchauffer quelques petites choses achetées chez le traiteur.

Je fais mine d'être terriblement déçue.

— Je m'en vais, c'est inadmissible.

Il lève les mains en signe de reddition.

— Quel dommage ! Vous êtes vraiment difficile à satisfaire. Force est de constater que je ne suis pas aussi parfait que vous l'imaginiez.

J'éclate de rire.

— Je n'ai jamais affirmé une chose pareille.

Il n'empêche qu'entre la soirée de la veille, les fleurs et les messages, je nage en plein rêve... Je suis perdue dans mes pensées et réalise soudain qu'il m'observe avec attention. Il porte son verre à ses lèvres pour goûter le vin et incline la tête sur le côté d'un air satisfait. Il s'approche ensuite et me tend un verre. Il trinque et reprend une gorgée. Je bois à mon tour et savoure le vin blanc sec.

— Je donnerais cher pour deviner vos pensées en cet instant précis, Mila Nixon.

Sa langue joue encore avec mon nom et mon prénom, et je suis heureuse qu'il ne parvienne pas à lire dans mes pensées, car j'en suis à lui ligoter les mains avec sa ceinture et lui faire couler sur le torse le reste de la bouteille de vin.

Je ricane à cette idée. Il me lance un regard amusé.

— Eh bien... C'est que vous êtes une petite cochonne, Mila.

— Mais...

— Tut, tut, tut ! Je sais exactement ce qui se trame là-dedans.

Il s'avance un peu plus et passe sa main libre derrière ma tête. Je me redresse pour atteindre sa bouche, et nos langues se mêlent un moment. Il recule doucement, puis pose son front contre le mien un court instant.

— Je suis heureuse d'être là.

— Et moi, ravi que tu sois là.

Il tourne la tête en direction du four.

— Merde !

Il se précipite et ouvre la porte de l'appareil pour en sortir une plaque recouverte de *crostinis*.

Je descends de mon tabouret.

— On s'en sort bien, dit-il en vérifiant que rien n'a brûlé.

— Italien, génial.

Il sort deux assiettes et des couverts, ainsi que des verres à eau et une bouteille d'eau pétillante. Il dispose une multitude d'antipasti sur la table, puis, lorsque tout est prêt, il vient se poster devant moi

et replace une mèche de cheveux derrière mon oreille.

— On ne va tout de même pas sauter le repas.

— Mais je n'avais pas pensé à autre chose pour cette soirée.

Il hoche la tête d'un air entendu.

— Moi non plus.

Il tire une des chaises de l'immense table pour que je m'y assoie, tandis qu'il s'installe à côté de moi, mais en bout de table. Il interpelle le système audio, et Nat King Cole vient nous tenir compagnie pendant que nous dégustons les *involtinis* et autres *carciofis*.

— Cet appartement est incroyable.

Sans me regarder, il acquiesce et nous ressert un peu de vin.

— Oui, mais beaucoup trop grand pour moi.

Je peine à comprendre sa réponse. Il lève les yeux et s'explique :

— Il n'est pas à moi. J'avais besoin d'un logement, et l'un de mes amis partait à New York pour six mois. J'ai sauté sur l'occasion.

— Il n'empêche qu'il est sensationnel.

Il me sourit timidement.

— Et encore, tu n'as pas tout vu...

Je ris franchement.

— Tu tiens à me faire essayer toutes les pièces, c'est ça ?

— Hé ! Il ne faut pas me lancer de tels défis !

Il reste silencieux un petit moment.

— Il a tout laissé tel quel. C'était très... pratique pour moi. J'ai tout laissé en quittant les États-Unis.

— Donc, la décoration, tout ça...

— C'est dans le package !

Je réalise que ces précisions me rassurent.

L'ensemble est beau, mais dénué de chaleur, terriblement impersonnel, en somme. Un appartement-témoin canon.

— Je suis ta première conquête à venir ici, alors ?

Il manque de recracher son vin dans son assiette.

— Bon sang... Qu'est-ce que tu veux que je réponde à ça ?

— Je ne sais pas... « Oui » me ferait assez plaisir, en fait.

Il éclate de rire.

— Tu es vraiment un drôle de numéro, Mila.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Tu parais si forte et si fragile à la fois.

Sa remarque me prend au dépourvu.

J'ai les pieds sur terre, je suis déterminée dans mon travail comme dans ma vie privée, mais ma belle assurance a été ravagée par la fin de mon histoire avec Gabriel et la trahison de mon amie Lili.

— Je ne sais pas ce que tu t'imagines, mais je ne collectionne pas les aventures, encore moins liées au travail.

C'est pourtant exactement ce que j'imaginai, mais je me retiens de lui dire le fond de ma pensée.

Soudain, le travail me revient de plein fouet, et une pointe de culpabilité commence à s'installer dans mon esprit. Il le perçoit, et je comprends qu'il regrette d'avoir évoqué nos liens professionnels.

Il pose sa main sur la mienne.

— N’y pense pas, s’il te plaît... Pas ce soir.

Il désigne d’un geste la baie vitrée et Londres sous nos pieds.

— Nous sommes seuls, pour cette soirée, loin de tout le reste.

Je fais oui de la tête. Je suis venue ici en mon âme et conscience. Le contact de ses doigts relance ma libido mise en pause forcée durant le dîner, et je sens que, pour lui, il en va de même. Ses yeux s’obscurcissent, et il presse un peu plus ma main. Je tente de sourire pour dissiper la dense tension sexuelle qui s’est abattue d’un coup sur nous, mais rien n’y fait.

Il tire doucement sur mon bras. Je me lève et atterris sur ses genoux. Nous nous scrutons quelques secondes avant de presser nos lèvres. J’enfouis mes doigts dans ses cheveux et descends jusqu’à son cou. Ses larges mains m’enserrent et me cajolent. Il fait passer l’une de mes jambes par-dessus les siennes, et je suis désormais à cheval sur lui, la robe remontée comme tout à l’heure. Il enfouit son nez dans mon décolleté et me respire.

Je ne retiens pas un gémissement et le sens tressaillir.

— On se passe de dessert ?

— J’avais un autre type de dessert en tête.

Il roule les yeux, et je sens mon ventre se tordre sous l’effet du désir qui monte crescendo.

— Bon... Faut voir...

Il sourit et se lève tout à coup en me passant sur son épaule.

— Hé !

Au passage, il me caresse les fesses et m’emmène dans ce que j’imagine être la chambre principale. J’atterris sans ménagement sur un lit immense.

— Voyez-vous ça ? Greg Evans préfère le confort de la chambre à coucher à la cuisine.

Je sais qu’il feint de s’énerver quand je le taquine. Il me fusille du regard, se met à genoux sur le lit et tend une main vers mes jambes. Je recule en riant pour lui échapper.

— C’est vrai, quoi ! On me vend de la fantaisie et, au final, je n’échappe ni au dîner ni à la chambre à coucher.

Il se rue sur moi, finit par me saisir une cheville et me fait glisser sur le matelas jusqu’à lui. Il s’appuie de tout son poids sur moi.

— Ne t’inquiète pas. Nous avons tout le temps devant nous.

Je m’arrête de sourire. Comment savoir s’il parle de cette nuit ou d’un probable avenir. Il me perce à jour et, en réponse à mes interrogations non formulées, presse une nouvelle fois ses lèvres sur les miennes.

Je rends les armes et me laisse caresser. Sans que je m’en rende compte, il a déjà baissé la fermeture éclair de ma robe et m’en dégage avec facilité. Cette aisance me déconcerte un peu plus. Il a forcément des années de pratique derrière lui pour être aussi sûr de lui. Mais il entame la descente vers le bas de mon corps, et toutes ces réflexions se perdent quelque part entre le désir et la fièvre, et je m’abandonne en glissant mes doigts dans ses cheveux et en l’encourageant dans sa descente.

Il effleure ma peau de petits baisers, de coups de langue et arrive lentement jusqu’à la frontière de ma culotte. Il tire un petit nœud avec ses dents, et le tissu décolle de quelques centimètres avant de claquer contre mon ventre avec un petit bruit sec qui me fait tressaillir. Il me fait écarter les jambes et frôle d’un doigt l’intérieur de mes cuisses, s’arrêtant chaque fois à la dentelle, partant, puis revenant jusqu’à ce que mon corps en implore un peu plus. Il passe un doigt sous le tissu et le pénètre en moi, m’arrachant un cri, puis il tire le sous-vêtement et glisse sa langue en moi. Je plaque sa tête de toutes

mes forces sur mon sexe prêt à défaillir. Je sens l'orgasme se préparer non loin. Je tente de le faire remonter vers moi, mais il résiste, et je comprends qu'il souhaite me faire jouir avec sa bouche et ses doigts. J'ai du mal à distinguer précisément ses gestes, mais l'alternance de pressions sur mon clitoris et les coups de langue ajoutés aux doigts qui entrent et sortent à un rythme parfait me conduisent rapidement au nirvana. Je tends mes jambes sous l'effet du plaisir et me crispe un moment sous ses caresses en criant.

Il remonte enfin vers moi et m'embrasse tendrement au coin des lèvres.

— Des fois, la chambre à coucher, c'est pas si mal...

J'attrape un oreiller et le lui balance à la figure avant de passer sur lui à mon tour.

— Tu es beaucoup trop habillé.

Je déboutonne entièrement sa chemise, puis ouvre le bouton de son pantalon en pressant sur son entrejambe. Il le fait glisser, ainsi que son boxer, et se retrouve tout à fait nu sous moi encore en sous-vêtements.

— Et toi ?

— Je suis très bien comme ça, dis-je en roulant les yeux.

Il tente de poser ses mains sur mes seins, mais je descends à mon tour en dessous du nombril sans lui en donner le temps. J'attrape son érection à deux mains et la coulisse longuement entre mes doigts. Il se cambre un peu plus à chaque va-et-vient, et je ne tarde pas à l'enfouir dans ma bouche. Il pose ses mains sur ma tête pour imprimer un rythme à mes mouvements.

— Mila, viens...

Je veux lui rendre la pareille, j'en ai envie, mais il me saisit les épaules et me remonte vers lui.

— J'ai envie de m'enfouir en toi, Mila.

Il pose sur moi un regard pénétrant. J'en suis toute retournée. Il y a de l'urgence dans cet instant. Il s'apprête à tirer sur ma culotte lorsque je l'écarte sur le côté d'un geste rapide et m'empale sur lui, le prenant par surprise. Je suis tellement humide que je m'enfonce profondément d'emblée. Il enchaîne aussitôt par une série de coups de reins violente, et je m'écroule sur lui. En proie à une seconde vague de plaisir qui me surprend par sa rapidité et son intensité, je me cramponne à ses épaules. Je me contracte autour de lui et le sens venir à son tour. Il saisit mes fesses et se laisse aller en gémissant.

Nous restons de longues minutes dans cette position. Il me serre fort contre lui lorsque je me mets à frissonner. Nous sommes sur la couette, et il n'y a rien pour nous couvrir. À regret, il me fait basculer sur le côté. Je me glisse sous les draps et les soulève pour qu'il me rejoigne. Je me blottis contre lui, et le connard prétentieux du bar me paraît à des centaines de kilomètres d'ici.

Je joue avec les poils de son torse tandis qu'il me caresse les cheveux. Nous sommes silencieux, et il n'y a rien de gênant dans ce silence. Notre intimité est confortable et tendre. Je me sens bien et je peux assurer que lui aussi. Il embrasse mon front comme pour valider mes pensées.

— Je suis vraiment content que tu aies bien voulu tenter la trêve hier soir, Mila Nixon.

Je me redresse pour le regarder et l'embrasse sur la lèvre inférieure.

— Je crois que j'ai bien fait...

Il sourit et, encore une fois, j'ai du mal à réaliser que je suis dans les bras d'un homme aussi séduisant et qu'il ne paraît avoir d'yeux que pour moi.

— Je ne regrette pas d'être venue ce soir non plus, dis-je, même si on m'avait promis un dessert et que je n'en ai pas vu la couleur.

À son tour, il attrape un oreiller et fait mine de m'étouffer. Puis il se relève tout à coup, part dans la salle de bain attenante et me lance un peignoir.

— Enfile ça !

Il remet son pantalon, attrape un tee-shirt et sort de la chambre. Je le regarde s'éloigner en me demandant quelle mouche l'a piqué.

— Hé ! Mais...

Je lui emboîte le pas. Il s'engage dans le couloir et ouvre le frigo pour en sortir des tiramisus. Il s'amuse de mon air surpris.

— Allez ! On prend quelques forces !

Je reste figée, le peignoir à la main, tandis qu'il part en sens inverse et emprunte un escalier que je n'avais pas vu. Deux volées de marches plus tard, nous débouchons dans une vaste pièce.

Les quatre murs ne paraissent être que des baies vitrées tenues par des poutres d'aluminium, comme un cube de verre posé au sommet de l'immeuble.

— Mon Dieu !

— C'est ce qu'on me dit tout le temps, plaisante Greg en posant les desserts sur une table.

Il y a un coin salle de séjour et une partie cuisine. Il s'avance vers l'une des portes-fenêtres, l'ouvre, sort sur la terrasse et se retourne.

— Mets ton peignoir !

Je le vois qui s'accoude à la balustrade. De dos, il est également à se rouler par terre. Son tee-shirt n'est pas moulant, mais épouse ses épaules musclées. Je le rejoins et ne peux retenir un petit cri en découvrant la vue. Je tourne sur moi-même et n'en crois pas mes yeux.

— Bon sang ! Mais... cette terrasse fait tout le tour !

Les yeux perdus dans le vide, il ne me regarde pas.

— C'est pour cette raison que j'ai pris l'appart. Je monte ici dès que j'en ai le temps.

Mes yeux sautent de monument en monument, de lumière clignotante en enseigne lumineuse. Je comprends qu'on puisse tomber amoureux d'un pareil endroit. Je me remémore ses aveux de la veille, l'évocation des endroits qu'il ne partage pas ou très peu. Comme s'il devinait mes pensées, il se penche vers moi et chuchote à mon oreille.

— Savoure, car c'est mon jardin secret...

— ...

Il me laisse pantelante et se dirige vers une table un peu plus loin.

— Que dirais-tu de prendre le dessert ici ?

— ...

Il fait rouler jusqu'à nous un immense bain de soleil ainsi qu'une lampe à gaz qu'il allume. Aussitôt, la chaleur de l'appareil se fait sentir ; le ronronnement du gaz qui se consume est doux à l'oreille.

Il s'assoit, pose l'assiette en bout de matelas et me tend une main que j'attrape.

— Greg... C'est vraiment... superbe.

Soudain, je ressens l'émotion monter dans ma gorge. Je trouve ça terriblement touchant qu'il m'ouvre ses portes ainsi et qu'il le fasse si naturellement. Je déglutis et bats des paupières pour chasser les larmes qui se pressent derrière.

J'ai un peu trop bu, et tout ça ajouté aux hormones me rend mélancolique. Il me semble que Greg perçoit mon trouble, mais il ne relève rien. Il s'allonge, je me pelotonne contre lui et rabats une couverture posée là. Le dossier est légèrement incliné, et nous profitons du panorama silencieusement.

De longues minutes se passent sans que ni l'un ni l'autre nous nous décidions à briser la bulle confortable qui nous enveloppe.

— Tu sais tout de moi, Mila.

Je cherche le sens de sa phrase sans savoir quoi répondre. Il me serre un peu plus et se tourne vers moi, l'air grave.

— Tout ce que tu as besoin de savoir.

Cette déclaration me réjouit autant qu'elle m'inquiète.

— C'est assez peu, en fait, dis-je en tentant de prendre un ton léger.

Greg tourne la tête et se perd dans la contemplation des lumières.

— Profitons du moment, tu ne crois pas ?

Dans sa bouche, c'est plus une affirmation qu'une suggestion, et je pressens qu'il y a autre chose que nos rapports professionnels qui le met à mal à l'aise. Seulement, à cet instant, j'ai simplement besoin de suivre mon instinct, lequel est assez d'accord avec l'idée globale de Greg.

Je soulève la couverture, grimpe sur lui, l'enlace et le serre de toutes mes forces. Il dégage les mèches de cheveux qui cachent mon visage et m'embrasse tendrement. De son pouce, il caresse ma lèvre inférieure et sourit.

— C'est donc un oui ?

— C'est bien un oui.

Nos lèvres s'unissent encore et, à la lueur faiblarde de la lune et de la lampe à gaz, nous nous étreignons une nouvelle fois.

Lorsque je me réveille le lendemain matin, je mets un moment à comprendre que je ne suis pas dans mon appartement.

J’entends le bruit de l’eau qui ruisselle dans la douche attenante à la chambre, et les souvenirs de la veille me reviennent pas flashes.

La musique, les martinis – vu le mal de tête –, le repas, la terrasse et les tiramisus que nous avons dévorés vers trois heures du matin.

Greg émerge vêtu en tout et pour tout d’une simple serviette nouée très bas, et mon mal de tête disparaît presque aussitôt, mes sens se mettant en éveil et me donnant le feu vert pour un démarrage de journée en fanfare.

Il me sourit, s’approche du lit et m’embrasse sur le front en passant une main sur le sommet de mon crâne. Je saisis son bras, le déséquilibre et l’attire à moi. Il sent bon, et je remarque qu’il a délaissé la barbe de trois jours en se rasant de près.

— Tu ne crois pas t’en tirer comme ça ?...

— Je pensais, si.

— J’imagine qu’il est six heures ?

— On ne peut rien te cacher.

Il plonge son nez dans mon cou. Je penche la tête en arrière et frissonne à son contact. Je passe mes mains dans son dos et descends jusqu’à sa chute de reins et la frontière délimitée par sa serviette. Il frissonne à son tour.

— Je dois vraiment y aller, Mila.

Mes doigts poursuivent leur cheminement, et je sens ses dents contre le lobe de mon oreille.

— Je n’ai pas le temps...

— Même cinq toutes petites minutes ?

Il grogne en me plaquant les mains au-dessus de la tête, changeant vraisemblablement d’avis.

— Dire que je viens de prendre ma douche...

— Profitons-en !

Il me dévisage, perplexe.

— Retournons-y...

Amusé, il me laisse me dégager de son étreinte, et je sens son regard sur mon corps nu lorsque je gagne la salle de bain. L’eau chaude coule aussi par la large pomme de douche qui me surplombe. Je laisse ma bouche se remplir d’eau et déborder, comptant les secondes qu’il met à venir me rejoindre. Je ferme les yeux, l’attente décuplant mon désir, mais je finis par m’inquiéter du silence qui règne. Je me retourne et constate que Greg est posté à l’entrée de la pièce et qu’il me regarde, visiblement satisfait.

— Je vais devoir te supplier ?

Il incline la tête d’un air entendu.

— C’est une idée.

— D’accord... Eh bien, n’y compte pas.

Apparemment surpris que je ne vienne pas le chercher, il hausse un sourcil. J’entreprends alors de

me savonner tout en soutenant son regard. Mes mains parcourent lentement mon corps, suivant les courbes de mes seins, de ma taille, de mes hanches et s'attardant sur mon sexe, puis je me retourne et me penche pour attraper le shampoing. L'instant d'après, des mains saisissent mes cheveux mouillés et les tire en arrière, ce qui a pour effet de me redresser. Sans chaussures à talons, vingt centimètres nous séparent. Il se penche à mon oreille en tirant un petit coup sec.

— Tu me rends dingue, Mila.

Je tourne légèrement la tête.

— C'était l'effet escompté.

Il me fait pivoter, et nous nous retrouvons l'un en face de l'autre, ruisselants d'eau et de mousse. Des gouttes encombrent mes cils, et je contemple son visage perlé.

— J'ai du mal à ne pas maîtriser la situation, tu comprends ?

Je soutiens son regard un moment, mais il a déjà ses mains partout sur mon corps, et je penche la tête en arrière lorsqu'il parcourt mes fesses. Je me hisse sur la pointe des pieds pour atteindre ses lèvres, et nos langues s'entremêlent aussitôt. L'instant d'après, il enserre ma taille de ses mains et me soulève. Tout naturellement, je l'entoure de mes jambes, et il s'enfonce en moi sans plus attendre, m'arrachant un cri de plaisir. Il me plaque contre la paroi de verre, et je frissonne tandis qu'il va et vient en soutenant mon corps. Je parcours son dos et me perds dans ses cheveux lorsqu'il recule légèrement son visage pour me regarder.

— Je ne veux pas te perdre.

À ces mots, le plaisir afflue, et je me contracte tout entière sous l'effet de l'orgasme, griffant sa nuque et le serrant fort contre moi.

— Oh ! Mila...

Il se laisse aller à son tour, puis me redépose tout doucement sur le sol de la douche à l'italienne. Je tends mon visage vers la pomme de douche et savoure l'effet qu'a l'eau sur mon visage rougi.

Greg attire mon dos contre son torse. Il ne semble pas décidé à me lâcher. Je regrette de ne pas pouvoir flemmarder avec lui toute la journée.

— Vivement ce week-end, dis-je en me balançant de droite à gauche.

Il finit par se détacher de moi sans rien répondre, se savonne en vitesse et sort. Je le suis quelques minutes plus tard et me sèche les cheveux tandis qu'il termine de s'habiller.

— Il faut que je repasse chez moi. Je n'ai rien pour me maquiller, sans parler des vêtements d'hier.

Il vient se poster tout près de moi et plante un léger baiser sur le coin de ma bouche.

— On se voit ce soir ? L'interview aura lieu demain matin, mais au point où nous en sommes...

Il fronce les sourcils comme s'il avait tout à fait oublié ce point essentiel.

— Je suis désolé, ce soir, c'est impossible. J'ai un repas de travail et je vais enchaîner par une réunion.

Mon sixième sens journalistique se met en éveil, et j'écarquille légèrement les yeux.

— Je peux savoir de quoi il s'agit ?

— Dites donc, mademoiselle Nixon... C'est complètement indécent, ce que vous tentez de faire.

Il m'enlace et me fait basculer en arrière, puis son sourire s'évanouit de son visage.

— Excuse-moi, Mila, mais, ce soir, ce n'est vraiment pas possible.

Je fais mine d'être désemparée.

— Arrête, reprend-il en riant. J'ai déjà hâte d'être à demain soir, et nous aurons plus de temps de week-end.

Cette perspective me réjouit.



— Oui, tu as raison, dis-je en le dévorant des yeux. Tout sera plus simple.

Un voile passe sur son visage. Il me rend mon sourire et dépose un baiser sur mes cheveux encore humides.

— Oui.

L'après-midi à la rédaction file aussi lentement que la matinée, mais je suis d'humeur si légère que rien ne peut venir me perturber.

Rien, pas même la bourde de Natacha, qui fait disparaître une heure de travail en même temps qu'un document Word non sauvegardé, ni les pics acerbes de Peter concernant les félicitations qu'il a reçues depuis sa prise de poste à la quotidienne.

Mon flegme semble d'ailleurs le déconcerter.

— Dis donc, Mila, c'est ton footballeur qui te fait cet effet-là ?

Je rougis et détourne les yeux.

— Pas tes oignons, Peter.

— Mais oui... C'est ça !!! La belle Mila en pince carrément !

— Lâche-moi, veux-tu ?

Il vient se planter en face de moi et me dévisage.

— Mais ouais... Tu as la tête de la fille qui a pris son pied.

Il fait volte-face et annonce à la cantonade.

— Mila Nixon n'est plus un cœur à prendre !

— T'es vraiment un gros naze, souffle Natacha.

Il hausse les épaules.

— Je suis un peu déçu : j'avoue que je pensais que tu finirais par me tomber dans les bras.

Ce type ne doute de rien. Je meurs d'envie de lui coller une baffe monumentale, mais je sais que cela n'arrangerait rien à son attitude de macho pur jus.

— Ça suffit, siffle Tod en sortant de son bureau.

— OK, OK, *big boss*...

— Tu te crois au pub, Peter ? Contente-toi de boucler le sujet que je t'ai confié, ce ne sera déjà pas si mal.

La queue entre les jambes, mon collègue regagne son bureau, et je lance à Tod un regard complice auquel il répond par une moue blasée.

Lorsque je retourne à mon ordinateur, je vérifie une nouvelle fois les mails ainsi que mes messages téléphoniques, mais constate que Greg ne m'a envoyé aucun signe de vie depuis le matin malgré trois SMS bourrés de sous-entendus.

Je tapote sur le bureau et fixe l'écran du smartphone comme si le fait de concentrer mes pensées sur son souvenir allait me permettre de recevoir un message.

Je consulte ma montre : dix-huit heures quarante-cinq. Toute l'équipe du soir est sur le plateau. Josy, la maquilleuse, fait les dernières retouches au visage de Peter, qui me gratifie d'un grand signe de la main et d'un sourire hypocrite. Je lui adresse en retour ma plus belle grimace et quitte les lieux sans me retourner.

Dans l'ascenseur, je compose le numéro de Clarisse.

Mon appel bascule aussitôt sur sa messagerie.

La vue des tulipes qui commencent légèrement à pencher dans les innombrables vases me retourne lorsque je pénètre dans mon appartement.

Il faut que je me ressaisisse absolument. Ce salaud de Peter est dans le vrai : je suis totalement en

train de tomber amoureuse d'un type beau comme un dieu, mais qu'avant-hier encore j'avais envie de clouer au pilori.

Je m'effondre dans mon canapé et attrape un magazine arrivé par le courrier du jour. Je laisse tomber mes escarpins et m'allonge de tout mon long sur l'assise, calant des coussins sous ma tête, et mon cœur s'arrête de battre en page trois. Une photo officielle de Greg et un court portrait reprenant les infos glanées de-ci de-là dans la presse. Rien de nouveau sous le soleil, mais de l'avoir sous les yeux alors même que je tentais de mettre de force mon esprit au vert me plonge à nouveau dans un état de transe.

— Bon sang, c'est pas possible, Evans. Même quand vous n'êtes pas là, vous hantez mes soirées, dis-je au beau visage qui soutient mon regard via le papier glacé du magazine.

Je le pose délicatement sur le canapé et me dirige vers ma cuisine, ouvre le réfrigérateur et me serre un grand verre du chardonnay ouvert la veille avec Clarisse. Mon amie n'a pas daigné me rappeler, et je me demande à quel type d'urgence elle travaille sur les défilés qui ont lieu ces jours-ci.

Je mets un peu de jazz en fond sonore, choisis un roman et entreprends de remplir ma baignoire après un dîner sur le pouce. Il est vingt heures quinze, et je pose un premier pied dans l'eau mousseuse lorsque mon téléphone sonne.

— Mila !

— Salut, Clarisse.

— J'ai la tête dans le guidon, ma pauvre. Je voulais t'appeler avant, mais cette histoire de fourrure nous met dans une merde noire. Je l'ai toujours dit ! C'est pas croyable ! Mila, si les gens suivaient mes conseils, nous nous épargnerions tous tellement d'embrouilles !

— C'est ce que je dis tout le temps.

— Tu penses que je devrais ouvrir un cabinet de conseil ? Ou de relooking ? Ou ma propre agence de mannequins... Ah !... C'est le propre des esprits fertiles : trop d'idées. C'est terriblement difficile à vivre, crois-moi !

Je pose un second pied dans la mousse et m'assois tout en gardant mon téléphone bien haut pour ne pas le mouiller.

— Bref ! Tu vois ton prince charmant ce soir ?

— Eh non... Pas vraiment envie qu'il croie que je suis trop dépendante de son corps de rêve.

— Tut, tut, tut ! Il est pas dispo ce soir, c'est ça ?

— C'est ça, dis-je en grimaçant.

— Bon, eh bien, c'est parfait. Enfin, ça m'arrange ! Je t'emmène à l'avant-première du dernier film de Palma !

Je retiens un soupir, et mes yeux passent de la bouteille de chardonnay, posée tout près, au roman et à la baignoire entourée de toutes les bougies parfumées que j'ai allumées.

— Oh !... Clarisse... C'est super gentil, mais...

— Il n'y a pas de « mais » !

— Je suis confortablement installée dans mon bain. Je n'ai pas d'autres excuses.

— Allez..., on va se marrer !

— Franchement, je suis crevée...

— Allez !

— S'il te plaît...

— Mouais... Je n'insiste pas. Mais c'est bien parce que tu as fait des folies de ton corps, ces jours-ci...

Je rougis et souris à l'autre bout du fil.

— Et arrête de sourire comme une niaise, veux-tu ?

— Clarisse !

— Allez, je file, sale lâcheuse !

— ...

— Prends des forces pour ton interview. C'est bien demain ?

— Demain matin, dis-je, des papillons dans le ventre à l'idée de revoir Greg en situation professionnelle.

Je raccroche, noue mes cheveux en un chignon approximatif et m'enfonce avec délice dans les bulles en prenant une grande lampée de vin.

Le roman me fixe avec insistance, mais je le laisse sagement posé à côté du portable et ferme les yeux en me laissant bercer par la musique.

Je savoure ce moment de tranquillité, alternant les brèves périodes de somnolence et celles où je me fais violence pour ajouter un peu d'eau chaude tout en faisant baisser chaque fois considérablement le niveau de la bouteille de vin.

Il est approximativement vingt-deux heures trente lorsque je perçois des coups donnés contre ma porte d'entrée. Je mets quelques secondes à reprendre mes esprits, consulte l'écran de mon téléphone sans y voir de quelconques appels ou messages tandis que les coups redoublent.

L'eau est tiède, et je frissonne. Je sors avec prudence de la baignoire, enfile un peignoir et longe le couloir qui mène à l'entrée. Il n'y a guère que Clarisse qui passe la barrière du gardien et arrive directement à ma porte. Je l'entrebâille donc, certaine de tomber sur mon amie. Greg se tient devant moi, divinement beau dans un costume taillé sur mesure. Son regard me cloue sur place, et je recule sans savoir pourquoi. Il pénètre dans l'appartement, ferme la porte d'un coup de pied et me plaque contre le mur. Il enfouit sa tête dans mon cou humide, et je sens aussitôt l'envie monter en moi.

— Mais...

— Mila...

— Qu'est-ce que... ?

— Je ne pouvais pas attendre.

Une sonnerie retentit quelque part dans la salle de bain.

Il tient le col de mon peignoir entre ses mains et m'attire à lui.

— Je te veux pour toute la nuit, Mila.

Jamais un homme ne m'a parlé de cette façon. Sortie pour de bon de ma somnolence et désormais tous les sens en éveil, je fonds littéralement.

Ses mains descendent et détachent la ceinture de mon peignoir mollement nouée dans ma hâte. Ses doigts s'insinuent aussitôt jusqu'à mon sexe trempé. Je gémiss et entreprends de l'aider à se débarrasser de son veston. Il m'embrasse avec force, et je suis ravie de sentir son empressement. Déjà, je caresse d'une main son pantalon et constate son envie.

Il se recule légèrement et passe sa langue sur sa lèvre.

— Tu as bu du vin... toute seule...

— Je m'ennuyais de toi.

— J'ai bien fait de passer, alors ?

J'attrape doucement sa bouche avec mes dents, puis la laisse lentement filer.

— Tu ne vas pas le regretter.

Il s'éloigne de moi et contemple mon corps légèrement dévoilé par le tissu ouvert, ferme les yeux, respire profondément et me tend une main.

Je l'entraîne jusqu'à ma chambre, et mon téléphone sonne une nouvelle fois.

— Laisse.

J'hésite un instant et ferme la porte de la chambre pour nous couper du bruit. Il s'assoit sur le bord du lit et m'attire à cinquante centimètres de lui, puis d'un coup sec tire sur le peignoir en satin qui glisse jusqu'à mes pieds.

Je me trouve entièrement nue juste devant lui, encore tout habillé. Nous ne nous touchons pas et nous fixons un long moment. Chaque seconde qui passe rend le désir encore plus insoutenable. Je dénoue lentement mon chignon, laissant mes cheveux tomber en cascade sur mes épaules encore humides. Je sens que Greg a du mal à se contenir. Il serre si fort ses poings posés près de ses cuisses, que la jointure de ses doigts blanchit. Cependant, son visage ne laisse rien paraître de son envie.

Alors que je ne m'y attends pas, il tend rapidement une main vers mon bas-ventre, caresse mon pubis, écarte mon sexe et le longe d'un doigt. Mes jambes chancellent, et je dois prendre sur moi pour ne pas m'effondrer. Je le laisse glisser un deuxième doigt et appuyer son pouce sur mon clitoris. Je dois me mordre les joues pour ne pas crier. Il remue à un rythme de plus en plus soutenu, jusqu'à ce que je n'y tienne plus et me presse contre lui pour lui enlever son pantalon.

En un clin d'œil, tous ses vêtements ont volé aux quatre coins de la chambre. Je me repositionne sur ses genoux, tout au bord du lit, et m'enfonce sur lui dans un long gémissement. C'est moi qui ondule, montant et descendant le bassin lentement, puis de plus en plus rapidement, jusqu'à ce que j'explose autour de lui presque en même temps qu'il jouit à son tour. Nous restons un petit moment dans cette position, moi fouillant ses cheveux épais de mes doigts, lui caressant de la pulpe de son index mon dos encore humide de l'eau du bain par endroits.

— Tu étais donc dans ton bain ?

— Eh oui... On ne peut pas être tranquille...

Il me prend le menton entre ses doigts.

— Je n'en prends jamais. Pas le temps.

— C'est un appel du pied déguisé, ça !

Il m'adresse un petit sourire en coin auquel je ne résiste pas. Je fonds sur son visage en le couvrant de légers baisers, puis je me lève.

— Allez !

Je fonce dans la salle de bain plongée dans la pénombre. Les flammes des bougies allumées plus tôt vacillent à mon passage et se reflètent dans la robinetterie et la faïence blanche. Je remplis à nouveau la baignoire d'eau chaude, et mon regard tombe sur le téléphone. Je le saisis distraitement et constate que c'est Clarisse qui a cherché à me contacter, certainement pour me faire un rapport complet des frasques des mannequins qui étaient présents.

Greg se presse dans mon dos, me prend le téléphone des mains, tout en couvrant ma colonne de baisers, et le pose un peu plus loin.

— Toute la nuit, on a dit.

— Je n'ai pas dit oui !

— Qui ne dit mot consent...

Il m'entraîne dans l'eau, se cale dans le fond de la baignoire et m'attire contre lui. Je m'attache à nouveau les cheveux.

— Comment tu t'y prends ?

Il plante un baiser sur ma nuque.

— Comment ça ?

— Je suis accro, Mila. Je ne peux déjà plus me passer de toi... Et c'est bien la première fois que je ressens ça.

Je suis heureuse qu'il ne voie pas mon visage, car j'ai les yeux qui sont sortis de leurs orbites et j'ouvre la bouche de façon bien trop grande. Il se met à rire.

— ...

— Je peux voir ton reflet dans le robinet.

— Ah...

Il m'étreint un peu plus, et je me détends complètement. Moi non plus je n'ai jamais ressenti ça, pas même avec Gabriel. Nous avons pourtant bien failli nous marier. Un comble.

Il saisit le flacon de gel douche et se met à savonner lentement mes seins en tirant tout doucement sur les tétons. Je retiens ma respiration. C'est très légèrement sensible et a pour effet de réveiller encore le désir qui ne reste pas longtemps endormi au creux de mon ventre lorsque je suis avec lui. Je penche la tête sur le côté pour offrir mon cou à sa langue.

— Toute la nuit, Mila...

— Toute la nuit.

Je m'enfonce un peu plus dans le bain, et déjà ses mains longent mes cuisses.

Je demande au taxi de m’emmener au 10, Downing Street.

Les bureaux de l’équipe du Premier ministre se trouvent tout à côté de sa résidence. Le chauffeur est impressionné par ma destination et m’adresse une moue pleine d’admiration.

Greg a quitté mon appartement à six heures dix ce matin, et nous avons convenu de nous retrouver directement comme de parfaits étrangers sur les lieux du tournage. Je n’ai pu m’empêcher de lui envoyer deux messages vers huit heures en sortant de ma douche, mais je n’ai pas reçu de réponse. J’ai décidé de suivre les conseils de Clarisse (« Trop de SMS tuent le mystère des plans fesses ») et me suis abstenue d’en envoyer d’autres.

Il est neuf heures lorsque je pénètre dans les locaux et montre au garde mon badge d’accréditation. Une maquilleuse, un preneur de son et un caméraman de TV1 m’attendent, et nous pénétrons tous les quatre, assez impressionnés.

Bizarrement, je ne me sens pas plus stressée que ça. J’ai bien travaillé le sujet, même plutôt en profondeur si on va par là. Greg a accepté dans les grandes lignes toutes mes demandes, et l’ensemble a été validé par Tod.

Au moment où une femme de la sécurité vérifie mon sac, mon portable se met à vibrer : Clarisse. Je soupire. Elle sait pourtant que ma matinée est primordiale pour mon avancement... Je replace le smartphone dans mon sac et m’engage à la suite d’une jeune femme qui nous mène dans le salon où nous allons tourner.

Je passe le seuil de la porte et le trouve là.

Comme trois heures plus tôt, il est rayonnant, en pleine discussion avec son assistante, pas très sexy, ce qui est pour me rassurer. Il paraît comme à son habitude détendu, mais tout à la fois en totale maîtrise de son environnement.

Tandis qu’il ne m’a pas encore repérée, j’éprouve un sentiment de fierté mêlé à de la joie : c’est avec moi qu’il passe son temps libre. Au moment où il tourne la tête vers moi, je sens mes seins se tendre. J’ai chaud, et mon bas-ventre se tord tandis qu’épouvantablement gênée, je me sens devenir humide. C’est officiel : aucun homme ne m’a jamais fait un tel effet.

Amusée, je surprends un mouvement identique chez lui. Il desserre nonchalamment le col de sa chemise et ajuste un nœud de cravate un peu plus largement. Oubliant d’aller le saluer, je reste figée sous le regard perplexe de mon équipe.

— Mademoiselle Nixon. Bonjour, et merci de m’avoir fait parvenir vos questions hier.

— Monsieur Evans. Bonjour, je vous en prie, c’est tout à fait... naturel.

Je dois me concentrer pour reprendre une contenance. Greg joue le jeu à la perfection et réoriente le court débriefing que nous faisons avant de passer à l’enregistrement.

Je réussis à me mettre dans le bain, j’élude tout le reste et me focalise sur les questions. Je persuade mon corps et mon esprit que je converse avec un parfait étranger, certes extrêmement attirant, mais inconnu tout de même.

Juste avant que je n’entame les véritables questions à soulever, son assistante me fourre un dossier entre les mains :

— Ce sera pour compléter les photos qui seront incrustées à l’écran.

Greg me sourit, mais quelque chose cloche. En fait, le bas de son visage sourit, mais je me rends

compte que son regard ne se teinte pas à son tour de bienveillance comme lorsqu'il me taquinait la veille.

Je déroule les questions les unes après les autres, et Greg y fait des réponses pleines d'humour, de tact et de langue de bois. Tod va être ravi : il y a du rythme, j'ai réussi à caser quelques jeux de mots, à faire mine de le bousculer une ou deux fois pour qu'il réponde plus franchement. Le résultat global sera très satisfaisant.

Je conclus comme prévu sur la partie vie privée et je sens que Greg se tend imperceptiblement. Il parle de ses parents et de ses frères et sœurs, de ses années américaines et, finalement, de son retour au pays.

— Même si ce n'est pas facile au quotidien, Anna et moi avons fait ce choix.

— Bien entendu... Pas facile...

Je ne comprends rien à ce que je viens d'entendre. Anna. Anna ? ANNA !

— Cela dit, elle vient d'accepter le premier rôle d'un film historique qui sera tourné durant quelques mois en Angleterre. Cela nous facilitera la vie.

J'ouvre le dossier fourré entre mes mains par l'assistante, un sourire figé collé à mon visage, certainement livide, et écarquille les yeux en détaillant les photos.

C'est officiel aussi : je suis la plus grosse dinde du monde, voire de la galaxie. Greg et Anna Malkovitch, bras dessus bras dessous, foulant le tapis rouge, en date de... jeudi soir ? Hier soir !

— Eh bien, nous vous souhaitons bonne chance et bien du courage pour votre... organisation personnelle, dis-je en réunissant toutes mes forces.

Je termine par quelques phrases de principe, en pilotage automatique complet, et me lève aussitôt de mon fauteuil pour rejoindre mon équipe, déjà en train de rassembler le matériel de tournage.

Greg ne bouge pas. Il entame la conversation avec deux personnes de son staff, saisit un dossier qu'on lui tend, et je me sens complètement anéantie. Brandon, le caméraman, lance un au revoir et s'engage dans le couloir, suivi de près par le preneur de son et Clara la maquilleuse.

— Merci à vous. Ce fut un plaisir, répond Greg à la cantonade.

Je suis assez bête pour espérer qu'il vienne me trouver et m'exposer une explication qui tienne la route, ou encore m'embrasser en assurant que tout ceci n'est qu'un mauvais rêve et que le rendez-vous a lieu tout à l'heure.

Rien, pas un regard. Je suis mes collègues sans plus tenter de réfléchir, et nous nous engouffrons dans un taxi pour retourner à la station.

— Je croyais qu'il n'était plus avec cette actrice, dit Brandon.

— C'est ce qu'il me semblait aussi, répond Clara.

Je hausse les épaules et tourne la tête en faisant mine de me passionner pour la circulation.

— Ça s'est bien passé, en tout cas, dis-je, consciente qu'ils attendent une phrase de ma part.

Je prétexte une allergie pour justifier mes yeux rougis durant l'après-midi. Tod est, comme je l'avais prévu, ravi ; les dirigeants sont aux anges : le sujet passera le soir même dans le journal de Peter.

— Du bon boulot, Mila !

— Merci, Tod.

— Et puis, un peu de glamour et de paillettes, ça fait du bien ! Je ne pensais pas qu'il lâcherait des infos perso. Bien joué, ma belle !

Il me tape dans la main façon ado excité.

— C'est bon pour toi, Mila. Bon pour toi ! Tu marques des points !



Je me retiens de lui dire à quel point je m'en contrefiche. Je suis moi-même surprise de l'intensité avec laquelle cette histoire m'atteint.

Je me réfugie dans mon bureau et toise mon reflet dans les fenêtres de mon bocal.

— Trois jours, Mila. Tu ne le connais que depuis trois jours.

Mais nous avons déjà eu une demi-douzaine de rapports, et la tournure de nos discussions ne laissait rien présager de tout ça... Soudain, nos échanges dans la salle de bain me reviennent de plein fouet.

« Promets-moi de me faire confiance... »

J'avais senti que quelque chose clochait.

Salaud.

« L'interview et ses à-côtés... Tout ça risque d'être... déroutant. »

Connard. Immonde connard.

Lynette m'envoie un post via la messagerie interne. Le tournage avec le syndicaliste est ajourné. Il s'est cassé une jambe. Enfin, une bonne nouvelle...

Un SMS fait vibrer mon téléphone :

*Promets-moi de rester calme ; je n'ai pas pu faire autrement.*

*Je t'expliquerai tout ce soir.*

G. E.

J'hallucine. Il a le culot de me rappeler et surtout de penser que nous allons nous revoir ! Je contemple le message, complètement incrédule, le relis dix fois pour y trouver un sens caché qui, bien sûr, n'existe pas.

La sonnerie du téléphone me surprend : Clarisse.

— Ça va, bichette ?...

Je n'ai pas écouté son message du matin, ni ceux de la veille, mais je devine qu'ils avaient quelque chose à voir avec l'incroyable révélation « Anna Malkovitch ».

— Je l'ai croisé hier à l'avant-première...

— Je ne sais même pas comment j'ai réussi à garder mon calme. Je l'ai appris au cours de l'entretien !

— C'est atroce.

Les souvenirs de Greg en trois-pièces devant ma porte en fin de soirée me reviennent tout à coup.

— Le salaud...

— Je ne sais pas quoi te dire...

— Il s'est pointé chez moi hier vers vingt-trois heures... Juste après cette soirée. C'est pour cette raison que je ne t'ai pas rappelée.

— Mila, ça ne sert à rien de te torturer... Répète après moi : « Ce type est une merde, une grosse merde. Je mérite mieux que ça, même si c'est un super coup. »

Je soupire. Je n'arrive même pas à sourire.

Pendant notre communication, une multitude de SMS arrivent, faisant trembler ma main chaque fois.

— On se voit ce soir, si tu veux ?

— Tes parents ne devaient pas venir ?

— Si, mais je peux décommander.

— Non, Clarisse. Ça va aller, mais merci beaucoup. Qu'est-ce que je deviendrais sans toi ?

— Eh oui... Que veux-tu... Allez, bisous, ma belle.

Je raccroche et consulte les SMS.

*Réponds-moi, Mila, je me sens mal.*

G. E.

Un comble : il se sent mal !

*Je comprends ta colère, laisse-moi juste t'expliquer.*

G. E.

Puis :

*Il faut que je te voie.*

*Aujourd'hui. Dis-moi.*

G. E.

Et enfin :

*Je saurai me faire pardonner. J'ai une explication à tout ça.*

G. E.

Il ne doute de rien. J'aurais dû me fier à ma première intuition, à ce sentiment de suffisance : il se prend pour le maître du monde. Il me veut peut-être comme sa régulière Londonienne pendant que madame est aux États-Unis. Et, par la même occasion, il a obtenu une belle interview flatteuse.

Je me suis laissé manipuler comme un enfant sans me rendre compte de rien. L'abattement laisse place à la colère, et une douleur sourde monte dans ma gorge. Avait-il prévu que je garde mon calme en découvrant la photo en plein tournage ? Il faut croire que oui. Facile d'imaginer que je ne pouvais me permettre de piquer une crise filmée. Bien joué.

Une larme roule enfin sur ma joue, et mon regard se pose sur la petite carte de Colin, placée sur un coin du bureau.

— Attrape ça, dit Tod qui, en ouvrant la porte, me lance une enveloppe rectangulaire.

Je la saisis au vol et la retourne entre mes mains durant quelques secondes.

— Gala de charité.

— Oh non, Tod !

— Pas le choix. C'est comme ça. Tu étais prévenue, ma belle.

Chaque année, nous devons nous plier en tant que journalistes-vedettes de la chaîne à un minimum de soirées protocolaires, et le gala de charité de la presse en est une.

Dire que, l'année dernière, j'avais été fière de traîner Gabriel au palais de Kensington et de faire la belle.

— Tod...

— Tu déconnes ou quoi, Mila ? Ça va être sympa !

— L'an dernier, j'étais avec Gabriel.

Tod percute enfin.

— Ah !... Trouve-toi un chevalier servant ! Je suis sûr qu'ils se pressent au portillon, dit-il en claquant la porte, déjà reparti sur un tout autre sujet.

J'ouvre l'enveloppe et caresse le carton du bout des doigts. Soudain, je saisis la carte qui accompagnait le bouquet de Colin. Gala de la presse... Il y a de fortes chances pour que Greg soit également forcé de se montrer.

Je prends mon téléphone et tape un court message à l'attention du footballeur :

*Un grand merci pour les fleurs, Colin. Elles sont superbes.*

*Ça te dirait de m'accompagner au gala de charité de la presse, demain ?*

*Mila*

J'appuie sur ENVOI avant d'avoir des doutes.

Évidemment, c'est une mauvaise idée.

Bien entendu, c'est la dernière chose à faire.

Mais c'est tout ce que j'ai en mon pouvoir pour me venger et surtout pour ne pas perdre tout à fait la face... Et c'est la seule chose qui a un tant soit peu d'importance à cet instant-là.

En proposant à Colin de me retrouver à TV1, je ne pensais pas qu'il monterait me chercher à la rédaction.

Évidemment, le portier et les agents de la sécurité, trop heureux de rencontrer un sportif aussi célèbre, l'ont laissé passer sans encombre. Dans les bureaux, même topo. Lynette a demandé des autographes pour ses garçons, Natacha et Peter, un selfie, j'en passe et des meilleures.

Il a répondu par l'affirmative à mon SMS, tout à l'heure, mais il voulait me revoir avant le gala.

Je me sens obligée de lui montrer les locaux et mon bureau. Une fois dans celui-ci, il se met à m'enlacer comme si nous étions un couple d'amoureux depuis plusieurs semaines.

— Ah !... Eh bien, je suis ravie que tu aies pu venir, Colin.

Il me dévore des yeux.

— Et moi, je suis content de t'avoir retrouvée...

Il s'approche pour m'embrasser, et je rougis jusqu'aux oreilles, tournant juste ce qu'il faut le visage pour que ses lèvres arrivent à la commissure des miennes et non en plein sur ma bouche.

Je sens le regard des autres à travers les vitres et je suis terriblement mal à l'aise.

— On y va ?

Il me jette un regard lourd de sens, et je sens que ma soirée se présente extrêmement compliquée.

— Prendre un verre.

— Ah oui, fait-il, un peu déçu.

Je réalise que je me suis fourrée dans un beau traquenard. Colin est persuadé que nous allons reprendre nos activités pile là où nous les avons laissées quelques jours plus tôt, et ce, sans préambule.

Je regrette d'avoir cédé à mon impulsion et envoyé le SMS ; seulement, maintenant qu'il est là, autant aller au bout de mon plan foireux.

Nous nous dirigeons vers l'ascenseur côte à côte, et j'ai bien du mal à esquiver les pincements aux fesses qu'il tente à plusieurs reprises. Je fonce pour entrer dans la cabine de l'ascenseur en même temps que plusieurs autres personnes afin que nous ne nous retrouvions pas seuls et j'évite au maximum de le regarder en face.

Colin, lui, semble très à l'aise, comme si rien n'était un problème, et il ne paraît pas trouver mon attitude bizarre. Je l'observe à la dérobée tandis qu'il fait un numéro de charme aux autres usagers de l'ascenseur. Il est très beau, il transpire le sexe par tous les pores de sa peau. L'autre jour, je n'avais pas eu à faire beaucoup d'efforts pour tomber dans ses bras, mais à cet instant je ne ressens pas la moindre attirance pour lui ; pire, je n'ai pas envie que quiconque me touche tellement je suis tourmentée.

— On va où ? Chez toi ou chez moi ?

— Hein ?

Colin me déshabille déjà des yeux.

— Je pensais plus à un bar. Il y en a un très sympa en plein cœur de Shoreditch.

Je n'en sais absolument rien, mais il y a tant de bars par là que j'en trouverai bien un potable lorsque nous passerons à proximité.

Colin semble légèrement contrarié, mais il reprend vite son air réjoui. Le trajet se passe ponctué

de banalités affligeantes. Il n'a pas une conversation délirante, et je suis de très mauvaise compagnie.

J'ignore un temps mon portable qui vibre sans discontinuer, puis je cède à la tentation quand Colin prend une conversation avec son kit mains libres.

*Il faut que je te voie. Réponds, s'il te plaît.*

*G. E.*

*Je suis les derniers des connards, mais laisse-moi t'expliquer.*

*G. E.*

*Appelle-moi.*

*Ne fais pas n'importe quoi.*

*G. E.*

*Je veux m'occuper de toi, Mila.*

*Je suis sincère.*

*G. E.*

Je ne résiste pas à l'envie de lui répondre en vitesse.

*Ce que tu as fait est ignoble. Bonne continuation.*

*M. N.*

Il n'a pas l'air de réaliser à quel point je suis blessée. Mon dernier message semble lui avoir cloué le bec, car je ne reçois plus rien.

— C'est celui-là ? demande Colin en se garant devant un bar apparemment très fréquenté, au vu de la foule qui se presse devant.

— Voilà, c'est ça !

J'inspecte ma tenue. J'ai mis le matin même un slim, des talons aiguilles, une tunique en soie. Je suis suffisamment habillée pour entrer dans cet établissement. Je secoue la tête devant l'innocence dont je fais preuve. Au bras de Colin Barrow, j'aurais tout aussi bien pu y pénétrer en portant un arrosoir sur la tête et un déguisement de Kermit la grenouille tout à la fois.

Je m'interroge sur la façon de sortir de cette épineuse situation sans le vexer. Je ne veux pas blesser Colin, mais je n'ai absolument pas l'intention de coucher avec lui.

— Ça ne va pas ?

Si même lui le remarque, c'est que ça ne va pas... du tout.

— Eh bien, pour être honnête, pas vraiment.

Nous sommes installés à une table un peu à l'écart.

— Je voulais te voir pour te remercier pour les fleurs, et puis... m'excuser d'être partie comme ça l'autre soir.

Ses yeux s'allument, et il sourit largement, déjà excité à la pensée de notre nuit.

— T'as du chien, toi !

— Pardon ?

— On ne me l'avait jamais fait, ce coup-là. C'est pour ça que j'avais envie de te revoir !

— ...

— Nous, les mecs, on est comme ça. Tu vois, je ramasse des gonzesses à la pelle, et elles s'accrochent à moi, de vraies glus. Alors, quand tu m'as planté, je me suis dit : « Cette nana, elle déchire. »

Au fond de moi, j'ai envie de me taper la tête contre la table : Colin considère si peu les femmes que c'en est à vomir, mais, en même temps, je me sens soulagée. Il ne devrait pas trop mal prendre ce que je vais lui annoncer.

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins.

— Ouais.

— Tu pensais qu'on allait recoucher ensemble ?

— Ouais.

— Eh bien, ça ne va pas arriver.

— Ouais ?

— Je suis désolée.

— Bon, dit-il en haussant les épaules et en se recoiffant, pas plus étonné que ça, finalement.

J'imagine que c'est ton dernier mot ?

— Oui. Je suis également désolée que tu te sois déplacé, tout ça...

Il sourit largement et embrasse la salle du regard.

— Mais il n'y a pas de problème ! Regarde, il y a plein de jolies filles ici !

— Veux-tu m'accompagner au gala de charité de la presse demain ?

Pour la première fois de la soirée, il paraît étonné.

— Mais...

— Ça me rendrait service, en fait.

Il me regarde en hochant la tête comme si tout ce que je lui disais était logique et évident, hausse un sourcil et met ses lèvres en cul de poule.

Il a la tête d'un homme qui vient de résoudre tout à coup une équation à quatre inconnues.

— OK !

— OK ?

— Ouais... C'est cool.

— Tu ne me demandes pas plus de précisions ?

— Écoute, ça te rend service. Moi, je vais faire le beau devant les médias, et puis, même si on y va en « amis », dit-il en formant des guillemets avec ses doigts, je pense que sur place je pourrais faire de belles rencontres.

Je le regarde alors différemment. Depuis le début, je le juge bien trop durement. Il n'est pas très malin, mais vraiment sympa, simple, dans le bon sens du terme.

Je souris et tends une main qu'il me tape volontiers.

— Marché conclu ?

— Compte sur moi, ma belle ! Envoie-moi un message avec ton adresse et l'heure.

— Smoking, hein ?

— J'adore les smokings. Ça me met en valeur.

Je ris avec lui. Il ne se prend pas autant au sérieux qu'il veut bien le montrer.

Lorsque je fais mes adieux à Colin, il s'empresse de faire venir à lui une blonde euphorique.

Je me retourne une dernière fois avant de quitter les lieux. Il me lance un clin d'œil complice avant de prendre la fille par la taille et de la poser sur ses genoux.

Dans le taxi qui me reconduit jusque chez moi, j'hésite un moment entre rire ou pleurer. Rire devant le comique de la situation dans laquelle je viens de jouer un des rôles principaux, et pleurer quand je repense à Greg et à l'humiliation douloureuse et préméditée qu'il m'a fait subir.

Je m'étais véritablement livrée, j'avais mis mon poste sur la sellette pour lui. Je fixe les enseignes lumineuses que nous croisons. Il se met à pleuvoir, de grosses gouttes, une pluie de fin de printemps, soudaine et dense. Je descends légèrement la vitre. Même dans la ville, les odeurs sont exacerbées lorsqu'il pleut ; la pollution prend un peu moins le dessus.

Je demande au taxi de stopper à un feu. Il me reste un kilomètre à parcourir, et j'ai l'envie soudaine de finir le trajet en marchant sous la pluie. Le type me regarde comme si je lui avais proposé de changer de sexe dans une taverne de Calcutta.

— Vous êtes certaine de vouloir descendre ici ?

— Certaine.

Je fourre mes Louboutin dans mon grand sac à main et descends pieds nus. Enfant, je passais presque toutes mes vacances chez mes grands-parents. Ils vivaient à la campagne, juste à l'orée d'un petit bois. Lorsque j'avais de la peine, je suivais le chemin qui partait de chez eux, j'attendais d'être entourée de végétation dense de toute part et je me mettais à hurler aussi fort qu'il m'était possible. J'ai réitéré l'expérience au cours de ma vie d'adulte, suite à des décès ou encore lorsque j'ai rompu avec Gabriel. Ça suffit souvent à m'apaiser. Aussi simple que ça : me perdre en forêt et crier comme une damnée.

Ce soir, si je le pouvais, j'irais en forêt, mais, comme c'est techniquement difficile et que, si je pète les plombs en pleine rue, je vais inévitablement finir ma soirée à l'hôpital psychiatrique du secteur, je décide de rentrer pieds nus sous la pluie.

Il faut que je me ressaisisse, le week-end est primordial pour moi. Les samedis et dimanches, je présente seule le journal et suis donc une bonne partie de la journée aux bureaux.

Je pense avec envie à une semaine de vacances, mais l'actualité du moment est bien trop chargée pour que Tod me laisse en prendre.

Je ne suis plus qu'à deux cents mètres de chez moi et je me sens déjà mieux.

La sensation de recevoir la pluie est délicieuse dès lors qu'on l'accepte. En rentrant, je vais me glisser dans un bain chaud et me servir ~~une bouteille~~ un verre de vin.

— Mila ?

Un homme se tient entre deux immeubles. Il fait nuit noire, désormais, et les lampadaires n'éclairent pas la zone où il se tient.

— Mila ?

Je reconnais sa voix (je la reconnaîtrais entre mille), mais je ne réponds rien. Greg Evans s'avance vers moi et panique lorsqu'il voit dans quel état je suis.

— Tu t'es fait agresser ? Mila, qu'est-ce qui se passe ?

Je renifle, consciente de ne pas être du tout à mon avantage. J'aimerais tellement qu'il me prenne dans ses bras, qu'il me déshabille et que nous passions la nuit entière à inventer tout un tas de positions...

— Laisse-moi tranquille.

Il s'approche un peu plus et pose sa main sur mon avant-bras. C'est pire qu'une décharge. Je dégage mon bras, toute retournée que je suis par l'effet qu'il me fait même en ces circonstances. Quoi qu'il en soit, il est hors de question que je me rabaisse à écouter les excuses bidon qu'il s'apprête à me servir.

— Arrête !

Au loin, un couple abrité sous un parapluie se retourne, puis reprend son chemin.

— Mila... Viens te mettre à l'abri...

Il est maintenant trempé, lui aussi. J'ai conscience que nous formons un drôle de duo, qui aurait peut-être pu fonctionner dans d'autres conditions, c'est-à-dire s'il ne s'était pas conduit comme un salaud d'enfoiré de muflé.

— Laisse-moi, je n'ai pas envie de me disputer, dis-je d'une voix lasse.

Il ne me barre pas le passage, et je reprends ma progression. J'aperçois le hall de l'immeuble.

— Tu es encore plus têtue que moi.

Cette remarque fait vaciller le peu d'assurance que j'avais réussi à conserver en le voyant. D'un coup, je perds complètement mon sang-froid et fais demi-tour. J'ai envie de le griffer, le gifler, le faire tomber. Comment peut-il se permettre de me parler comme ça après l'humiliation de ce matin ?

— Tu es pire que ce que je pensais.

— Mila...

— Arrête, avec tes « Mila »... Tu es content ? Tu l'as eue, ta belle interview ! Et puis, tu m'as eue dans ton lit trois soirs. Formidable ! La pauvre cruche de la télé, en deux temps trois mouvements !

Les traits de son visage se crispent et je me rends compte qu'il serre les poings.

— Je ne suis pas ce genre de fille. Tu l'as peut-être cru, OK. C'est certainement moi qui ai mal agi, très bien. Seulement, tu ne t'amuseras pas plus longtemps avec moi.

Me prenant au dépourvu, il parcourt les quelques mètres qui nous séparent, pose ses mains de chaque côté de mon visage et m'embrasse. Tendrement, délicatement. Comme toutes les autres fois, je sens mon corps se réchauffer, un bien-être m'envahit et mon ventre se liquéfie dans la seconde. Mon cerveau me hurle de détalé, mais mon corps en demande un peu plus. Je laisse sa langue pénétrer ma bouche, plaque mes mains sur son torse tandis que le tonnerre gronde au-dessus de nos têtes.

Au bout d'un long et délicieux moment, il recule de quelques centimètres.

— Je peux monter ? Je dois te parler.

— ...

— Mila, il faut que je te parle.

— ...

— S'il te plaît, dit-il en essuyant de ses pouces la pluie qui ruisselle sur mon visage.

— Va-t'en.

Je dégage ses mains d'un geste brusque, fais volte-face et marche d'un pas décidé jusqu'à mon immeuble. Dans le hall, j'assure à Joe que tout va bien, mais, dans l'ascenseur, je laisse les larmes se mêler aux gouttes de pluie.



Je me suis arrangée pour passer le maximum de temps à la rédaction.

Samedi, je suis rentrée à vingt-trois heures chez moi et je suis repartie ce matin dès huit heures. Tod est satisfait de mes deux quotidiennes du week-end, et je sens que Peter commence à flipper, même s'il est évident qu'il n'y aura pas de mouvements de poste avant quelque temps.

Les audiences de son journal de vendredi sont excellentes, avec un pic énorme durant la diffusion de l'interview du merveilleux et canonissime nouveau spin doctor de Gordon. Je n'ai pas eu le courage de regarder l'émission montée, et ça n'a plus d'intérêt, désormais.

Il est vingt heures lorsque je rends l'antenne, et j'ai l'impression d'avoir couru un marathon.

— Bravo, Mila. Tu as bien bossé.

— Merci, Tod.

— Des soucis ? Tu parais fatiguée.

— Bof... Rien de bien grave, ne t'inquiète pas.

Il me regarde, l'air soupçonneux :

— Ne perds pas les pédales, Mila Nixon.

— Oui, mon petit papa !

— Allez, file te changer. Rendez-vous au gala.

Je fais une moue sans rien ajouter et gagne mon bureau pour rassembler mes affaires.

*Excellent journal.*

*Rayonnante, même avec les yeux tristes.*

*Seras-tu au gala ?*

*G. E.*

Je ne réponds rien. S'il me pose la question, c'est qu'il compte y aller.

Je me sens encore plus décidée qu'avant. Je veux le faire souffrir. Je suis vraiment ravie que Colin ait accepté de me prêter main-forte et de façon aussi décomplexée. Je décide de jouer le jeu de Greg. Si j'en crois ses dires, je lui fais aussi pas mal d'effets. Je m'habille donc en conséquence, encore plus sexy que les autres fois. Je m'applique en me maquillant, lisse mes cheveux, choisis avec soin mes chaussures et enfile une robe achetée samedi matin pour l'occasion : noire et extrêmement décolletée dans le dos, plongeant jusqu'à ma chute de reins. Ces galas de charité sont somptueux, et les invités, sur leur trente-et-un.

À vingt heures quarante-cinq, Colin se gare en bas de chez moi. Il a fait louer une limousine et m'attend à l'arrière.

— Waouh ! Tu es sublime, Mila !

Je l'embrasse sur la joue en souriant.

— Et toi..., tu es carrément canon !

— Hé, hé ! Je sais, dit-il en roulant des mécaniques.

Très décontracté, il me fait la conversation. J'ai l'impression de bavarder avec un vieux copain de fac.

— Je peux quand même te prendre par la taille pour les photos officielles ?

— Tu *dois* le faire, même !

— Ça marche. J'aime bien jouer au gigolo, en fait, sauf que je ne suis pas payé.

— Mince...

— Mais oui : c'est une arnaque, cette soirée, dit-il en faisant mine de s'énerver.

— Tu es marrant, en fait...

— Tu vas voir que ce soir tu me supplieras : « Oh ! Colin fais-moi l'amour ! »

La conversation est surréaliste et je suis écroulée de rire, ce qui ne m'est pas arrivé depuis plusieurs jours.

— Bon, crache le morceau. C'est quoi, le vrai problème.

Je fais la moue, puis décide de vider mon sac, déballe tout de Greg. L'interview, Anna Malkovitch et le reste.

— Mais fallait le dire plus tôt ! Quel salaud ! Ton mec, on va le rendre vert de jalousie.

— Je ne suis pas tout à fait sûre qu'il y sera, mais je ne pouvais pas m'imaginer venir seule si jamais c'est le cas.

— Arrête de stresser : Colin Barrow est dans la place, bébé ! Tout va bien se passer !

Le chauffeur se gare devant le palais de Kensington, et nous descendons sur le tapis rouge. Les flashes des photographes crépitent, et notre arrivée est particulièrement remarquée. Colin me prend par la taille et, plus habitué aux mondanités, se prête aux photos, me place toujours avantageusement à ses côtés.

— Merci, je chuchote en montant les marches.

— Pas de quoi. Bon, par contre, je reprends l'entraînement la semaine prochaine. Alors, pas d'alcool pour moi, dit-il en regardant le bar. Champagne pour toi ?

J'acquiesce et me pousse pour laisser le flot des invités entrer.

De là où je suis, j'ai une vision panoramique des lieux, mais il y a tant de monde, des chaînes télé, radios, la presse papier, Web et des célébrités en tous genres, que je ne peux savoir si Greg Evans est bien là.

Je me retourne et reconnais Angèle, la célèbre chanteuse qui cartonne, les vedettes de la BBC et deux actrices de *Downton Abbey*. Robbie Williams est dans un coin.

À chaque personne célèbre qui arrive, le brouhaha enfle quelques secondes. Colin, un peu plus loin, bavarde avec une connaissance sans pour autant m'oublier. Il se retourne fréquemment et m'adresse un petit signe auquel je réponds avec le sourire de la parfaite journaliste.

— Te voilà, Mila !

— Tod ! Ginger !

La femme de Tod nous sort des robes incroyables chaque année, à mi-chemin entre le déguisement et la tenue de travail.

— Reste avec nous, si tu veux.

Quelle tristesse ! Je fais même pitié à mon patron. Peter rejoint notre petit groupe. Il a invité Natacha à l'accompagner. Cette dernière ouvre des yeux grands comme des soucoupes.

— Je n'en reviens pas d'être là ! C'est somptueux, ces gens sont beaux, je suis..., je suis...

Elle ne termine pas ses mots et dévisage tout le monde.

— Oh mon Dieu ! Angèle ! Et Gregor Patton !!!

Peter est tout sourire : sa cavalière est aux anges ; il sait qu'il pourra concrétiser ce soir...

Colin me rejoint, un verre de jus d'orange dans une main, et une flûte dans l'autre. Natacha vacille et se raccroche à Tod.

— Tu es venue... avec Colin Barrow.

Nous éclatons tous de rire.

— Natacha, dit Tod, tu es consciente que, s'il se tient à cinquante centimètres de toi, Colin est donc

consé entendre ce que tu dis.

— Excusez-moi, mais vous voir comme ça, je ne m'en remets pas. Et vous portez si bien le smoking...

— Tu vois, me dit Colin, l'air entendu.

Je secoue la tête et lève les yeux au ciel. On jurerait un vieux couple. Il m'attrape amoureusement la main.

— Je vous l'enlève un moment. Ça ne vous dérange pas ?

Mes collègues, visiblement impressionnés, se pressent de répondre par la négative.

— Tu devrais penser au cinéma pour ta reconversion post-carrière sportive !

— Mais tu ne crois pas si bien dire !

Je termine ma flûte en riant lorsque je perçois dans un coin de mon champ de vision un mouvement de foule. Je manque de faire tomber le verre : Anna Malkovitch est là, cramponnée au bras de Greg pour monter l'escalier, et enfouit son visage dans son cou lorsque les photographes les mitraillent.

Colin a senti mon malaise et se retourne.

— Ah ! Tu savais que l'Américaine viendrait ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Anna Malkovitch. Je vais aller m'asseoir.

— Tut, tut, tut !

Il me prend le bras et m'emmène un peu plus loin dans la grande salle. Les lots du gala de charité sont posés sur des tables et des tréteaux. Il y a tant de monde qu'il s'agit d'un buffet et non d'un dîner placé.

— Il t'a vue, ne te retourne pas.

Je soupire.

— Purée, Colin, je vais virer Clarisse et t'engager dans le rôle de ma meilleure amie...

Il rit un moment et m'enlace.

— Faut jouer le jeu un minimum quand même, non ?

— Eh oui, dis-je en levant les yeux au ciel, comme si c'était la pire des corvées que j'aie jamais envisagée.

Lorsqu'il m'embrasse dans le cou, je comprends que Greg est tout près. Pire : je peux le sentir. Une chaleur envahit mon corps, et des frissons parcourent mon dos nu. Je tourne la tête et le découvre, à tomber dans son smoking. Il est sublime, et j'ai envie de lui arracher son nœud papillon avec les dents.

Nous nous fixons un moment, tandis qu'Anna Malkovitch bavarde avec d'autres célébrités.

— Je vais prendre ces photos. Ce sera parfait dans mon appart. T'en penses quoi, bébé ?

Bébé ? Colin vient bien de m'appeler bébé en public ? Je lui décoche un discret coup de coude, et il se retient de rire. Je considère avec attention les deux clichés qu'il désigne, des vues de Londres magnifiques signées par un grand photographe. Aussitôt, je repense au panorama du restaurant de la City, l'autre soir.

— Excusez-moi, je pense enchérir aussi, dit une voix grave tristement connue dans mon dos.

Je reste figée. Fabuleux. Greg décide apparemment de se lancer dans un combat de coqs.

— Ah ouais ? répond Colin. Ben..., on verra bien qui montera le plus haut.

Je ne sais plus où me mettre et jette un regard en arrière pour voir où est Anna Malkovitch, mais elle est plus loin, occupée à répondre à des journalistes. C'est l'une des personnalités les plus

prestigieuses de la soirée.

— Je peux te laisser, Mila ? Je vais déposer mon offre.

— Bien sûr...

Colin me donne un baiser sur la joue et disparaît, non sans avoir fusillé Greg du regard. Ce dernier profite que nous soyons seuls pour venir se positionner tout à côté de moi. Rien d'étonnant à ce que nous discutons. Après tout, je suis la journaliste qui l'a interrogé il y a deux jours.

— À quoi tu joues ?

— C'est une blague ?

— Tu ne réponds pas. J'ai dû essayer de t'appeler vingt fois et t'envoyer deux cents textos.

— Soixante-sept.

Il a l'œil qui frise, et il fronce les sourcils.

— Tu vas me rendre fou, Mila... Et puis cette robe, bon sang, tu n'as pas de soutien-gorge et je peux presque deviner ta culotte.

Je fais non de la tête, et il écarquille alors les yeux, puis ses narines se dilatent légèrement sous l'afflux de l'adrénaline et de la testostérone.

— Bon sang..., ne me dis pas...

— Si, dis-je en arborant un air angélique sans le regarder.

— Puisque tu ne veux pas me laisser m'expliquer ailleurs, je vais te dire le plus gros de cette histoire ici.

— Hors de question.

Je recule légèrement et fais mine de regarder d'autres lots tout en adressant un sourire à une collègue du *Times*.

— Mila, c'est un arrangement avec Anna. Elle compte sur notre image quelque temps pour la promo anglaise. Elle n'a fait que des blockbusters, et cette fois-ci, avec ce rôle, elle joue gros. Bref, je n'ai pas pu refuser.

— Tu es un salaud.

— ...

— Tu savais très bien tout ça au moment où tu... me faisais l'amour. Sans parler du soir de l'avant-première... Quand je pense que tu as osé venir me retrouver ensuite...

Je frémis en repensant à ma chambre, puis à la salle de bain. Greg ferme les yeux un instant. Lui aussi, il est visiblement retourné dans les mêmes endroits en pensées.

— Je ne pouvais pas faire autrement... Tu aurais dit non.

Je me tourne et réponds un peu vivement :

— Évidemment que j'aurais dit non ! Je suis journaliste, pas call-girl !

Il tente de se maîtriser, mais je sens que son self-control est mis à rude épreuve.

— Mila, arrête, je ne t'ai simplement pas *tout* dit, voilà.

— J'hallucine ! Tu plaides donc le mensonge par omission ?

— Mais je suis célibataire, ne va pas te faire de film. Il n'y a plus rien depuis longtemps entre Anna et moi...

— ... dit le type qui a limite roulé des pelles à la belle actrice sous l'objectif des photographes...

— Je suis désolé, sincèrement. Je m'y suis pris comme un con. Seulement, laisse-moi une chance de m'expliquer. J'ai tout exposé à Anna.

En gesticulant, il m'effleure le bas du dos. Le contact de ses doigts sur ma peau nue fait l'effet d'une étincelle, et je sais qu'il ressent la même chose. Je tourne la tête et plonge par réflexe mes yeux dans les siens. Je suis comme aimantée. Les autres n'existent plus autour de nous. Je ressens une

tension dans mon bas-ventre et je suis à peu près certain qu'il a une érection.

— Mila. Comment je... ?

— Viens.

Sans prononcer un mot de plus, je m'éloigne de lui et disparais derrière les tables. Je passe une tenture, avance encore, tombe sur un couloir qui semble mener aux parties cuisines d'un côté, puis administratives de l'autre.

Le bruit s'atténue à mesure que je m'éloigne de la foule. Je ne me retourne pas, mais je sens que Greg n'est pas loin derrière. Je continue ma progression. Ce couloir semble interminable. Je tente d'ouvrir plusieurs portes, mais elles sont toutes verrouillées. Tout au bout, je distingue une ouverture de sécurité, fermée par une de ces grosses portes à sens unique. J'actionne le mécanisme et réalise qu'elle donne sur le jardin. Je fais quelques pas. Je suis dans le noir complet, à l'extrême opposé de l'entrée officielle. Comme je l'espérais, après quelques secondes, je sens une main dans mon dos, frémis et penche la tête en arrière.

Greg se colle à moi et m'embrasse dans le cou.

— Mila, tu me rends dingue.

Il me colle contre lui, et je sens son érection dans le bas de mon dos. Il glisse ses doigts directement sous ma robe tandis que je pose mes mains sur ses avant-bras. Je gémiss. Le vent frais du soir accentue la tension de mes seins.

— Ose dire que tu n'as pas envie, Nixon.

Chaque fois qu'il m'appelle par mon nom de famille, je sens mes forces me quitter. Puis, il semble se rappeler un détail. Il me plaque contre le mur de la façade et se met face à moi.

— Je ne peux pas croire que tu n'aies pas mis de culotte.

Il cherche à m'embrasser, mais je résiste. Je veux le rendre complètement fou de désir. Il lutte, me cherche, puis m'immobilise le visage avant d'enfouir sa langue dans ma bouche. Il recule de quelques centimètres, puis se met à descendre tout en me tenant les mains, qu'il pose sur sa tête. Il remonte lentement le tissu de ma robe.

— Putain... Nixon...

Il commence à caresser mon sexe avec sa langue. Je vacille.

— Tout ça n'est plus pour toi...

Il s'arrête.

— Pas pour moi ? Explique-moi pourquoi tu es là, alors ?

— ...

— Demande-moi d'arrêter, vas-y...

Je lâche ses cheveux, que j'étais en train de caresser, et cherche une prise au mur pour éviter de tomber. Il est aussi doué pour ça que pour me faire l'amour.

— Ne t'arrête pas.

— Supplie-moi, oui...

— Tais-toi.

Il s'arrête à nouveau.

— Ne joue pas à ça. Tu sais que tu vas perdre.

— Salaud.

Il redonne quelques petits coups de langue, puis, satisfait de mes gémissements, reprend de plus belle. Il ajoute ensuite un premier doigt, puis un deuxième et les remue en suivant un rythme exqu. Secouée de spasmes contre le mur du palais, je ne mets pas plus d'une minute pour jouir.

Il se relève, m'étreint et m'embrasse avec fougue.

— Je suis tellement heureux que tu comprennes. J'ai vraiment été à chier... Je ne veux que toi, Mila, tu comprends ?

Je le plaque à mon tour contre le mur et commence à caresser son pantalon d'un geste rapide et précis. Je défais le bouton et la fermeture éclair, libère son sexe gonflé, puis le prends entre mes mains.

Il appuie sa tête contre le mur et s'abandonne.

— Mila...

Je me mets à la bonne hauteur et enfourne son sexe dans ma bouche. Très lentement, j'effectue des va-et-vient de plus en plus profonds durant de longues secondes...

— Oh ! Mila, putain...

... avant de m'arrêter tout à coup, de redescendre ma robe et d'en réajuster le haut.

— Je vous souhaite une excellente soirée, Greg Evans.

Il a le pantalon et le boxer en bas des jambes et l'air éberlué de celui que l'on vient de réveiller à quatre heures du matin avec un seau d'eau glacée.

Je remets mes cheveux en place et me dirige vers la porte.

— Quoi ? Attends, tu plaisantes ?

— Voilà un aperçu de ce qu'on ressent lorsqu'on se fait manipuler.

Il se tient le sexe entre les mains et prend l'étendue de sa frustration.

— Tu n'es pas sérieuse ?

Je constate, soulagée, qu'il n'a pas claqué la porte en sortant et ne lui fais pas l'affront de le laisser coincé au-dehors.

Je refais en vitesse le chemin inverse de tout à l'heure, et, le cœur battant à tout rompre, retourne m'immerger dans la foule. Je suis excitée et troublée : si Greg dit vrai, si tout ça n'est qu'une mascarade promotionnelle, peut-être y a-t-il un espoir pour notre histoire...

Je cherche Colin du regard durant une bonne minute avant de l'apercevoir en pleine conversation avec un journaliste sportif.

— Ah ! Voici ma cavalière : Mila Nixon.

Je salue mon confrère avant d'emmener Colin un peu plus loin.

— Mais..., je rêve où tu as la tête de la fille qui vient de... se faire baiser !

Je regarde un peu partout autour de nous.

— Chut !

— Donc, c'est vrai ! Mila Nixon, quelle nana !

J'aperçois Greg, les cheveux légèrement décoiffés et la chemise un brin froissée, qui revient dans la grande salle. Il me cherche et pourrait m'étrangler à mains nues, j'en suis absolument certaine. Je jubile. Je sais bien que cela ne rime à rien, mais je suis bêtement contente de l'avoir atteint à son tour. Il est si sûr de son charme, si certain qu'il va pouvoir tout résoudre et toujours faire tourner les choses en sa faveur. Pourquoi faut-il qu'il soit si... excitant, si attirant, si parfaitement adapté à mon corps ?

Il m'aperçoit enfin, et je tente de soutenir son regard. Je ne saurais dire pourquoi, mais j'ai l'impression qu'il est légèrement impressionné.

— Colin, je veux rentrer.

— OK, bébé, dit-il en m'embrassant sur la bouche.

Puis, tout bas :

— Laisse-moi le temps de choper le numéro de téléphone de la petite blonde du *Times* et j'arrive.

— Bien entendu, dis-je en lui coulant un regard énamouré factice.

Greg est au bar et termine d'un trait une première flûte avant d'en saisir une seconde.

— Vous êtes Mila Nixon, c'est bien cela ?

Une voix féminine au fort accent parvient jusqu'à mes oreilles. Je fais volte-face et tombe nez à nez avec Anna Malkovitch.

Je me sens tout de suite affreusement gênée, mais tente de conserver mes moyens. Je me répète comme un mantra que Greg l'a mise au courant de notre liaison et que toute cette exposition médiatique n'est qu'une façade.

— J'ai beaucoup aimé le portrait que vous avez fait de Greg.

— Ah... Merci.

— Je suis heureuse qu'il en ait profité pour rétablir les choses sur..., enfin, tout ça, notre couple et le reste.

— Comment ?...

— Pour que les choses soient... bien claires... pour tout le monde.

Elle me lance alors un regard noir très significatif.

Pour achever de m'abattre, Greg se joint à nous. Je perçois un mélange de stress et de colère au fond de ses yeux au gris très foncé.

— Ah ! Mon amour. Je disais justement à cette jeune femme – Mia Paxon, c'est bien ça ? – à quel point j'avais trouvé son interview excellente.

À ces mots, elle s'accroche à lui et l'embrasse à pleine bouche. Les photographes s'en donnent instantanément à cœur joie. Greg entreprend de se détacher d'elle au bout de quelques secondes, mais garde une contenance désarmante devant la presse. Comment peut-il jouer sur les deux tableaux à ce point ? Une seule possibilité : il est diabolique.

Il évite mon regard et, lorsqu'Anna nous abandonne en moulinant des bras au moment où elle aperçoit le créateur de mode le plus en vue du moment, je cherche à m'éloigner de lui.

Tout en conservant son flegme habituel, il me talonne.

— Mila. Je comprends pourquoi tu as agi comme ça. Anna en fait un peu trop, mais, de mon côté, c'est très clair.

— Laisse-moi.

— Je vais vite pouvoir régulariser tout ça. Sa promo ne va pas s'éterniser.

— C'est dommage, Evans, vraiment dommage, mais vous êtes décidément trop compliqué pour moi.

— Mila.

— Tout ça, sincèrement, c'est bien au-dessus de mes moyens.

Je m'arrête et le fixe.

— Tu ne lâcheras pas l'affaire ?

Colin me rejoint, toise Greg et m'emmène à l'extérieur.

Je jette un coup d'œil à Greg en passant la porte : il a les bras le long du corps et paraît perdu. Il articule un « jamais » bien compréhensible à mon intention.

Je me réveille en sursaut à six heures. Je regarde successivement à ma droite, puis à ma gauche et aperçois les nombreux mouchoirs en papier qui jonchent le sol de ma chambre.

Six heures. Même mon réveil me rappelle ce satané Greg Evans.

Où est-il ? Que fait-il ? A-t-il dormi seul ou bien avec cette peste d'Anna ?

La veille, en rentrant du gala, j'ai appelé Clarisse en prétextant un code rouge, notre signal pour les urgences absolues. La dernière fois que je me suis permis de la déranger sans me soucier de savoir si elle était dispo, c'était lorsque Gabriel avait décidé d'explorer l'entrejambe de Lili.

Elle a confirmé mon diagnostic.

— Connard.

— Ouais... Gros connard.

— Énorme connard.

— Connard intergalactique.

— Au bal des connards, il ne serait pas dans l'orchestre.

— Et dans l'orchestre des connards, sans nul doute chef d'orchestre.

— Au minimum.

— Oh ! Clarisse... C'était mon connard, tu comprends ? Un connard sexy, tellement craquant...

Mon petit connard adoré...

— Je sais, Mila.

— Pourquoi a-t-il fallu qu'il se montre si...

— ... connard ?

— Tu me connais mieux que personne, Clarisse.

— Tu veux que je vienne ?

— Non, recouche-toi, je vais essayer de dormir. Je vais devoir donner le change demain ; alors, je vais cuver mon champagne et essayer de prendre une heure ou deux de sommeil.

J'ai finalement réussi à sombrer en pleurant toutes les larmes de mon corps.

Six heures. Quelque part dans Londres Greg « Connard » Evans fait son footing tandis que moi, je me morfonds comme une adolescente éconduite.

Si je veux être parfaitement honnête avec moi-même l'espace d'un tout petit instant, je dois reconnaître que j'ai bien cru à un moment qu'il y avait un espoir pour notre relation. Il avait l'air sincère en m'assurant que son histoire avec Anna n'était que purement médiatique, seulement, et juste avant que Colin me permette d'échapper à cette situation grotesque, l'Américaine m'avait clairement envoyé un message tout à fait contraire.

J'allume mon téléphone, à peu près certaine de lire des messages de supplications autoritaires, mais, à ma grande surprise, je constate qu'il n'en est rien. Je file sous la douche, autant par nécessité physique que pour faire un point stratégique sous le jet d'eau chaude. Je dois tenter de faire des listes de points plus ou moins négatifs.

- *Greg Evans est canon, drôle, intelligent, puissant, charismatique : positif.*
- *Greg Evans est un connard, menteur, manipulateur : négatif.*



- *C'est le meilleur coup de l'univers : positif.*
- *J'ai retrouvé une activité sexuelle après neuf mois d'hibernation : positif.*
- *Il apprécie mon corps : positif +++.*
- *Il a une petite amie officielle, même s'il prétend le contraire : négatif.*
- *Nous travaillons dans des domaines interdépendants, et cela peut nuire à ma carrière : négatif.*

Je fais un bref bilan, mettant les données recueillies dans le tableur intégré de mon cerveau... Attention... Roulement de tambour : *situation merdique.*

Voilà le résultat.

Je sors de la douche à l'italienne et saisis une serviette éponge quand j'entends le bip.

Enfin, je viens de recevoir un message, et mon cœur bat la chamade.

*Ma bichette, regarde les infos people avant de partir au boulot.*

*Je suis désolée. Je t'embrasse. Appelle-moi.*

*Clarisse*

Je vois difficilement ce qui pourrait être pire que ce que je traverse depuis quelques jours. Je me rue sur mon ordinateur et cherche frénétiquement les dernières news du matin. Je tombe aussitôt sur ce que je recherche, et mon cœur finit d'implorer.

Des dizaines d'articles concernent l'annonce du mariage d'Anna Malkovitch et Greg Evans.

*— Après avoir joué au chat et à la souris durant des années, nous nous sommes enfin décidés à sauter le pas !*

Je clique sur une vidéo qui date de la veille au soir. Le baiser a été filmé et illustre les propos de l'actrice. Il est même possible de m'apercevoir sur le dernier plan.

Je le déteste.

Je les déteste.

J'attrape un mug SOUVENIR DE PARIS et le jette contre le mur de ma chambre. Des dizaines de morceaux me défient. Je ne vaux guère mieux qu'eux. Je suis tout aussi brisée.

Humiliée, honteuse, rabaissée.

Mais surtout malheureuse comme les pierres.

— Voilà la plus belle ! s'exclame Lynette.

— Quel couple vous formiez, hier soir ! renchérit Natacha.

— Tu veux voir les photos de la soirée ?

Je pose mon trench et mon sac sur une chaise, et observe avec une attention feinte les clichés sur un écran.

C'est vrai que Colin et moi sommes assez bien assortis.

Je souris en repassant aux âneries qu'il m'a débitées juste après que nous nous sommes prêtés au jeu des photos : il avait des vues sur la poitrine opulente d'une photographe.

— Tu veux voir celle de Peter et moi ?

— Oh ! Mais bien sûr, Natacha !

Elle parcourt des fichiers, et je vois passer plusieurs images avec Anna et Greg. Je dois me faire violence pour ne pas fracasser l'écran à coups de tête.

— Vous êtes sublimes !

Elle me remercie en rosissant, et je comprends qu'elle n'est pas rentrée seule.

Une fois dans mon bureau, je balance à un coin de la pièce le sourire formel que je trimballe sur mon visage depuis mon arrivée à la rédaction. Les mails et alertes infos m'arrivent en un flux continu :

*Mariage du spin doctor sexy, célibataire le plus prisé de Londres, et de la magnifique Anna Malkovitch, dont le dernier film fait un carton au box-office.*

Mon smartphone vibre :

*Fâcheux contretemps. Anna a du mal à digérer.*

*Je m'occupe de tout. Je voudrais te voir ce soir.*

*G. E.*

Je garde le téléphone dans ma main et me mets à effacer compulsivement tous ses messages. J'aperçois soudain mon reflet dans mon écran et prends peur. Je dois réagir, sans quoi je vais accumuler les bourdes au travail.

Je vérifie deux ou trois choses sur le Net et sors de mon bureau à grands pas. Je traverse l'open-space et perçois qu'il y a de l'électricité dans l'air.

Je toque au bureau de Tod, dont la porte est entrouverte.

— Hé ! Salut, Mila !

— Salut, Tod.

— Eh bien ?

— Il me faut des jours.

— OK, dit-il en fronçant les sourcils. Le mois prochain, tu veux poser quoi ?

— Aujourd'hui.

— Hein ?

Il enlève ses lunettes et se frotte les sourcils.

— Des problèmes ? Gueule de bois ?

— Comme nous tous, dis-je en souriant faiblement. Non, il me faut... prendre l'air. Absolument.

— Ah...

— Ne cherche pas à savoir. Je dois partir de Londres quelque temps.

Il semble embarrassé et se gratte le cuir chevelu un moment.

— Écoute, c'est pas franchement facile comme ça...

— Je ne demande jamais rien, au moins la semaine...

— À moins...

— Tout ce que tu veux.

Il hésite, puis se lance.

— Quitter Londres ?

— Oui.

— Eh bien, te voilà partie pour la Cornouailles.

— Hein ?

— Je ne peux pas te libérer comme ça. La direction ne sera pas d'accord ; alors, je te propose d'aller couvrir le congrès annuel des Verts en Cornouailles.

Je mets quelques secondes à me lancer.

— Bon... Ce n'est pas ce que j'imaginai, mais ça marche.

Il secoue la tête.

— Je te prépare ça. Tu vas partir avec John.

— Le caméraman ?

— Oui, il sait tout faire, sauf parler. Tu seras tranquille avec lui.

Je m'apprête à sortir en lui lançant un bref merci, lorsqu'une vague de reconnaissance me submerge. Je saute sur Tod et l'étreint fort.

— Merci, Tod, merci.

Il est tout gêné.

— Oh !... Pas de quoi, Nixon...

En retraversant l'open-space, je vois Ava de la compta qui discute avec les filles. Elle me prend à partie.

— Canon, hein !

— Tu m'étonnes, grrr, dit Natacha en mimant une tigresse.

— Et toi, Mila, t'en penses quoi, du bel Evans ? Tu l'as vu en interview... Il est comment ?

— Bientôt marié, apparemment.

Elle met ses lèvres en cul de poule.

— Ne m'en parle pas, ça me désole.

— Enfin, Mila est quand même sorti avec le beau Colin. Quelle chance !

Je garde le maximum de contenance possible pour réussir à aller m'échouer dans mon bureau et j'ouvre enfin les vannes.

J'attrape mon téléphone pour joindre Clarisse.

— Hé ! Salut, toi !

Sa voix chaleureuse me console, mais me fait prendre conscience que je suis désormais effectivement retournée au statut de pauvre petite chose.

— Je venais t'annoncer que je partais.

— Merde alors !

— Quoi ?

— Tu vas dans un couvent ou un truc comme ça ?

— Mais où vas-tu pêcher des idées pareilles ?

— Accouche, alors !

— Je pars en Cornouailles...

— Je n'en étais pas loin, remarque.

— ... couvrir le congrès annuel du parti des Verts.

— Tu es punie ?

— J'ai voulu partir en vacances. Comme ce n'était pas possible au pied levé, Tod m'a proposé ça comme moyen de prendre l'air.

— Eh bien... Tu as sans doute raison, répond-elle après un moment de silence.

— Je ne sais pas..., mais je ne peux assister à tout ça, et continuer à bosser comme si de rien n'était. C'est plus que je ne peux endurer, dis-je, des trémolos dans la voix.

— Oh ! Mila, tu t'es accrochée trop vite à ce type. Il faut croire que tu étais encore trop fragile...

Je ne réponds rien, tout simplement parce que je ne sais pas quoi répondre à mon amie. Je me sens anéantie alors que je connais à peine Greg. Je n'ai passé que peu de temps avec lui, et ma réaction est totalement disproportionnée, j'en suis bien consciente.

Je devrais me sentir vexée ou en colère, mais, en plus de ces sentiments, j'éprouve de la tristesse, une infinie tristesse..., comme si je savais que nous étions en train de passer à côté de quelque chose d'incroyable.

— Eh ! Oh ! Tu es toujours là ?

— Excuse-moi, Clarisse... Au fait, je ne prendrai pas mon téléphone. C'est préférable.

— Bon sang ! Plutôt me faire amputer des deux jambes et de la tête !

— Je veux me couper du monde, et puis Tod pourra joindre John en cas de besoin.

— Ah ! Génial ! Le brave patron t'a adjoint un assistant de choc super sexy, j'imagine !

Je me mets à rire.

— C'est pas tout à fait ça, dis-je en pensant à John, quarante-cinq ans, catégorie ours mal dégrossi ne s'exprimant que par onomatopées.

— Bon, eh bien... Amuse-toi bien ! Tu m'appelles en rentrant ?

— Évidemment.

— Je t'embrasse, ma belle.

— Clarisse ?

— Oui.

— Merci d'être là. Vraiment.

Aussi sensible que fantasque, mon amie est touchée par mes mots.

— Hé, Nixon ! Ce n'est pas la fin du monde ! Tu vas remonter la pente en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ! Et puis... pas de quoi. Je suis là pour ça.

Lorsque je quitte discrètement les locaux de la rédaction sans informer mes collègues de mon départ, j'entends les sujets qui seront évoqués au journal de treize heures.

En troisième partie : l'annonce du mariage Malkovitch-Evans.

Revenue à mon appartement en milieu de matinée, je fourre le strict nécessaire dans mon sac de voyage fuchsia que Gabriel avait en horreur.

Je prends le temps d'envoyer un mail à mes parents pour les prévenir que je ne serai pas joignable durant quelques jours et fais mes adieux à mon smartphone.

— Tu vas me manquer, chéri, mais c'est mieux pour moi.

Il bipe alors que je le dépose :

*Mila, je n'ai jamais flippé comme ça.*

*Je n'arrive pas à me concentrer.*

*Laisse-moi te voir ce soir.*

*G. E.*

Je me pince douloureusement les lèvres, mon nez commence à picoter, et mes paupières, à devenir douloureuses. Je pose mon téléphone sur ma table de nuit.

Une demi-heure plus tard, j'ai rejoint John à l'aéroport. Tod nous a eu des billets, et le décollage est prévu à treize heures, direction Plymouth. Le congrès doit avoir lieu à Falmouth à l'extrême sud-ouest de l'Angleterre. En attendant, je regarde les prévisions météo qui passent sur une télévision dans la salle d'embarquement. Il fera beau cette semaine à Londres, tandis qu'on annonce des pluies diluviennes là où nous nous rendons.

— Pas de bol, dis-je à l'intention de John

— Grmph.

Il n'a même pas daigné enlever ses écouteurs quand je lui ai dit bonjour. Il s'est contenté d'un hochement de tête et d'un rictus apparemment censé s'apparenter à un sourire... Sacré programme qui s'annonce pour moi.

Dans l'avion nous sommes placés côte à côte, et John sort aussitôt sa console de jeu, deux bandes dessinées et un lecteur de MP3. Suréquipé, mon collègue geek.

Je pose mon roman sur la tablette tout en sachant que je vais être bien incapable de me concentrer pour lire plus de deux lignes durant les quatre-vingts minutes que dure le vol. Nous quittons Londres à l'heure, et la sensation de décollage m'apaise peu à peu. J'ai l'impression que mon corps s'allège d'un poids et que la tension s'apaise enfin. C'est l'effet que me fait Greg : plus je suis proche de lui et plus il me bouleverse, m'électrise et m'enflamme. Je repense à la veille, lorsque je sentais sa présence dans la salle sans avoir besoin de le voir physiquement.

Nous passons les nuages quand John grogne en me tapant l'épaule avec quelque chose.

— Oui, John ?

Pour toute réponse, un « Mpppf » et une lettre.

— C'est pour moi ?

Il hausse les épaules. Visiblement, ma question est complètement débile.

— Qui t'a donné ça ?

— Tod... oublié.

Je me dis qu'il a épuisé son quota hebdomadaire et que je n'aurai plus droit au moindre mot avant notre retour à Londres.

J'ouvre l'enveloppe. Tod y a mis nos badges d'accréditation, un plan, les coordonnées GPS du

congrès, et un document à remettre à l'agence de location de voitures à Plymouth. Je soupire et regarde John en coin. Le trajet va être long..., très long...

Tout au fond, une lettre manuscrite : l'écriture fine et assurée de Tod.

*Je crois que j'ai pensé à tout. N'oublie pas de prendre des notes de frais pour chaque dépense (et pas de folies). Étant donné ce « départ précipité », Kate n'a pas réussi à avoir des chambres d'hôtel dans Falmouth même.*

*Vous serez donc dans un bed and breakfast à quelques kilomètres de là (cf. enveloppe).*

*Bossez bien, tous les deux, et toi, Mila, reprends du poil de la bête.*

Tod

Je pose délicatement la lettre sur mes genoux et laisse mon regard se perdre au-delà du hublot.

Je sais que Greg va reprendre ses messages ce soir et certainement m'appeler. Je suis consciente, ou tout au moins je me persuade, que j'ai pris la bonne décision. Comme je n'arrive pas à résister en sa présence, l'éloignement est véritablement la seule solution qui s'offre à moi pour faire un semblant de point. Cela étant, j'imaginai plutôt quelques jours à Rome ou encore à Barcelone... Le congrès des Verts à Falmouth sera au sens littéral du terme une mise au vert.

— Un apéritif ? demande le steward.

— Non, je vous remercie.

Le petit blond passe à la rangée suivante tandis que mon regard glisse sur mon voisin. Le voir me fait revenir sur ma décision.

— Si, finalement. Deux.

Il opine du chef d'un air complice et me sert une double dose de rhum-coca. John me regarde comme si je venais de dépecer sa grand-mère.

— Un problème, John ?

Il fait non de la tête avant de hausser les épaules et de se focaliser à nouveau sur sa console. Je lui touche le bras :

— Tu as le permis ?

Il répond affirmativement à ma question.

Parfait, il conduira donc jusqu'au B & B.

Je vais donc boire, puis dormir.

Je déambule aux côtés de John dans les couloirs de l'aéroport.

Le vol m'a donné mal à la tête, à moins que ce ne soit les quatre rhums-coca. Mon collègue sort de son volumineux sac à dos un énorme appareil photo reflex. Il paraît prêt à immortaliser tout ce qui bouge. Je sors les documents de Tod et me dirige vers l'agence de location de voitures.

— Tu te souviens que tu conduis ?

Pour toute réponse, John bouge la tête de haut en bas et tord le côté droit de ses lèvres. Je m'occupe des démarches tandis qu'il charge le coffre de notre véhicule de son matériel de tournage et de nos sacs. Je lui tends les clés et m'installe côté passager. J'ai acheté un guide sur la Cornouailles à la boutique de l'aéroport. Je ne suis jamais retournée dans cette région depuis mon dernier camp d'été. J'avais seize ans, et c'était en compagnie de Lili et Clarisse.

Lili. La première image qui me revient lorsque je pense à elle, c'est son visage froid, limite provocant, quand je l'ai trouvée dans les bras de Gabriel. Ou plutôt, pour être précise, avec la tête de Gabriel entre les cuisses. Sur le moment, ainsi que les semaines qui ont suivi, j'ai pensé qu'elle avait agi ainsi par jalousie ou encore parce qu'elle m'en voulait pour je ne sais quelle raison. Mais comment expliquer cet air de défi dans ses yeux ?... Le rhum m'a rendue encore plus mélancolique et, au lieu de dormir, voilà que je ressorts les vieux dossiers... Bravo, Nixon. Mais soudain la campagne produit son petit effet. Les champs et les vallons succèdent aux bosquets. Je finis par tenter un petit sourire : Tod savait ce qu'il faisait en m'envoyant ici.

John a toujours ses écouteurs greffés aux oreilles, et je lui propose de transférer la musique sur l'autoradio, chose qu'il accepte avec un certain enthousiasme, à savoir en écarquillant légèrement les yeux. Je suis à peu près certaine d'avoir droit à du heavy métal pur et dur ; c'est pourquoi je suis sidérée d'entendre la voix de Nina Simone emplir l'habitacle. Je me sens presque mal à l'aise sur le moment, repars dans la Jaguar de Greg quelques soirs plus tôt. Il faut croire qu'ici aussi il me poursuit, mais je relativise vite en me remémorant à quoi j'ai échappé.

Le congrès commence le lendemain et se poursuit durant quatre jours. J'ai carte blanche, et nous pouvons rester autant de temps que « nécessaire ». Je dois simplement rentrer pour les inévitables quotidiennes du week-end, sans quoi Peter sautera sur l'occasion de se rendre indispensable.

— Où on dort ?

Je ne sais pas ce qui me cloue le plus. Est-ce la tonalité de la voix de John ou le simple fait qu'il s'exprime ? Il a un timbre de baryton, grave et velouté, à moins que ses cordes vocales ne soient ankylosées à force de servir si peu souvent ?

— Ah !... Eh bien... Plus d'hôtels de libres à Falmouth... On a l'adresse d'un petit truc en rase campagne.

Il acquiesce sans rien ajouter, me laissant sur ma faim. À quoi je m'attendais ? Qu'il se mette soudain à déclamer des tirades de Shakespeare ?

Je sors la photocopie du dépliant *bed and breakfast*.

*Propriétaires : Greg et Nora Bartok.*

Sans rire, il me poursuit encore et toujours. Mes pensées reviennent au même point. J'ai presque envie de sourire quand je repense aux mots cinglants d'Anna Malkovitch lors de la soirée, à sa prestation vidéo dans laquelle elle badine avec les journalistes à propos de leur futur mariage, tandis

que ce connard de Greg considère « toute cette histoire » comme un « fâcheux incident » dans l'un de ses SMS. Mais c'est plus fort que moi : à peine ai-je évoqué son souvenir que ma température corporelle grimpe de plusieurs degrés. Je frémis et ferme les yeux.

— Ça va pas ?

Merde. Je ne suis pas toute seule, me dis-je, extrêmement gênée.

— Le rhum. Trop de rhum tue le rhum.

Il semble d'accord avec moi et fixe à nouveau la route.

Je me concentre sur le vert omniprésent du décor pour chasser mes idées noires et globalement Greg de mon esprit. Le GPS nous signale une arrivée imminente et, quelques minutes plus tard, John engage la voiture dans un chemin qui semble plus fréquemment emprunté par des tracteurs que par des véhicules dits classiques.

Trois cents mètres plus tard, nous arrivons devant une jolie maison de campagne, le cottage anglais dans toute sa splendeur, la véritable carte postale de la Cornouailles. John paraît ravi et dégage aussitôt le gros appareil photo de son sac.

Je sors de la voiture et tourne sur moi-même. Tout ici est absolument ravissant.

— Vous devez être les journalistes ?

Une femme entre deux âges sort de la bâtisse et nous rejoint en boitant légèrement. Un homme aux cheveux poivre et sel la suit en tenant une canne.

— Greg ! Je peux bien faire quelques pas sans elle !

L'homme lui tend alors un bras en souriant. On se croirait dans un téléfilm romantique.

— Oui, c'est bien ça. Mila Nixon, dis-je en leur tendant la main.

Ils se tournent ensuite vers John, qui est à genoux dans la cour en train de prendre une poule en photo. Il leur adresse un petit signe de la main. Ils n'obtiendront rien de plus de lui, et je lève les mains tout en haussant les épaules en signe de désarroi.

La femme se met à rire et nous invite à entrer dans la maison.

— Cet endroit est incroyable ! Exactement ce qu'il me fallait.

Elle paraît ravie.

— Voilà les clés. Vous êtes chez vous. Nous habitons à dix minutes, et mon mari vous apportera à déjeuner à six heures trente demain matin. Je vais vous montrer les chambres.

Elle s'arrête brusquement.

— Il vous faut deux chambres ?

— Oui, crions-nous de concert.

— Nous allons mettre monsieur au rez-de-chaussée et, pour vous, mademoiselle, il y a une chambre plus romantique à l'étage.

— Ça vous donnera envie de revenir lors d'un séjour en amoureux, ajoute M. Bartok.

Je garde pour moi mes remarques sur le fait que je compte tirer définitivement un trait sur toute possibilité de future vie amoureuse, et également que j'ai une théorie toute personnelle selon laquelle tous les hommes de l'univers sont des salauds, et je leur souris de toutes mes dents.

Les Bartok prennent congé après nous avoir montré le fonctionnement des appareils ménagers ainsi que le frigo, rempli de suffisamment de choses pour tenir un siège. Juste après leur départ, tout en descendant une bouteille de vin rouge, nous partageons, John et moi, un hachis Parmentier de canard préparé par madame.

— Tu n'es pas du genre bavard, hein ?

Il fait non de la tête et accompagne le hochement de tête d'une moue qui signifie que ma question



est on ne peut plus perspicace.

— Ça te dérange si je parle ?

Encore un non.

— Bon, alors je vais me lâcher, parce que moi j'en ai besoin, et puis l'alcool me rend encore plus volubile, alors...

Il lève les yeux au ciel et descend son verre de vin comme pour se donner du courage.

— On s'en ouvre une autre ?

Il a l'air d'accord, mais visiblement pas pour les mêmes raisons.

Je me mets à soliloquer et raconter par le menu à ce type la semaine on ne peut plus dense que je viens de vivre. John restera, quoi qu'il arrive, muet comme une tombe, éludant tout de même au passage les scènes de sexe.

Il a l'air d'écouter, pas passionné pour deux sous, mais tout de même attentif, et puis, vers vingt-trois heures, il s'endort, le visage calé sur ses deux poings, et je me rends compte de l'absurdité de la situation.

— Allez, John, au dodo, dis-je en le secouant légèrement.

Il ouvre les yeux et gagne sa chambre en mode zombie tandis que je m'engage dans l'escalier. À l'entrée de ma chambre, je réalise que la propriétaire a plus que raison : sans sombrer dans le mauvais goût et la mièvrerie, elle est absolument parfaite pour qui souhaite se plonger dans une ambiance romantique.

La déco est sobre et raffinée ; un lit à baldaquin imposant est placé en son centre. Les larmes refoulées toutes les dernières journées jaillissent enfin, mais cette fois-ci elles sont bénéfiques, et je me sens soulagée après la crise.

Je me glisse rapidement sous la couette et compte les Greg Evans pour m'endormir.

Ils ne sautent pas élégamment les barrières comme les moutons de mon enfance, mais se fracassent l'entrejambe contre les planches à chaque saut.

Deux jours que nous couvrons le congrès. L'ambiance y est plutôt sympathique, et John, chose incroyable, se déride peu à peu. J'entends par là qu'il a quelquefois esquissé des sourires à mes pitreries forcées pour ne pas sombrer dans la dépression.

Nous aurons largement matière à ficeler un reportage pour une émission spéciale, et les directs que nous réalisons sont de bonne qualité. Tod paraît ravi lorsque je l'ai au téléphone.

Mercredi soir, vers dix-huit heures, j'aide John à ranger la caméra et tout le matériel de prise de son, lorsqu'il se met à fouiller dans sa poche et en sort son téléphone qu'il me tend en voyant le nom de Tod s'afficher.

— Mila ? J'étais sûr que John allait faire ça ! C'est pathologique, non ?

— À qui le dis-tu ?...

— Bon, passons... Tout va bien ?

— Oui, je crois qu'on aura de quoi faire vingt minutes d'émission, en plus des interventions directes. C'est super intéressant, en fin de compte...

— Tu as pu te changer les idées ?

Je comprends qu'il va nous demander de rentrer.

— Oui... Mais, bon, demain, il y a l'intervention de Mitchell.

L'ancien chef de parti a une grosse cote d'amour auprès de la population, mais s'est vu ravir la direction par Powell, un jeune Vert aux dents qui rayent le parquet.

Tod souffle dans le combiné.

— Tu es bien consciente que vous n'allez pas pouvoir rester deux ans en Cornouailles, Mila...

— Je sais bien... Et si c'est ce que tu préfères, eh bien, nous rentrons tout de suite...

— ...

— ... et nous laisserons filer cette intervention pleine de malice et bourrée de Scud envers Powell, que les téléspectateurs affectionnent tout particulièrement...

— ...

— ... d'autant plus que les autres équipes des chaînes concurrentes sont presque toutes parties.

— OK, OK, c'est bon, tu as gagné. Mais samedi matin, je veux voir tes fesses à la rédac'.

Je savoure le répit gagné et lance mon poing en l'air en silence.

— Bien sûr, patron.

— Mila ? Il est quand même pas trop bizarre, John, au quotidien ?

Je souris et me tourne vers mon collègue qui a sorti son appareil photo maintenant que tout le matériel est emballé dans les sacs.

— Franchement ? Non. En fait, il est même plutôt sympa, si on arrive à faire abstraction de ses nombreux côtés étranges, et aussi du fait que même un poney doit être infiniment plus bavard.

Je reviens en pensée à notre soirée de la veille. Il a préparé des pâtes, nous avons regardé un film, et il m'a empêchée de saisir son téléphone comme je le lui avais demandé cinq verres de vin plus tôt :

— John... Promets-moi de me dire non ou au moins... de grogner si l'envie me prend d'appeler Greg... Oh !... Greg... Je veux ce connard de Greg !!!

Il a sur le moment acquiescé et tenu parole lors de mes différentes tentatives sournoises. J'ai

ensuite pleuré sur son épaule à plusieurs reprises, attrapant les mouchoirs qu'il me tendait avec un flegme tout britannique et un regard vaguement compatissant.

Le jazz régnait en maître dans la maison depuis notre arrivée, et c'était là, en plus des photos qu'il ne se lassait pas de prendre, apparemment sa seule préoccupation.

— Non, je t'assure, Tod, il est sympa dans son genre. Tout à fait supportable, vraiment.

Je raccroche, bien consciente que c'est moi qui suis franchement insupportable par moments, complètement abattue une seconde et littéralement euphorique celle d'après. Nous rejoignons le cottage sous la pluie et je décide d'allumer un feu.

Nous avons acheté des pizzas à Falmouth, et John, qui a terminé la sienne, entame ma part devant la télévision. Je n'ai quasiment pas d'appétit et bois plus que je ne mange depuis le gala de charité.

John me propose la dernière portion, que je refuse en plissant les narines et en attrapant une pomme. Sur l'écran, il est question de kung-fu, de Bruce Lee, de méchants et de gentils, et cela suffit à me faire encore pleurer :

— John !!! Pourquoi faut-il qu'il y ait tant de méchants ?

Je renifle dans son tee-shirt tandis qu'il fait mine de ne rien remarquer. Il me tend son verre de vin en secouant la tête. Je le descends d'un trait.

— Je vais finir alcoolique, c'est ça que tu sous-entends ?

Autre hochement de tête et sourcils arc-boutés : c'est un oui complètement affirmatif.

— Oh !... Je sais bien... Mais je n'y peux rien... J'ai cet enfoiré dans la peau.

Son attention retourne à son film. Je me lève. Le verre à la main, je me balade dans la petite maison. Toute la décoration a été choisie avec soin par Mme Bartok. Quelques portraits de famille trônent çà et là et transpirent le bonheur.

Je repense au cliché de magazine du couple star de la semaine. Une photo, aussi flatteuse soit-elle, montre-t-elle toujours la sincérité du moment ? Peut-être que cette famille qui pose lors d'un pique-nique dominical à côté d'un moulin s'est étripée l'instant d'après, ou bien le père souriant a peut-être collé une fessée à son aîné qui a poussé la grand-mère dans le ruisseau quelques minutes plus tôt sans que cela transparaisse pour autant sur l'image...

Anna Malkovitch. Greg Evans.

Si souriants, si pétillants, pleins de vie...

Que me faut-il croire ? Toujours aussi triste depuis mon départ de Londres, je secoue la tête. Il faut vraiment que je sorte ce type de mon esprit. Je sens ma tête tourner, salue mon colocataire et monte l'escalier en prenant soin de m'agripper à la rampe.

Mais je prends la mesure de ma tristesse. Il est à peine vingt et une heures quinze et je me retrouve assise, seule, perdue au fin fond de la Cornouailles, sur le lit d'une chambre à l'ambiance trop romantique pour me laisser indifférente. Je ne fais que me plaindre et pleurnicher depuis la soirée du gala de charité, mais, en cet instant, l'image que me renvoie la jolie psyché positionnée dans un coin de la pièce est simplement celle d'une fille fade et résignée.

Je la foudroie du regard. Qui est-elle pour porter un jugement sur les événements que je traverse, ainsi que sur l'ambiguïté des sentiments et des désirs que j'éprouve depuis que j'ai rencontré Greg ? Je souffle bruyamment, avec pour seul but qu'elle détourne le regard, mais elle me surprend en soufflant également, bien évidemment... J'embrasse du regard le cocon dans lequel je me complais depuis notre arrivée. J'étouffe. Il me faut de l'air, me dis-je en ouvrant grand la fenêtre principale. Je laisse l'air frais pénétrer la pièce en même temps que mes poumons, ferme les yeux et me décide : hors de question de me coucher si tôt, et je n'ai aucune envie de lire.

Je veux du contact, entendre des gens parler, me sentir vivante.

Je redescends l'escalier et toque trois fois contre le montant de la porte du salon.

— Tu veux aller prendre un pot ?

— ...

— J'en peux plus de rester enfermée ici. Je vais faire un tour au pub.

Comme je m'y attendais un peu, John me fait non de la tête et indique la télé du menton.

— Bon, eh bien, bon film. À tout à l'heure.

Il m'adresse un petit signe tandis que je revêts mon trench et enfile mes chaussures. Je claque la porte derrière moi et m'engage sur la petite allée du cottage.

La maison est légèrement isolée du hameau, mais j'aperçois rapidement les autres maisons après le premier virage, ainsi que la lumière clignotante du pub. Quelle que soit l'heure de la journée, nous y avons toujours vu du monde. Une fois l'allée éclairée passée, j'avance en fixant les lumières des maisons. Si seulement j'avais mon téléphone, je m'en servirais comme d'une torche, mais je me contente de focaliser mon attention sur le lampadaire hors d'âge posté au carrefour, qui fait l'angle entre la rue principale du village et la rue du pub.

Je distingue au passage une cabine téléphonique à laquelle je n'avais pas encore prêté attention, et mes mains pourtant profondément enfoncées dans mes poches me démangent... Je passe en tentant de l'ignorer, puis reviens sur mes pas tout en cherchant de la monnaie.

Une minute plus tard, je suis en train de composer le numéro de Clarisse.

— Allo ? Allo ?

— Hé ! C'est moi !

— Mila ? C'est quoi, ce numéro ?

— Une cabine, juste à côté de là où nous logeons, bref...

— Eh bien... Au son de ta voix, ça n'a pas l'air la grande forme.

Je soupire plus fort que je ne l'aurais voulu. J'appelais Clarisse pour qu'elle me reconforte. Finalement, l'entendre me donne encore plus le bourdon.

— Il y a du bruit derrière toi. Je te dérange ?

— Non, non... Je prends un pot avec des collègues.

Voilà ce qui me manque : j'aimerais occuper mon esprit et arrêter de me morfondre. John est adorable, mais il ne m'aide pas vraiment à me changer les idées...

— Tu rentres quand ?

— Je suis idiote, j'ai demandé à Tod de rester encore un peu en prétextant une conférence importante..., mais, en réalité, j'en ai ras le bol.

— Allez, ma belle... Oh !... Tu me fends le cœur. Je n'aime pas te savoir comme ça, dans ce trou paumé en plus...

— Ça va aller, lui dis-je pour la rassurer. Je suis pourtant bien consciente que je vais, au mieux, me mettre à pleurer dans les deux minutes.

— Écoute, il faut que tu joignes Tod. Tu lui dis que tu as changé d'avis.

— Pas maintenant. Ça ne rime à rien. Non, on va couvrir la journée de demain et ensuite j'hiberne jusqu'à ce qu'Anna Malkovitch et Greg trépassent. Bonne soirée, Clarisse.

— Attends ! Comment veux-tu que je raccroche, après ça ?

— Ça va aller. D'ailleurs, pour me changer les idées, je vais prendre un pot au pub du coin.

— Très bien... Je ne sais pas quoi te dire...

— Allez, file. J'entends que ça glousse derrière toi. Tu dois manquer plein de ragots !

— Bon... Tu m'appelles en arrivant demain, hein ?

— Sans faute.

Je repose le combiné à regret, mais il est hors de question que j'oblige Clarisse à me consoler toute une soirée. C'est grotesque et pitoyable.

Je pousse la lourde porte en bois et pénètre dans le bar. Je suis surprise d'y trouver au moins une vingtaine de personnes. La décoration est plutôt soignée, et c'est apparemment l'un des derniers endroits conviviaux du coin. Toutefois, le lieu n'a rien à voir avec certains pubs de Londres ultrasophistiqués fréquentés uniquement par les jeunes cadres dynamiques et les étudiants. Ici, les usagers sont de toutes tranches d'âge et pas vraiment sur leur trente-et-un...

Un vieux juke-box crache les grands succès d'Oasis tandis que des jeunes jouent aux fléchettes. Personne ne semble faire attention à moi quand je m'installe discrètement à une petite table située contre la vitrine. Les voitures se font encore plus rares à cette heure tardive, les clients viennent ici à pied, et, vu l'état d'un type rougeaud endormi sur ses poings dans un coin, ça vaut certainement mieux... Une serveuse rousse, la frange coupée très court, vient se poster à côté de moi, et je ne peux quitter des yeux son chewing-gum qui va et qui vient à la frontière de sa bouche de façon hypnotisante.

— Qu'est-ce que je sers à la demoiselle.

J'évite de relever que la demoiselle a dix ans de plus qu'elle.

— Vous avez des cocktails ?

Elle se met à rire.

— Non, de la bière tant que vous voulez. Six sortes à la pression et quinze en bouteilles, mais pas de cocktails.

— Bon...

— Vous êtes là pour les écolos ?

Je souris et hoche la tête.

— Ça nous a amené un peu de monde. Josh est content, dit-elle en désignant l'homme rond derrière le comptoir.

— Bon, ça ne me dit pas ce que je vous sers !

— Martini ?

— Pas de problème, ma belle, j'ai ça en stock !

Elle tourne les talons et traverse la salle sous les sifflets de trois quadragénaires plutôt joyeux. C'est la mi-temps d'un match de foot, et ils semblent satisfaits de la façon dont la partie se déroule pour l'équipe qu'ils soutiennent. La serveuse leur adresse un doigt d'honneur, et ils se tordent de rire tandis qu'elle leur lance ensuite un clin d'œil amusé.

Deux martinis plus tard, j'ai tourné légèrement ma chaise et je suis le match à mon tour tout en encourageant une jeune femme qui bat son copain au baby-foot. À défaut d'être passionnante, cette soirée a le mérite d'être dépaysante...

Lorsque le match se termine vers vingt-trois heures, je décide qu'il est temps pour moi d'aller retrouver ma chambre si désespérément cosy. La salle s'est vidée de la moitié de ses clients et je dois me forcer à aligner quelques heures de sommeil si je veux pouvoir avoir les idées claires le lendemain matin.

Je m'apprête à me lever lorsque l'un des jeunes qui ont passé leur soirée aux fléchettes se poste devant moi et interpelle la serveuse.

— Tina ! Une Guinness et... un martini, c'est bien ça ?

— ...

— Depuis tout à l'heure, je n'arrête pas de vous regarder. Vous êtes... très jolie.

Je reste bloquée par la surprise. Je ne m'attendais pas à me faire accoster, surtout dans ces

conditions. Il est grand, doit avoir dans les vingt-trois ans, une carrure à pratiquer le rugby, et un début de tatouage dépasse de son tee-shirt à manches courtes.

— Ah... Eh bien, salut...

— Moi, c'est Pete, enchaîne-t-il en me tendant une main puissante.

— Mila.

Réponse réflexe. Je ne peux tout de même pas me montrer impolie, bien que j'aie déjà terriblement envie de me trouver le plus loin possible d'ici. J'ai besoin de tout sauf d'éconduire un jeune et beau garçon.

— Alors ?

— ...

— Martini, c'est bien ça ?

— Écoutez, c'est très gentil, mais j'étais sur le point de partir.

Il soupire et pose son coude sur la table. Quelque chose me dit qu'il ne va pas s'avouer vaincu si facilement. La serveuse vient poser sa bière devant lui.

— Il vous dérange ?

— Euh..., non, pas du tout..., mais je ne vais pas rester.

Pete attrape ma main sans que je le voie venir. La jeune femme tique, mais se retient de commenter quoi que ce soit et retourne s'affairer au bar.

— On peut prendre le temps de faire connaissance, Mila.

Je retire ma main d'un geste brusque et la pose sur mon genou.

— C'est vraiment gentil, mais je préfère décliner, dis-je avec un petit sourire contrit. Sans rire, je dois vraiment y aller.

Je me lève en joignant le geste à la parole. Manque de chance, Pete fait de même.

— Eh bien, je vais vous raccompagner !

Je me rends compte qu'il penche un peu. Il n'a visiblement pas fait que jouer aux fléchettes. Mon alarme intérieure commence à s'affoler. Je ne veux me montrer ni hautaine ni désagréable, mais il paraît décidé à s'accrocher.

Visiblement un peu inquiète, Tina me regarde du bar.

— Franchement, ce n'est pas la peine. Je loge tout près.

J'attrape mon sac et, d'un ton sans appel, lui souhaite une bonne nuit. À mon grand soulagement, il baisse la tête, puis repousse sa chaise en m'adressant un sourire crispé et part retrouver ses amis. Je me dépêche de sortir après avoir laissé un billet sur la table et, une fois dehors, je m'autorise à pousser un énorme soupir de soulagement. L'atmosphère était plus que tendue, et j'ai eu peur de devoir l'envoyer balader plus durement. Deux voitures se succèdent sur la petite route tandis que je serre mon étole autour de mon cou. Je passe mon sac à main en bandoulière et m'apprête à prendre le chemin du retour lorsque j'entends le tintement de la clochette de la porte d'entrée retentir. L'instant d'après, je sens une main sur mon épaule.

— C'est pas sérieux, Mila... Je vais tout de même pas te laisser rentrer toute seule...

Le lampadaire clignote, et les yeux de Pete ont, dans cette quasi-obscurité, une lueur effrayante. Le tutoiement soudain me confirme qu'il est plus alcoolisé que moi.

— Non, vraiment. Je vous ai dit que ça allait.

Je recule et me dégage de son emprise. Il est très grand, plus d'un mètre quatre-vingt-dix, et il sent la bière à plein nez. Il fait un pas vers moi, passe une main derrière ma tête et rapproche son visage du mien plutôt rapidement pour quelqu'un qui est aussi imprégné. Je tourne la tête. Son baiser atterrit sur ma joue, et je tente aussitôt de le pousser de toutes mes forces.

— Hé ! En fait, t'es une allumeuse !

— Lâchez-moi !

Je me débats, mais il m'attrape un poignet et le serre fort. Nous sommes trop loin de la vitrine du pub pour que des clients puissent nous voir. Je commence à paniquer et réfléchis à toute vitesse aux vagues notions de self-défense déjà lues. J'entends vaguement une portière claquer non loin, et, au moment où je m'apprête à lever bien haut mon genou dans les parties de Pete, un poing surgit de nulle part et le propulse en arrière.

— Qu'est-ce tu veux, toi ?

— Je crois qu'elle t'a dit de la lâcher.

Je n'en crois pas mes yeux : Greg se tient tout à côté de moi. Le moteur de la Jaguar tourne encore, et la portière est ouverte.

— Occupe-toi de ton cul !

Pete s'approche à nouveau et essaye de me prendre le bras. Je recule un peu plus. Je suis presque contre la cabine téléphonique utilisée plus tôt pour appeler Clarisse. Greg cherche à temporiser. Il est un tout petit peu plus petit que Pete.

— Je crois que tu ferais bien d'aller te coucher.

— Fous-moi la paix ! Elle va venir prendre un verre.

Je ne bouge pas, pétrifiée, quand Pete tente une nouvelle fois de s'approcher de moi. C'est au moment où Greg le repousse une nouvelle fois que la situation dégénère vraiment. Pete, complètement hébété, le dévisage, puis lui fonce dessus tête baissée. Greg l'esquive, puis finit par lui coller une droite quand, menaçant, il revient une fois encore vers lui. Pete est sonné, tangué, puis finit sa course contre la vitrine.

— Ne traînons pas ici.

Greg me tend une main, que j'empoigne volontiers vu les circonstances, et nous courons vers sa voiture.

Lorsque nous dépassons le pub, je ne distingue pas ce que crie Pete à notre intention, mais j'imagine sans mal le contenu de ses paroles, certainement un mélange de jurons et une énumération de choses que nous pourrions nous insinuer dans le derrière...

Sans que j'aie besoin de lui indiquer le chemin, Greg se dirige vers le cottage et se gare dans l'allée. Je fixe mes mains, vissées sur mes genoux. Je suis sous le coup de l'émotion, choquée par les événements et surtout par ce qui aurait pu se produire sans l'intervention de Greg.

— Ça va ?

Je hoche la tête. Je frissonne et me frotte les avant-bras.

— Merci.

Il ne répond rien. Les capteurs des éclairages de l'allée ne détectant plus aucun mouvement, nous sommes soudain plongés dans le noir.

— Mila...

— Comment m'as-tu retrouvée ?

Il y a un silence gêné, puis Greg se lance :

— C'est ton collègue, dit-il en désignant la maison. Il a fallu que je lui tire les vers du nez, mais il a fini par me dire que tu étais allée au pub.

Je suis contente qu'il s'abstienne de me faire la morale prévisible sur le fait qu'une femme ne doit pas s'aventurer seule la nuit...

— Mais comment es-tu arrivé au cottage ?

— Écoute, je n'en pouvais plus. Il fallait que je te voie pour t'expliquer.

— ...

— Car je peux *tout* expliquer.

Je ferme les yeux et me renverse dans le siège de la Jaguar.

— Oh ! Greg, j'imagine que tu as des tonnes d'explications, vraies ou fausses, peut-être même un peu des deux.

— Alors, donne-moi une chance...

— ...

— Puisque tu ne réponds pas à mes messages, je n'ai eu d'autres possibilités que de venir te trouver.

— Je n'ai pas pris mon téléphone.

— Je le sais, dit-il avant de se reprendre. Enfin, j'imagine.

— Attends... Comment ça, « Je le sais » ?

— ...

— Réponds-moi !

Il reprend, d'une voix embarrassée :

— Les renseignements, lâche-t-il.

— Les quoi ???

Je n'en reviens pas. Il a abusé de ses pouvoirs pour pouvoir me localiser.

— Ensuite, eh bien, j'ai fait mon enquête auprès de tes collègues de la rédaction.

— Mais...

— Indirectement. Je n'ai pas eu beaucoup de mal à faire jouer mes contacts.

Je ne sais pas si je dois me réjouir de réaliser tous les moyens dont il a usé pour réussir à retrouver ma trace. Je suis stupéfaite, horrifiée et impressionnée qu'il ait fait ça pour me localiser.

— Tu ne comprends pas, Mila. Il fallait que je te voie.

— Oh !... Greg... Je suis une fille simple, très ordinaire, pas du tout le modèle sophistiqué qu'il te faut.

Les lumières de l'allée se rallument. Un chat fait face à la voiture et se fige pour nous détailler. Je réalise que Greg tend une main vers moi, toute proche de la mienne, que je déplace vivement.

— Qu'est-ce que tu racontes, Mila ? Écoute, j'ai rencontré quantité de filles, côtoyé quelques vedettes, continue-t-il un brin gêné, mais, crois-moi, je n'ai jamais ressenti ce que j'éprouve pour toi.

Puis je croise son regard. Il m'électrise en une fraction de seconde. J'y sens l'envie, la passion et le désir. Toutes les parcelles de mon corps se mettent aussitôt en alerte.

— Depuis le premier soir. J'ai tout de suite su... Je te voulais...

Je ricane en essayant de ne pas montrer mon trouble.

— Tu voulais me mettre dans ton lit, nuance.

— ... et quand je t'ai embrassée dans la rue, j'ai ressenti...

Il saisit le volant à deux mains et, comme dépassé par ses pensées, y cogne sa tête à plusieurs reprises. J'ai du mal à comprendre comment il arrive à se maîtriser en deux secondes, même lorsqu'il paraît perdu l'instant d'avant.

— Tu me fais du mal.

Il me regarde tristement, puis nous sommes à nouveau plongés dans le noir. La porte d'entrée s'entrouvre, et la tête de John émerge dans un faisceau de lumière. Il sourit lorsqu'il m'aperçoit. J'en profite pour sortir de la voiture et m'engouffrer dans l'entrée. Greg, surpris, est figé à côté de sa portière, ne sachant que faire.



D'un signe de la tête, je l'invite à entrer.

— Tout va bien, John.

Mon collègue paraît rassuré et secoue doucement la tête de haut en bas en prenant conscience qu'il dérange. Il me fait un petit signe en guise de bonsoir et emprunte le couloir qui mène à sa chambre. Je ferme la porte d'entrée derrière moi et tourne le verrou, en réflexe de protection aux événements de la soirée.

Greg reste tout à fait silencieux. J'enlève mon trench et mes chaussures, et vais jusqu'à la cuisine pour mettre en route la bouilloire. Il finit par ôter sa veste et la pose d'un geste mal assuré sur une chaise. Il paraît décontenancé. Il devait s'attendre à ce que je l'agresse, mais, encore toute retournée par le comportement de Pete, je sens mes forces m'abandonner.

J'apprête deux sachets de tisane et deux mugs sur un plateau à côté de la bouilloire et me dirige au salon. Je me love dans un vieux fauteuil tandis qu'il reste debout, ne sachant que faire de sa personne. Il tourne en rond comme un vieux chat avant de s'asseoir sur le canapé. Il se passe la main dans les cheveux et regarde tout autour de nous. Il est à tomber à la renverse. Ce mélange de charisme et de vulnérabilité me rend dingue, et j'ai beaucoup de mal à garder une contenance digne de ce nom.

— Je ne voulais pas tout ça, Mila... Je m'y suis terriblement mal pris.

Je garde le silence lorsqu'il se lève tout à coup.

— Non, en réalité, j'ai été à chier. J'aurais dû dire non d'emblée à Anna. Cette histoire d'arrangement médiatique, je ne l'ai jamais sentie. Je ne voulais pas. Mais elle a... tellement insisté.

Il me fixe avec beaucoup d'intensité, semblant attendre une réaction de ma part.

— D'ailleurs, félicitations pour le futur mariage.

Il souffle et hausse les épaules en même temps, puis se remet à arpenter la pièce de long en large.

— Je sais, c'est terrible, un vrai sac de nœuds... Mais je suis en train de tout arranger. Elle a fini par comprendre.

— Ce n'est pas du tout l'impression que j'ai eue l'autre soir.

Je revois le visage suffisant de l'actrice, heureuse de me torturer et me rabaisser.

— Elle est amoureuse de toi, Greg.

Il hoche la tête et fait la moue.

— Mila, je ne ressens plus rien pour elle, et même pire : quand je vois...

Il s'interrompt pour choisir ses mots avec soin :

— ... quand je vois l'effet que tu me fais, je me dis que je ne l'ai jamais aimée.

Tous mes muscles me font subitement défaut. Le mug heureusement vide m'échappe des mains et tombe à mes pieds. Les larmes montent. Il n'a pas le droit de me faire ça, pas le droit de me dire ça.

— Tu es un connard, tu le sais ?

— J'ai bien peur que oui, répond-il d'un air contrit.

Je tape le fauteuil d'un poing rageur.

— De quel droit tu fais tout ce chemin, utilises les renseignements généraux, mes amis ?...

— Sans compter des indic à ton boulot, ajoute-t-il en essayant de plaisanter.

— Quoi ? De quel droit tu arrives ici ? En plus, tu prétends me dire que tu éprouves quelque chose pour moi, alors que je suis accablée de chagrin et que je me sens l'amour-propre d'un caniveau mal entretenu depuis que je t'ai rencontré ?

Il fait un pas vers moi, et l'atmosphère se fait encore plus dense.

Mille choses passent dans ses yeux.

— On ne pourrait pas mettre tout ça sur le manque de chance ? Un mauvais départ ?

La colère refoulée éclate.

— Non ! On ne peut pas ! Tu as joué avec ma carrière, tu m'as mise dans une situation épouvantable, et j'ai eu beaucoup de chance que tout ça ne tourne pas au vinaigre !

Il fait encore un pas.

— Ne m'approche pas.

— Mila...

— Ne recommence pas avec tes « Mila ».

Il baisse la tête et fixe ses chaussures comme un enfant pris en faute. Non, je ne dois pas ressentir ça. Après un court instant, il retend une main dans ma direction.

— S'il te plaît.

J'attrape un coussin et le place en bouclier.

— Laisse-moi.

Il est surpris, et je vois de l'amusement passer dans ses yeux sombres. Seule une petite lampe diffuse une lumière faiblarde.

— Tu perds ton temps.

Il recule et s'appuie contre la porte. Il porte un costume froissé, sa cravate est desserrée et sa chemise blanche pend légèrement. Il est irrésistible. Il croise les bras et passe une jambe devant l'autre. Comment fait-il pour reprendre aussi vite forme humaine. Sans m'en apercevoir, je me suis levée. Mes yeux descendent sur le coussin que je tiens encore, et je me fais pitié.

Greg surprend mon air dépité et esquisse un mouvement.

— Non !

Je pointe le coussin dans sa direction et refoule les larmes qui se pressent sous mes paupières. Un voile que j'ai du mal à interpréter passe sur son visage.

— Et ne te moque pas de moi ! Tu l'as déjà assez fait...

— Mila...

Je lève les yeux au ciel pour signifier mon exaspération, mais je brûle déjà. Je ne sais pas comment je vais pouvoir gérer sa présence. Il m'observe fixement sans rien dire. Durant quelques minutes, nous nous défions du regard. Je sens la tension monter dans la pièce. L'air se charge de particules électriques, et mes seins se tendent. J'ouvre grand les yeux lorsque j'en prends conscience. Il me sourit alors timidement, puis baisse la tête, manquant de m'achever. Je le contemple et peine à respirer. Comme en colère contre lui-même, il serre les poings.

— S'il te plaît, va-t'en.

Il relève la tête, plante ses yeux dans les miens et avance encore d'un pas. Je mords ma lèvre pour ne pas gémir. J'ai l'impression que mon corps lui envoie des signaux. Son regard descend sur mon chemisier, et je sais qu'il distingue mes seins tendus.

— Oh ! putain, Nixon...

Je ferme les yeux. J'ai le souffle court et ne maîtrise plus rien. Je risque de craquer d'un instant à l'autre, mais je ne peux m'y résoudre, j'ai déjà trop souffert. Ma conscience me pousse à quitter la pièce rapidement.

— Dors sur le canapé. Nous parlerons de tout ça demain...

Je suis allongée dans mon lit depuis une heure déjà, et, bien évidemment, je ne parviens pas à trouver le sommeil.

Greg est toujours là, puisque je suis déjà allée vérifier au moins douze fois par la fenêtre du couloir que sa voiture était encore garée dans l'allée. Je suis au supplice, mon corps ne rêve que d'une chose, et c'est mon esprit qui l'en prive.

Je me lève et fais les cent pas dans la grande chambre avant de finir par me décider tout en maquillant la nature de mes intentions : je vais simplement jeter un coup d'œil au rez-de-chaussée...

Il est approximativement deux heures du matin, et un silence de cathédrale règne au rez-de-chaussée. Je descends à pas de loups et distingue un halot très faible émanant du petit salon dans lequel nous étions un peu plus tôt. Je passe la tête par l'embrasement, certaine de trouver Greg endormi sur le canapé ou l'un des gros fauteuils. Son regard me cloue sur place. Il est assis, le buste penché en avant, la tête entre les mains, l'air grave et triste, à peu près dans le même état que moi, et cela ajoute à la sensation de laisser filer une opportunité de vivre le moment présent. Lorsqu'il m'aperçoit, sa bouche s'entrouvre imperceptiblement. Il déglutit avec peine, puis se redresse.

Je panique et recule de quelques pas, déstabilisée de le trouver réveillé. Je l'entends qui se lève et, sans attendre, grimpe la volée de marches en espérant qu'il me suive. Je fonce jusqu'au lit et retiens ma respiration lorsque je perçois le craquement des marches. Quelques secondes après, il se tient là. Je suis à genoux sur le lit, face à lui, et je ne peux plus rien faire d'autre que rester figée. J'attends en fermant les yeux, repoussant l'idée de lui laisser prendre le dessus, mais consciente tout à la fois de n'avoir jamais rien souhaité si fort.

Quand je rouvre les yeux, il est tout proche. Je peux sentir son souffle, m'enivrer de son odeur. Il a l'air sombre, n'attend qu'un signe de ma part pour fondre sur moi. Je respire profondément, les poils de mes bras se hérissent, mon ventre se contracte, et je sens que mes sous-vêtements sont déjà tout humides. Nous nous observons un long moment. Il desserre un peu plus son col de chemise, et je me sens tressaillir. Le moindre de ses gestes me retourne. Je me tends un peu plus, pince mes lèvres. C'est le signal qu'il attendait.

L'instant d'après, il est contre moi, saisit mon visage à deux mains et plaque sa bouche sur la mienne. Lorsque je place mes mains sur son torse, il pense un moment que je vais le repousser. J'accroche son regard au mien et empoigne le col de sa chemise.

— Mila...

Aussitôt, je tire sur les boutons de sa chemise et fais glisser sa cravate. Il passe ses mains sur mes épaules, mon dos, et éjecte mon débardeur en un clin d'œil. Je l'embrasse à nouveau, goûte sa bouche. Nos langues se lancent dans un duel insoutenable. Il bascule la tête en arrière lorsque je caresse son pantalon d'une main. Je me mets alors à embrasser son torse puissant. Il me serre dans ses bras, toujours debout à côté du lit, puis passe ses mains sous mes fesses et m'accroche à sa taille. Je me tiens à son cou et le lèche sans discontinuer partout où il m'est possible de le lécher. Il gémit et me pose sur une commode. Ses yeux descendent sur le caleçon pour hommes qui me sert de bas de pyjama, et il me sourit, d'un sourire doux et sincère. Puis, saisissant mes seins dans ses mains, il m'embrasse à nouveau. Sans s'arrêter, il déchire mon caleçon, laissant apparaître mon sexe. Il respire de plus en plus bruyamment tandis que je ne rêve que d'une chose : le sentir en moi.

Il recule de quelques pas pour me contempler, nue et assise sur la commode, dans cette chambre, hors du temps. Il inspire profondément, puis revient vers moi, m'écarte un peu brusquement les jambes et saisit mon menton pour plaquer ses lèvres sur les miennes. Je sens son pouce me caresser et je frémis. Le désir bat dans mes veines, et je l'attire à moi.

— Mila... J'ai eu tellement peur de ne pas pouvoir sentir ça à nouveau.

— C'est à la hauteur de tes souvenirs ?

— Meilleur.

Il joint deux autres doigts à son pouce et les enfonce durement en moi. Je me mords les lèvres pour ne pas crier et alerter John. Il accélère le rythme, et je perçois l'orgasme arriver à toute vitesse.

— Attends...

— Non, Mila, je veux te sentir.

Je m'abandonne rapidement au plaisir, me cambre et m'écroule sur son torse. Il caresse mes cheveux, me pétrit les épaules un moment, puis me prend par la taille et me porte jusqu'au lit. Il a encore son pantalon et s'en débarrasse en quelques secondes. Lorsqu'il s'apprête à venir sur moi, je le fais basculer en position allongée, grimpe sur ses cuisses et saisis son sexe à deux mains. Il jette sa tête en arrière et, quand il ne regarde pas, je monte sur lui et m'emplis très lentement de son érection.

C'est délicieux et paraît si naturel. Comme s'il était fait juste pour moi.

— Mila, tu es...

Je ne le laisse pas terminer et ondule rapidement de manière à l'empêcher de parler. Il agrippe ma taille et y enfonce profondément ses doigts. La pression me fait légèrement mal, mais cette façon de m'agripper avec urgence pour ne pas que je m'en aille charge encore un peu plus l'atmosphère en ondes sexuelles.

— Je ne te laisserai pas partir.

Toutes ces paroles font écho à mes pensées. C'est aussi troublant qu'excitant. À chacun de mes mouvements, il joint un coup de reins, nous emmenant un peu plus loin l'un dans l'autre. Je me penche sur lui et laisse cheminer mes tétons sur sa poitrine. Il attrape alors mes cheveux, m'attire à lui et enfonce sa langue dans la mienne. Je me demande combien de temps je vais pouvoir tenir avant de jouir encore lorsqu'il place ses mains sur mes fesses et les pétrit langoureusement, jusqu'à venir à la rencontre de l'arrière de mon sexe humide. Je tressaille, et tous les verrous sautent en même temps, l'onde de choc se propage dans tout mon corps et je jouis autour de lui longuement tout en m'agrippant à son cou. L'instant d'après, il se répand en moi bruyamment, me serrant contre lui d'une manière presque désespérée.

Je ne veux rien d'autre que rester contre lui indéfiniment.

Je me réveille dans une position inconfortable. Il fait encore nuit, je cherche mon radioréveil des yeux, persuadée que je suis de me trouver dans mon appartement de Londres, quand le souvenir des mains de Greg partout sur mon corps me revient tout à coup à l'esprit.

Je cherche à tourner la tête, mais n'y parviens pas autant que je le voudrais. Il est allongé à mes côtés, visiblement occupé à me regarder dormir. Je tente de passer une main sur son torse, mais mon geste reste en suspens. Il me sourit. Il est absolument craquant, et j'ai envie de fondre sur lui pour glisser ma langue dans sa bouche.

— Mais ?

— Salut, toi...

Mes bras sont tendus en arrière.

— Tu m'as... attachée ?

— Oui. Et tu t'es laissée faire.

— Mais je dormais !

Je ne sais pas si je me sens plus furieuse qu'excitée. Lui, en tout cas, a l'air de trouver la situation follement amusante.

— Rassure-toi, je ne vais pas abuser de toi..., quoique... Je veux juste que tu restes en place et que nous parlions sans que j'aie peur que tu te sauves.

Il fait glisser les draps, et je frémis quand mes seins se découvrent. Il passe un doigt le long de ma poitrine, remonte vers un téton qu'il pince doucement. Je ferme les yeux et frotte mes cuisses l'une contre l'autre.

— Sans blague, tu crois que je vais pouvoir tenir une conversation comme ça ?

— Je ne sais pas... On va bien voir.

Il roule contre moi, et je sens son érection contre ma cuisse.

— Quelle heure est-il ?

— Cinq heures. Pas de panique.

Nous avons effectivement un petit moment avant de nous lever.

— Mademoiselle Nixon, dit-il en descendant sa main plus au sud, vous mettez en péril mon emploi.

— Que..., quoi ?

— Eh oui, au cas où vous ne le sauriez pas, je travaille jour et nuit. J'ai un poste à responsabilités. Vous pister et vous débusquer m'a pris beaucoup de temps.

— Je rêve... Oh !

— Il a fallu que je me montre ingénieux pour pouvoir continuer à faire mon job correctement. Comment puis-je réussir à vous persuader que, pour votre bien, nous devons cheminer ensemble ?

Ensemble. Ce mot me paraît exquis et inenvisageable à la fois.

Il arrive à la frontière de mon sexe et perd ses doigts dans le haut de mes poils.

— Continue...

— À parler ?

Je souris et ferme les yeux.

— Oui, à parler aussi...

— Très bien. Heureusement, j'ai plus d'un tour dans mon sac et j'ai convaincu Gordon de venir faire un tour au congrès des Verts.

J'essaie de me redresser tant la nouvelle me surprend, mais, ce faisant, je resserre les liens qui me tiennent au lit, à savoir une ceinture de peignoir et sa cravate.

— Tu plaisantes ?

— Ce matin, plus précisément. Je suis venu avant lui, pour raisons personnelles...

Le Premier ministre ! Ce matin ! Les autres équipes de tournage sont parties. Je vais avoir une exclusivité si je me débrouille bien ! Je me réjouis avant de percevoir un sentiment de colère pointer son nez.

— Et tu crois que c'est avec ça que tu vas me récupérer ?

Il semble heurté par ma remarque et s'écarte aussitôt de moi.

— Non, bien sûr que non.

Il frotte sa barbe de trois jours et plisse les yeux.

— Il fallait que je trouve un moyen de venir ici. Et, après les frasques de mon prédécesseur, Gordon a tout à gagner à améliorer ses rapports avec les Verts. Enfin, si tu ne souhaites pas saisir l'opportunité que je t'apporte sur un plateau, libre à toi.

Je le regarde d'un air méfiant, et il s'en offusque.

Il se lève, entièrement nu, et se met à déambuler dans la pièce. Par moments, vu ma position forcée, je ne l'ai plus dans mon champ de vision.

— OK, je comprends, dis-je, et le reste ?

— Anna ?

— Bien sûr. Quoi d'autre ?

Il se penche vers moi et me pince les tétons.

— Ne sois pas insolente, veux-tu ?

Son œil frise, et je frissonne d'envie. J'ai soudain besoin de remettre cette discussion à plus tard.

— Evans, viens par ici.

Il me contemple, satisfait et amusé, mais recule.

— Tu es sublime... Mais pas tout de suite. Je te rappelle que c'est toi qui m'as laissé dans un état très gênant de frustration dans les jardins du palais l'autre soir. J'ai bien le droit de te rendre la pareille.

— Espèce de fumier !

Il se rapproche une nouvelle fois et me lance un regard pénétrant.

— N'aggrave pas ton cas.

Je ne sais pas s'il plaisante ou s'il est sérieux. La tension grimpe encore d'un cran, et je ne peux m'empêcher de me tortiller sous les draps. Il le remarque et le tire violemment. Je suis entièrement offerte à sa vue.

— Anna a eu beaucoup de mal à avaler la pilule. Elle est jalouse. Mais je ne ressens plus rien pour elle, Mila.

À ces mots, il revient vers moi et me caresse le visage d'une main. Il a l'air soucieux.

— C'est toi que je veux. Tu comprends, nous sommes... comme...

— ... connectés.

Il m'embrasse avec fougue, et je suis également aussi intimement convaincue que lui de cette vérité.

Je ne sais absolument pas où cette relation va nous mener, mais je n'ai aucune envie d'y mettre un

terme.

— Elle part très bientôt. Sa promo se terminait de toute façon. Mais j'ai été obligé de faire un peu pression, étant donné la tournure qu'elle donnait à tout ça, les rumeurs de mariage qu'elle s'est mise à lancer...

— Du chantage ?

— Pas précisément. Disons qu'il y a des choses de son passé qu'elle préférerait ne pas ébruiter. Ça me fait mal de devoir agir de la sorte. Pour l'instant, je me suis contenté de les lui rappeler.

Nous échangeons un regard d'une intensité incroyable. Il presse doucement ses lèvres pleines et charnues sur les miennes.

— Nixon...

Il se recule de quelques centimètres.

— Que dis-tu de tout ça ?

Je souris.

— J'ai besoin de retester la marchandise avant de savoir si je veux consommer sur la durée.

Je vois passer des étincelles dans ses yeux. Sa respiration s'accélère, et je perçois les veines de son cou se gonfler. Je me mords les joues pour ne pas gémir. Il saute sur le lit, écarte mes cuisses, s'enfonce en moi sans attendre et se met à me pilonner sans discontinuer. Je suis déjà essoufflée, au bord de la jouissance.

— Alors ?

— Pas trop mal, dis-je dans un souffle.

Il prend un air fâché et me retourne en un geste. Je me retrouve sur le ventre et les bras en croix. Il me soulève les fesses et plaque mon visage et ma poitrine contre le matelas. Il se penche à mon oreille.

— Pas trop serrée ?

— Ne t'occupe pas de cette partie de mon corps.

Il grogne, se redresse et passe le plat de ses mains sur mes fesses, puis me donne une claque sur le postérieur. Je sursaute. Je ne m'attendais pas à ça.

— Ça t'apprendra à me défier, Nixon.

Il remonte mes fesses brusquement, m'écarte les cuisses et pénètre mon sexe tout humide. Je ne peux retenir un cri. Cette sensation de lui appartenir, la façon dont il me domine tout en prenant soin de moi me font fondre. Il ne nous faut que quelques minutes de mouvements en rythme pour connaître un orgasme simultané. Il s'effondre sans plus attendre sur moi, défait les liens d'un geste connaisseur et me fait rouler contre lui.

Je me blottis au creux de son torse et enfouis mon visage dans son cou. Il relève mon menton pour que je le regarde.

— Comment pourrais-je me passer de toi, Nixon ?

— Franchement ? Je ne sais pas.

Il sourit, secoue la tête et me serre un peu plus fort.

Je me suis levée sans bruit à l'aube. Je ne veux pas rater une occasion pareille d'approcher Gordon, le Premier ministre, et cette journée de travail s'annonce particulièrement excitante.

Je me glisse sous la douche et fais couler un long filet froid devant moi. Une fois que la chaleur se répand dans les tuyaux, je dirige enfin le jet vers moi. J'ai besoin de sentir l'eau sur mon visage pour réaliser ce qui s'est produit cette nuit.

Je suis ambivalente : j'ai envie d'exploser de joie, étant donné les risques et les initiatives prises par Greg pour me retrouver et tenter de me faire revenir vers lui, mais cette exaltation est voilée par une tonne de doutes. Je ne peux me permettre de lui faire confiance complètement, vu la froideur et le pragmatisme dont il a fait preuve lors de l'interview. J'enrage intérieurement de trop cogiter. Pourquoi ne pas tout simplement essayer ?... Seulement, je ne suis pas prête à me lancer dans une relation où je risque d'être manipulée. Je repense soudain à nos ébats des dernières heures. Je dois poser mes mains contre le carrelage tant je manque de chanceler. Je plaque mon front contre la paroi de verre et respire profondément : impossible de prendre une décision dans ces conditions.

Lorsque je repasse par la chambre, Greg dort profondément. Il est encore plus sexy endormi que conscient... Je résiste à la tentation de me glisser contre lui et de le réveiller de la plus chaude des manières. Au lieu de cela, j'attrape mon sac et quitte la pièce sur la pointe des pieds.

Au rez-de-chaussée, John est en train de petit-déjeuner. Il m'observe du coin de l'œil sans montrer quelque sentiment que ce soit, mais je sais bien ce qu'il pense.

— Bon, OK, John... J'ai merdé.

— ...

— C'était pour la bonne cause. Nous avons eu une... explication.

Des images de moi attachée, écoutant les arguments de Greg tout en lui tournant le dos, percutent mon esprit, et je me sens soudain affreusement gênée. John s'en rend compte, mais ne laisse rien paraître et trempe sa tartine beurrée dans son thé.

— Bon... Quoi qu'il en soit, on va avoir une grosse journée.

Il relève un peu la tête et fronce les sourcils.

— Figure-toi qu'un personnage de la plus haute importance a décidé de venir se perdre au congrès.

— ...

— Gordon.

Il ouvre la bouche, me laissant contempler un bout de la tartine mâchée.

— Eh ouais...

Il finit par déglutir et comprend le message, car il vide sa tasse d'une traite.

— Tu as tout compris, dis-je en me retournant pour scruter l'escalier. On fonce.

John regarde sa montre. Il est sept heures. Nous serons bien trop tôt sur les lieux, mais je ne veux pas prendre le risque de croiser Greg avant de partir.

Dans la cour, notre voiture de location flirte avec sa Jaguar couverte de boue. Je réprime un sourire face à la tête que fait John. Cette vision me retourne. Je l'imagine prendre la route en pleine nuit, sous la pluie après une journée de travail on ne peut plus stressante. Il va être furieux lorsqu'il se rendra compte que nous sommes déjà partis. Je frémis. Je ne veux pas qu'il croie que la partie est



gagnée d'avance. Après tout, je ne suis sûre de rien. Je veux vérifier par moi-même, réaliser qu'il dit vrai, qu'Anna est sortie de sa vie, et bien évidemment m'assurer que je peux effectivement avoir confiance en lui et être sûre qu'il ne souhaite pas utiliser ma fonction de journaliste à des fins politiques.

— Essaye de faire le moins de bruit possible, John.

Il fait oui de la tête et démarre doucement afin de ne pas trop faire crisser les pneus sur le gravier. Nous avons vingt minutes de route pour rejoindre Falmouth, et, les yeux perdus dans la campagne anglaise que je délaisse depuis tant d'années, j'en profite pour réfléchir.

Je pensais être folle de Gabriel, amoureuse, profondément amoureuse.

Je pensais avoir une vie sexuelle satisfaisante. Mais ça, c'était avant.

Greg est tout sauf Gabriel, et cette fièvre qui s'empare de mon corps lorsqu'il se trouve dans un périmètre assez proche est incroyable.

John a changé de registre, et nous sillonnons les petites routes étroites et sinueuses accompagnées des Stones. Je note mentalement que je suis prête à proposer à Tod de repartir en reportage avec mon collègue quand il veut. Cet homme est une espèce de doudou apaisant, et sa présence m'aide beaucoup à passer ces quelques jours. Il m'adresse un petit sourire gêné en écartant un peu les ailes de son nez, comme s'il avait entendu mes pensées et était d'accord avec mes suggestions.

Un peu plus tard, nous nous garons non loin des barnums installés pour l'occasion aux abords de la grande salle de conférences de Falmouth.

— Bon... Je vais aller me renseigner sur place, et, dès l'ouverture des portes, on part en coulisse. Faut se tenir prêts. Gordon ne va pas rester longtemps, à mon avis.

John se raidit en bon boy-scout : toujours prêt.

— Ce qui paraît évident, c'est qu'il va vouloir être photographié avec Mitchell, et bien sûr Powell. La conférence a lieu à dix heures. Je ne serais pas étonnée qu'il arrive juste avant.

John cligne des yeux. Il est d'accord avec mes élucubrations. Il sort de la voiture. Par chance, il ne pleut plus. Il attrape les sacs dans le coffre et se les accroche en bandoulière. Il me fait signe qu'il est prêt et me suit sur le chemin de petits cailloux parsemé de flaques.

Je n'ai pas vraiment de plan, mais je veux saisir ma chance avec Gordon. Si je pouvais éviter de croiser Greg trop tôt, ce serait parfait. Il n'osera pas m'approcher de trop près lorsque nous serons entourés par des centaines de personnes.

Je prends la température et interroge, l'air de rien, quelques participants, puis des membres du parti. Ils ne semblent se douter de rien. Un malaise m'étreint. Greg aurait-il sorti ça uniquement pour attirer mon attention ?

À neuf heures, la première conférence de la journée démarre. Elle traite de la mauvaise gestion des déchets recyclés. Dans un coin de la salle, je n'écoute que d'une oreille et scrute l'assemblée. Mitchell et Powell sont là tous les deux. Je peux être à peu près sûre que rien ne se tramera sans leur présence.

À neuf heures trente, une jeune femme prend la parole à son tour. Elle revient sur le gaz de schiste et évoque des énergies renouvelables qui m'étaient totalement inconnues. Mitchell semble relire ses fiches pour sa propre intervention. Je suis partie de la maison sans même prendre le temps de passer par les toilettes, et l'envie se fait sentir de plus en plus pressante.

— Bon sang, John. Je reviens, surveille les sorties, OK ?

Il secoue la tête frénétiquement. Il a l'air stressé par l'enjeu, d'autant plus que nous voyons entrer

une équipe de la BBC. Des nouvelles ont circulé... J'hésite, puis me dirige vers les toilettes. Je ne peux plus tenir, de toute façon.

Au moment où je quitte la salle, j'aperçois Greg au bout du couloir. Il ne détecte pas tout de suite ma présence, car il est complètement absorbé par une discussion assez agitée avec l'équipe de sécurité. Je tente de me faire le plus discrète possible et me faufile jusqu'aux toilettes, mais, alors que je jette un dernier coup d'œil, je sens que quelqu'un porte son attention sur moi et vois très clairement ses yeux se plisser et sa bouche s'entrouvrir.

Il est furieux. Il tenait très certainement à mener la danse et piloter ma façon de gérer Gordon. Je patiente un moment avant de ressortir. Il me faut absolument retourner dans la salle au plus vite pour redevenir intouchable. Je sors la tête et observe le couloir : vide. Greg n'a pu se défaire de ses assistants et s'est engouffré dans l'amphithéâtre. Je referme la porte avec prudence. J'ai le cœur qui bat à tout rompre. Je me force à reprendre mon calme. Après tout, je n'ai rien fait de mal. Je suis simplement partie sans le prévenir et, maintenant, je compte faire mon métier de journaliste.

Une porte s'ouvre un peu plus loin. C'est la sortie arrière de la salle. Sous mes yeux ébahis, Gordon apparaît, son téléphone vissé à l'oreille et flanqué de deux gardes du corps. Il leur fait signe, visiblement agacé, de le laisser tranquille et avance vers un patio situé un peu plus loin. Les cerbères s'exécutent, et je n'hésite pas une seconde. C'est le moment que choisit John, lui aussi, pour s'inquiéter de mon absence. Lorsque la porte s'ouvre, je distingue Powell et la jeune femme qui termine son intervention en répondant aux questions de l'assemblée.

— John ! Vite !

Je lui fais signe de me suivre sans bruit, et nous contournons le patio. Il semble trouver mon attitude tout à fait normale et se tient prêt à filmer, comme si je l'avais averti ouvertement que nous avions une occasion en or à saisir. J'entends clairement la fin de la conversation et préfère attendre avant de me montrer. Le Premier ministre est tout à fait seul, et je veux le cueillir par surprise.

— Très bien. Quoi qu'il arrive, je reste vingt minutes, le temps que Mitchell s'exprime. Quelques poignées de main, et nous repartons aussitôt.

Il toussote ensuite, me confortant dans l'idée qu'il a fini de parler.

Je sors de mon trou, me dessine le plus beau des sourires.

— Monsieur le Premier ministre ?

L'homme aux cheveux gris et à l'allure impeccable pour ses soixante-cinq ans tourne une tête surprise vers moi.

— Bon sang, vous m'avez filé une de ces trouilles !

Il regarde autour de nous, cherchant les hommes de la sécurité.

— Mila Nixon, TV1.

— Vous sortez comme un diable de sa boîte.

Je m'attendais à me faire envoyer paître à ma première phrase. Il semble de bonne humeur.

— Je peux... me permettre de vous poser quelques questions... au sujet de votre visite ?

Il fronce, puis hausse les sourcils successivement, et nous considère tous les deux, l'air amusé.

— Eh bien, j'imagine que oui. Mais j'ai très peu de temps.

Ma bouche s'assèche, et la mâchoire de John tombe par terre.

— Votre venue ici était pour le moins inattendue.

— Nous avons beaucoup cogité, ces derniers temps, mais, hier, c'est devenu une évidence : je devais un geste fort envers nos amis du parti des Verts.

Je laisse de côté l'idée que je ne suis pas étrangère à cette soudaine « évidence » et, presque

exaltée par l'adrénaline, j'enchaîne les questions. Gordon jette encore un coup d'œil derrière lui, mais sa garde rapprochée ne vient pas pour autant.

— Vous tenez à être présent pour l'intervention de monsieur Mitchell. Est-ce pour montrer aux électeurs que vous êtes également soucieux de l'avis du plus grand nombre et que vous n'êtes pas dupe, comme la majorité de la population, du jeu de chaises musicales qui a vu monsieur Powell prendre la tête du parti récemment ?

Il sourit faiblement et penche la tête comme avec l'air de dire que j'exagère.

— Ceci est votre analyse, mademoiselle Nixon. Pertinente analyse, mais *votre* analyse.

— Pour conclure, votre venue est une main tendue, un signe qui tend à prouver que vous êtes comme nous tous soucieux de la vision écologique à adopter...

Il semble se méfier de la suite de ma phrase, mais ne me coupe pas pour autant.

— Peut-être tenez-vous à rectifier le tir, car votre précédent conseiller n'a pas été des plus habiles dans sa politique de rapprochement.

Voilà le nœud du problème, la raison pour laquelle Felix Maden a été viré et qui a abouti à la nomination de Greg.

Gordon se met clairement à rire :

— Vous avez du chien, mademoiselle Nixon ! Je ne commenterai pas ceci, mais vous ne manquez pas de panache.

Gordon n'est pas habitué à ce genre de digression. Il est connu pour être peu loquace. Deux hommes en noir arrivent enfin, oreillettes en place et un air furieux en prime. Gordon leur fait signe que tout va bien.

— Je vous remercie infiniment pour votre franchise, monsieur le Premier ministre.

Il se retourne une dernière fois et hoche la tête de haut en bas. Greg arrive à son tour pour signifier à Gordon que l'intervention de Mitchell va commencer. Au moment où il nous voit, caméra en action, il me foudroie du regard sans se déparer de son sourire professionnel.

— Une dernière question ?

Gordon me regarde, interloqué. Greg se mord l'intérieur des joues.

— Vous semblez d'excellente humeur. Une raison particulière ?

Le visage de Gordon se ferme. Il me considère avec humeur, puis le coin de sa bouche se soulève, et un franc sourire l'illumine pour finir.

— Je viens d'apprendre que je suis grand-père. Un petit William, gros pépère de trois kilos six cents.

Il adresse un signe à la caméra :

— Bienvenue, William.

Puis, il s'éloigne et endosse à nouveau le costume de sa fonction. Greg le suit en m'adressant un regard qui signifie que je ne perds rien pour attendre. Je reste silencieuse un moment. John ne bouge pas non plus. Nous savons tous les deux que nous avons un très bon reportage. Gordon ne dit jamais rien de sa vie privée. À ma grande surprise, il lève une main que je claques volontiers.

— Génial !

John paraît d'accord et se met même à sourire.

— Rassure-moi : pas de problème d'enregistrement ?

Il secoue la tête, mais vérifie tout de même une fois encore.

— Bon... Ça te dirait de rentrer, John ?

Il hésite et me signifie sa perplexité en levant ses paumes vers le ciel.

— Franchement, tu crois qu'on aura mieux ?

Il regarde sa montre, et je comprends que, si nous nous dépêchons, nous pouvons faire passer la bande au journal de treize heures. Aussitôt, nous courons jusqu'au parking. Nous repassons en vitesse à la maison, laissons un mot pour les propriétaires et les clés dans la boîte aux lettres comme convenu avec eux. J'éprouve un pincement au cœur en fermant la porte de la chambre.

Greg n'a laissé aucune trace de son passage, mais je perçois encore sa présence ici et j'ai du mal à regarder les montants du lit, auxquels il m'a attachée quelques heures plus tôt.

Tod saute au plafond en visionnant la prise.

— T'es une sacrée garce, Mila.

Même Peter le fourbe, qui joue perpétuellement à qui fait pipi le plus loin de nous deux, me félicite.

— Heureusement que John s'est trouvé avec moi, dis-je en tapant dans le dos de mon ami.

Il fait le modeste, mais je sais qu'il est sensible au fait que je partage les lauriers.

— Il aurait pu te rembarquer sévère. Bon, on aurait coupé et gardé le début, mais là, il n'y a pas à chier, la BBC va être verte. Non, franchement, c'est bien joué. Tu ne l'as pas agressé, et puis c'est le moment qui a voulu ça. Je le dis toujours, c'est...

— ... le moment qui compte, en journalisme, les enfants, entonnons-nous, Peter et moi, de concert.

Tod soupire, feint l'indignation, puis nous renvoie dans nos bureaux respectifs.

Une fois seule, je sens l'excitation retomber et je mesure la portée de ce qui vient de se passer. J'ai pris Greg en traître, à son propre jeu. Il voulait certainement, pour prouver sa bonne volonté, me permettre d'enregistrer une bonne prise. Je grelotte soudain malgré la chaleur du studio. Il va être furieux, mais, après tout, je n'ai fait que mon métier, me dis-je en tentant de me rassurer. Seulement, que je le veuille ou non, il a de bonnes raisons de m'en vouloir : son job consiste à filtrer toute communication du Premier ministre avec la presse, et je l'ai délibérément court-circuité. Et même si, en l'occurrence, il s'avère que l'image du Premier ministre va bénéficier grandement de cet échange, il est certain que ça aurait tout aussi pu virer au dramatique avec quelques paroles malheureuses.

Nous sommes revenus directement à TV1 sans prendre le temps de passer chez moi récupérer mon portable. J'allume mon ordinateur avec appréhension et récupère les mails stockés dans la boîte. Il y en a évidemment des centaines, mais seulement deux émanent de Greg, et ils datent du jour où je suis partie et du lendemain.

Je me demande comment il va réagir. Il s'agit peut-être là d'un bon test quant aux sentiments qu'il dit avoir pour moi.

Encore sur mon nuage journalistique, un stress ancien m'envahit, et je tape frénétiquement son nom et celui d'Anna Malkovitch dans tous les moteurs de recherche. Je ne trouve aucun démenti à leur mariage ; pire, l'actrice, tout sourire et promotion, est dans le *Hello* du jour...

Je claque avec humeur l'écran de mon portable. Tout cela ne peut pas s'arranger en deux jours, mais, de là à faire encore les couvertures... Je me sens subitement mal. Pourtant, les paroles de Greg me reviennent, et j'ai du mal à y percevoir du mensonge ou de l'hypocrisie. Je vais devoir prendre mon mal en patience et attendre qu'il se manifeste une fois calmé.

J'ai beaucoup de peine à me concentrer tout le long de l'après-midi et vais plaider ma cause auprès de Tod. Il soupire.

— Allez... C'est bon... Rentre chez toi.

Je ne me fais pas prier, et c'est impatiente que je pars retrouver mon appartement. Je me fais aussitôt couler un bain et consulte frénétiquement les messages reçus. Greg m'a harcelée jusqu'à ce qu'il se rende compte que j'avais quitté Londres sans mon téléphone. Et maintenant qu'il se doute que je l'ai de nouveau entre les mains..., rien. Je ne dois pas flancher et agir dans la précipitation ; je ne dois rien envoyer... Si seulement John était là pour m'empêcher de faire n'importe quoi.

Je balade mon smartphone dans tout l'appartement pour être bien certaine de ne rater aucun appel. Vers vingt heures, mon appareil se met à sonner.

— Brillante !

— Ah !... Salut, Clarisse...

— Eh bien..., cache ta joie... Enfin, brillante quand même, hein !

Je remercie mon amie comme il se doit. J'ai reçu tout au long de l'après-midi plusieurs mails dithyrambiques sur mon échange avec Gordon. Je lui explique ensuite les raisons de mon petit moral.

— Eh bien... Tu as une vie... trépidante, en ce moment, dis-moi.

— Je crois que j'aimerais qu'elle le soit un peu moins.

— Je comprends.

— Ou, pour être plus précise, je préférerais lire dans le *Sun* ou *Hello*, ou encore n'importe quel autre torchon, que rien ne va plus entre Anna Malkovitch et Greg Evans.

— Écoute, Mila, je ne sais pas s'il dit vrai ou faux, s'il compte vraiment jouer franc jeu avec toi, mais tu te doutes bien que ça ne peut pas être aussi facile que ce que tu sous-entends, non ?

Je ne réponds rien et fais la moue comme une petite fille qui ne serait pas satisfaite d'une réponse de ses parents à une autorisation de sortie.

— Et puis, à sa place, j'aurais les nerfs ! Imagine si Gordon s'était emmêlé les pincesaux...

— Mouais...

— Attends un peu. Le minimum syndical : un jour ou deux, et puis envoie-lui un message.

La soirée passe lentement, et j'ai plus de mal encore à m'endormir que les jours précédents. Je souffre finalement plus dans la culpabilité que dans la peine.

Je fixe toute la nuit le téléphone posé sur ma table de chevet. Il a sonné des dizaines de fois. Ma famille, des collègues, et même mon coiffeur ont tenu à me féliciter.

Mais rien de la part de ce délicieux connard de Greg Evans...

Je suis au bord du gouffre. Quatre jours sans la moindre nouvelle, même par médias interposés. Les émissions du week-end se sont bien déroulées, et j'ai même eu un appel du pied de la BBC. Tod serait furieux s'il apprenait que la concurrence cherche déjà à me débaucher ; alors, je garde cette info pour moi, du moins pour l'instant. Peut-être me servira-t-elle de moyen de pression pour une future augmentation...

J'ai pris sur moi comme jamais dans ma vie et résisté à l'envie incommensurable de harceler Greg à mon tour.

En rentrant samedi soir, j'ai toutefois craqué.

Une seule fois.

J'avais à cœur que Greg comprenne que je ne souhaitais pas tout à fait rompre le contact.

*Tu veux parler ?*

*M. N.*

Pas d'effusion, pas d'excuses, de longs discours ou de remarques désobligeantes. Juste une ouverture, main tendue dans le néant de la télécommunication..., mais rien. Quatre soirs que je passe seule, en tête-à-tête avec ma télévision allumée sur des programmes que je ne regarde pas, et avec mon ordinateur sur les genoux pour vérifier les alertes infos toutes les heures concernant Anna Malkovitch.

Je sais presque tout de sa vie (c'est une fausse blonde et elle a eu sérieusement recours à l'orthodontie), mais qui ne peut confirmer ou infirmer sa relation actuelle avec Greg. Statu quo.

Clarisse n'est pas disponible, ces temps-ci, et elle s'en veut, mais je lui assure qu'elle ne doit pas se focaliser sur mes problèmes et qu'elle a le droit de savourer son bonheur : le frère de Gisèle est en ville, et tout se passe au mieux pour eux – et dans tous les domaines, semble-t-il...

Colin sait ce qui m'arrive et compatit, mais il a retrouvé Manchester et l'entraînement. J'ai même appelé John à plusieurs reprises. Il écoute d'une oreille amie et soupire dans le combiné en guise de réconfort.

Le mardi matin, lorsque je pénètre dans les locaux de la rédaction, je sens qu'il se passe quelque chose d'inhabituel. Natacha et Lynette bondissent de leurs sièges et, sans me dire quoi que ce soit, m'annoncent que Tod souhaite me voir au plus vite.

— Bon sang, Tod, tu pouvais m'appeler, si c'est si urgent que ça !

— Ma grande, devine qui fait partie des quatre journalistes convoqués la semaine prochaine pour l'intervention de Gordon.

— ...

— Autant te dire que Peter est fou de rage, il en a pété un coin de son bureau d'un coup de poing.

— Je ne sais pas quoi dire...

— Eh bien, ferme-la et fonce travailler.

— ...

— Il n'y a rien de pire qu'un journaliste qui se repose sur ses lauriers.

— Ah !...

— Tu es chanceuse, Mila. Talentueuse, mais chanceuse. C'est le Premier ministre qui a mis ton

nom personnellement sur la liste de la presse.

J'entre dans mon bureau le cœur plus léger. J'ai peut-être bousillé ma relation avec Greg sur un coup de tête, mais, semble-t-il, pas toutes mes opportunités de travail. Plus le temps passe et plus ma tristesse se mue en colère, Greg ne m'a même pas laissée m'expliquer. Il y a véritablement deux poids, deux mesures...

Le soir même, je franchis le seuil de mon appartement lorsque mon téléphone sonne au fond de mon sac.

*Select. 21 h.*

*G. E.*

— Mais pour qui se prend-il ?

J'interroge dans le miroir la fille déjà prête à sortir.

J'oscille entre rage et exaspération, mais ne peux me résoudre à ignorer son message et son rendez-vous. La seule petite revanche réside dans le fait que je n'ai pas daigné répondre.

— Je ne te comprends pas, Mila ! annonce Clarisse lorsque je réponds à son appel dans le taxi.

— Je suis nulle...

— Mais bien sûr que non ! C'est évident que tu dois aller là-bas. Vous devez éclaircir les choses une fois pour toutes.

— Mouais...

— Tu dois admettre que tu l'as un peu bousculé avec Gordon ! Et, de son côté, il doit être clair avec cette histoire d'Anna Malkovitch.

L'évocation de l'Américaine suffit à me renfrogner un peu plus.

— Ne te braque pas, tu verras bien...

Je raccroche tandis que le taxi se gare à proximité du bar. Je cherche au niveau des banquettes sans l'apercevoir. Je sens pourtant sa présence, et mon ventre se tord instantanément quand je le vois penché au-dessus du bar. Je ne peux m'empêcher de sourire en m'approchant.

— Un mojito et une autre vodka-martini – au shaker et pas à la cuillère, s'il vous plaît.

Greg fait tourner les glaçons dans son verre et le repose sans m'adresser un regard. Je me poste sur le fauteuil à côté de lui et passe ma paume sur le zinc. Je donnerais cher pour savoir s'il joue le détachement ou s'il est vraiment furieux.

— Vous vouliez me voir, monsieur Evans ?

Après un long silence, il pivote enfin vers moi et fronce légèrement les sourcils.

— En effet, mademoiselle Nixon.

Je frissonne et me retiens de sourire. C'est un fait décidément avéré : je peux difficilement garder le contrôle de mes émotions et de mon corps en me trouvant si proche de lui.

— Vous êtes consciente que vous avez agi comme une garce ?

J'en reste bouche bée.

— Euh... De votre côté, je n'ai eu aucune nouvelle... en ce qui concerne notre ancien contentieux.

Il fait à nouveau face au bar et sirote lentement son cocktail.

— Deux choses totalement différentes.

Je suis sidérée. Il est vexé, incroyablement vexé, et a repris de fait l'ascendant.

Je termine mon verre d'un trait et en commande un second.

— C'est un peu fort. Tu te rends compte de ce que j'ai subi la semaine dernière ? Et là, tu comptes... me punir ? C'est quoi, ton plan ?



Il hausse les sourcils, et quelque chose me dit qu'il est en train d'imaginer mille possibilités de me punir.

Il me teste.

À côté de son verre, ses clés de voiture sont posées sur un journal, et la fille qui se tient à côté de lui de l'autre côté reluque l'insigne Jaguar. Semblant lire dans mes pensées, il suit mon regard et adresse un sourire de tombeur à la jolie blonde qui rougit instantanément.

— Bon, Evans. Je crois qu'on a bouclé la boucle. On en revient à notre rencontre, même siège, même incompréhension ; on ne peut pas lutter contre les forces de l'univers.

Je bois mon verre d'un trait, attrape ma pochette et me lève. Greg me dévisage soudain, complètement abasourdi.

— Attends !

Le barman doit être novice : j'ai eu des doses de rhum énormes dans mes cocktails. La tête me tourne, et je tanguer sur mes talons vertigineux. Greg s'en rend compte et m'attrape le bras. Le contact de ses doigts sur ma peau nue, comme toujours, m'électrise. Le volume de la musique devient plus fort dans la partie boîte du bar.

— Arrête, Mila. Viens t'asseoir.

Son ton est implorant, et je jubile en voyant le visage de la blonde se décomposer.

— Tu comptes me dicter ma conduite en permanence ?

Il relâche la pression de ses doigts et me laisse filer. J'hésite l'espace de quelques secondes et prends la direction de la musique.

Au bout du couloir, des rideaux largement ouverts délimitent l'entrée de l'espace de danse. Je suis surprise de constater qu'il y a foule. Je ne sais pas trop pourquoi j'ai choisi de m'engouffrer là plutôt que de rentrer chez moi et je le regrette déjà.

Je commence à rebrousser chemin quand je vois Greg entrer à son tour et me chercher. Impossible de me défiler, désormais. Mick Jagger chante à tue-tête, et je me mets à onduler sans le calculer une seule seconde. L'alcool a fait sauter les inhibitions naturelles que j'éprouve à danser en public et, prenant plaisir à bouger sur le rythme et à vibrer au gré des décibels, j'ignore donc les regards.

Cela fait peut-être deux ou trois chansons que je m'abandonne quand je sens des mains dans mon dos. Je sursaute, puis constate avec soulagement que c'est bel et bien Greg qui se tient derrière moi.

— C'est indécent de me faire bander comme ça sans m'accorder un regard, chuchote-t-il à mon oreille.

Je me mords la lèvre et colle mes fesses contre ses reins. Il m'enlace avec force.

— Si tu m'avais laissé cinq minutes de plus, je t'aurais expliqué que j'avais du nouveau pour notre « ancien contentieux ».

Ces dernières informations ne cheminent pas tout de suite jusqu'à mon cerveau. Je suis bien trop troublée par sa présence. Clouant tous mes principes de distance aux murs de la boîte, je fais volte-face et lui saisis la nuque.

— Je sais que tu es un connard, Evans, mais j'ai envie de toi.

Il sourit et attrape le lobe de mon oreille entre ses dents.

— Tu as entendu ce que je viens de te dire ?

— ...

— Même si je suis ravi d'entendre ces mots sortir de ta délicieuse bouche, dit-il en pressant la bosse de son pantalon contre mon ventre.

— Quoi ?

— Je ne voulais pas te recontacter avant d'avoir un démenti sérieux à te mettre sous le nez. Je fais un pas en arrière et fixe, incrédule, le journal roulé qu'il tient d'une main.

— Mais... Je pensais que c'était... Enfin... Et Gordon ?

Il me plaque de nouveau contre lui, enfouit son visage dans mon cou et mord un peu plus fort mon lobe. Je tressaille.

— Ça ? Eh bien, ça me prouve que tu peux être une vraie garce... Mais ce n'est pas pour me déplaire, Nixon. J'ai avec moi le *Sun* de demain. Anna y annonce qu'elle prend du recul pour sa carrière et n'a plus de projet de mariage.

Je recule d'un pas et plante mes yeux au fond des siens. Il n'était pas réellement fâché ; plutôt désireux d'éclaircir la situation avant toute chose.

La nouvelle a sur moi l'effet d'une grenade qu'on dégoupille.

— Oh !... Greg...

J'ai du mal à respirer. Le bruit m'opprime. Je ne tolère plus la promiscuité de tous ces inconnus. Plus rien d'autre que lui ne compte, et j'ai subitement envie de quitter au plus vite cet endroit. Il me dévisage et semble éprouver la même chose. Il m'attrape la main et ne me laisse pas hésiter une seconde de plus.

— Partons d'ici.

En quittant le Select, je toise la blonde déçue. Toujours plantée au bar, elle est cette fois-ci en conversation avec un homme d'âge mûr. Elle entrouvre légèrement la bouche en nous voyant passer main dans la main, et je jubile. Il est à moi.

Lorsque nous nous trouvons sur le trottoir, je repense à notre deuxième soirée au bar. Greg s'arrête et se tourne vers moi. Comme s'il lisait dans mes pensées, il reprend les mêmes termes qu'alors.

— Ce n'était pas du tout professionnel, mais je ne regrette absolument rien.

Il se penche vers moi et appuie avec force sa bouche sur la mienne. Tout mon corps réagit instantanément. Ce baiser est encore plus intense que le tout premier que nous avons échangé. L'ensemble de la rue tourne autour de moi. Plus rien n'existe. Je me sens grisée par le moment et, contrairement à l'autre fois, je vais bien me garder de partir seule en taxi.

Je lève la main pour attirer l'attention de l'un des chauffeurs qui tournent auprès du bar, mais Greg abaisse mon bras, me colle à nouveau contre lui, et je sens son désir au garde-à-vous.

— Je ne suis pas en mesure d'attendre de rentrer.

— Mais...

Il sourit en découvrant mon air interloqué. L'expression de son regard me fait chavirer. Si j'avais su qu'un jour j'éprouverais une telle envie... Il se met à regarder derrière moi, et je me retourne pour voir ce qui retient son attention. Un peu plus haut dans la rue, l'enseigne du Hilton se dresse fièrement.

— Tu ne vas pas... ?

Il se met à rire.

— Et pourquoi pas ?

Il me traîne derrière lui au pas de course.

— C'est un cas de force majeure.

Je ne sais pas pourquoi, durant la centaine de mètres qui nous séparent de l'hôtel, je pense à Gabriel. Et à Lili. Et je les remercie franchement de m'avoir humiliée et trahie quelques mois plus tôt. Lorsque nous passons les larges portes de l'établissement, je ressens le même ravissement que le soir

où j'y ai pris un verre quelques années plus tôt.

L'homme aux clés d'or, absolument parfait dans son rôle, prend note de la demande de Greg sans relever que nous sommes sans bagages ni, bien sûr, l'heure tardive.

— À quel nom, je vous prie, monsieur ?

— John Bates.

L'employé lève imperceptiblement un sourcil en entendant le nom d'un des personnages de *Downton Abbey*, mais ne bronche pas.

— Bien entendu, monsieur Bates. Veuillez avoir l'amabilité de suivre James.

Nous suivons James jusqu'à l'ascenseur. La tension est à son comble. Je n'ose pas regarder Greg. Je me sens rougir de seconde en seconde. Même le pauvre groom a l'air terriblement mal à l'aise.

— Voilà, monsieur et madame Bates, Junior suite 2017, dit-il en me laissant passer devant lui.

La chambre est somptueuse, baignée d'une lumière tamisée à souhait.

Puis, après un lourd instant de gêne qui semble durer mille ans :

— Voulez-vous que je vous indique où se trouve le minibar ?

Greg lui fourre un billet dans la main.

— Merci beaucoup. Nous allons nous débrouiller.

James fait trois pas en arrière. Greg lui ferme quasiment la porte au nez et se retourne aussitôt. Il a un regard de prédateur. Je ferme les yeux, troublée rien qu'à imaginer ce qui m'attend. Des flashes de nos soirées passées ensemble, toutes plus intenses les unes que les autres, me reviennent par vagues. Quand je regarde à nouveau, Greg est à quelques centimètres de moi, les mains en suspens. Il respire bruyamment, et les ailes de son nez frémissent. C'est le silence le plus total dans la chambre.

Nous nous fixons avec intensité, conscients que tout démarre réellement maintenant. Maintenant, que nous sommes décidés à jouer franc jeu, maintenant que nous sommes détachés de nos « contentieux » et soucieux de ne pas abîmer ce qui nous unit.

Le journal tombe de la veste de Greg en s'ouvrant à ses pieds, et c'est la grenade qu'on dégoupille. Affamés, nous nous jetons l'un sur l'autre, mêlant aussitôt nos langues, jetant nos mains sur le corps de l'autre. Il fait passer ma robe par-dessus ma tête en jetant sa veste au sol. Lorsqu'il découvre mes porte-jarretelles, il se mord la lèvre inférieure. Je tire sur les boutons de sa chemise, les faisant sauter un à un. Il me regarde, amusé.

— Hé !...

— J'ai toujours rêvé de faire ça.

Il laisse choir sa chemise et m'attrape par la taille. J'enroule mes jambes autour des siennes.

— Et si tu savais tout ce que je rêve de te faire, moi...

— Tu m'as déjà fait pas mal de choses.

Il sourit timidement et plisse légèrement les yeux en me dévisageant.

— Hum... Devant nous, désormais, l'étendue des possibles, mademoiselle Nixon.

Je plonge dans son cou. Il sent bon le parfum et l'envie en même temps. Il me jette sur le lit et me contemple de sa hauteur.

— Tu m'as tellement manqué.

Je me mets à genoux et le rejoins.

— Tu aurais dû m'appeler avant... Moi qui croyais que tu m'en voulais pour la Cornouailles...

Il balaie la pièce du regard comme pour choisir ses mots avec soin.

— Non. Je voulais revenir vers toi, une fois tout le reste mis au clair.

Il a l'air grave. Je sais qu'il pense sincèrement ce qu'il dit.

Je m'approche un peu plus près de lui et ouvre délicatement sa braguette. Il pose ses mains sur

mes épaules et rejette sa tête en arrière quand je fais glisser rapidement le tissu de son boxer et enfourne son sexe tout entier dans ma bouche.

— Mila...

Je me sens si puissante en cet instant. Je suis le centre de son univers et je ne souhaite rien d'autre. Il agrippe mes cheveux et imprime un rythme plus soutenu à mes mouvements. Je comprends qu'il est tout près de venir lorsqu'il choisit de se retirer.

— Je veux jouir en toi, Mila.

Il place son index sous mon menton et me relève le visage. Il achève d'enlever ses vêtements. Savourant son regard sur moi, je me lève, trouve le minibar et sors une bouteille de Mumm rosé et deux flûtes. Je me sers généreusement et bois mon verre d'un trait. Je lui tends l'autre en caressant son sexe au passage, puis me débarrasse langoureusement de ma culotte.

Je lui tourne alors le dos, grimpe à nouveau sur le lit et me penche en avant, m'offrant à lui. À sa respiration, je comprends qu'il peine à se maîtriser. Il se place contre moi, et son érection vient me chatouiller le bas du dos. Il me redresse, passe ses bras autour de moi et me fait boire quelques gorgées de son verre avant de le finir. Ensuite, il se met à me parcourir le dos de ses longs doigts. Je tremble au moment où ils s'approchent de mes fesses, me crispe tout à fait quand il en glisse deux sur mon sexe déjà trempé.

— Bon sang, Mila...

Je n'en peux déjà plus. L'attente est insoutenable.

— Viens. Tout de suite.

Je perçois le bruit sourd de la flûte qui a roulé au sol. Il me plaque avec force sur le matelas, relève mes hanches et, m'arrachant un gémissement de plaisir, s'enfonce en moi sans plus attendre d'autres demandes de ma part. Je tourne la tête sur le côté et le contemple. Il est encore plus sexy que dans mes souvenirs les plus torrides. Je donne à mon bassin des mouvements synchrones et je le vois fermer les yeux, puis, complètement perdu, les rouvrir. Il pèse ensuite de tout son corps sur le mien et glisse ses doigts humides dans ma bouche. Puis, il se redresse et fait suivre mon corps, libère mes seins de mon soutien-gorge et pince légèrement les tétons durcis.

De sa main droite, il descend plus bas et presse mon clitoris à chacun de ses coups de reins. Je vois venir, comme un train au bout d'un tunnel, l'orgasme imminent, mais c'est quand il me plaque à nouveau contre le matelas et que cette même main explore la partie la plus intime de mes fesses que j'explose. Surprise et étonnée de la sensibilité de l'endroit, je me contracte et jouis longuement, le faisant venir à son tour.

Il s'effondre tout près de moi, et je tourne mon visage vers le sien, plongeant mes yeux au plus profond des siens, comme pour le sonder. Il peine à reprendre son souffle.

— Je vais devoir me maintenir en excellente forme physique avec toi...

— Je n'en attends pas moins, monsieur Evans...

Je passe une main sur son torse puissant.

— Ce n'est déjà pas si mal, même si vous pouvez mieux faire.

Il écarquille les yeux et m'attrape par la taille. Il fait claquer mon porte-jarretelles sur ma cuisse.

— J'aime beaucoup ces petites choses...

— Je peux entamer une collection.

— Voilà la meilleure nouvelle de la soirée !

Je l'embrasse au coin de la bouche.

— Non, la meilleure nouvelle de la journée gît par terre à côté de tes vêtements.

Il acquiesce et me rend mon baiser.

— Rassurée ?

— Je vais lire l'article en entier avant de sauter au plafond, mais... je pense..., oui.

Il soupire et plonge son nez dans mes cheveux. Sans crier gare, une vague d'angoisse s'invite. Me voilà débarrassée d'Anna Malkovitch, mais, pour autant, puis-je faire tout à fait confiance à celui qui n'a pas hésité à manipuler mon interview. Nous sommes tellement différents l'un de l'autre, bien que nous fusionnions à merveille lorsque nous sommes ensemble.

Greg me serre encore plus fort contre lui.

— Tu as des doutes ?

Je souris. Je dois être incroyablement prévisible.

Il me fait rouler sur le dos et se place juste au-dessus de moi, l'air curieusement surexcité.

— Je sais ce qu'il te faut !

— ...

— Je voudrais te montrer quelque chose... Ce n'est pas bien loin d'ici...

Il est si souriant et plein d'entrain que je ne me vois pas refuser.

— Attends... Tu veux dire... maintenant ?

Il hoche la tête, comme si tout cela était parfaitement normal.

Déjà debout, il enfile ses vêtements et considère sa chemise à moitié ouverte avec résignation. Il revient près du lit, m'embrasse tendrement et me prend la main.

— Je n'y ai encore jamais emmené personne.

Je sens au ton de sa voix et à la solennité du moment que c'est d'une véritable déclaration qu'il s'agit.

J'ai tenu à prendre une douche avant de sortir découvrir le lieu en question. Comme Greg n'a su résister à mon invitation à profiter des lieux (ce n'est pas tous les jours qu'on séjourne dans un palace), c'est une bonne heure plus tard que nous quittons les lieux.

Il est largement plus de deux heures du matin. Dans les rues, nous ne croisons que quelques fêtards.

— Tu es certaine que ça ne te dérange pas de marcher ?

Il passe son bras autour de mes épaules, et je réalise à quel point je me sens bien avec lui, même en pleine nuit à errer dans les ruelles mal éclairées de Londres. Je fais non de la tête et la pose contre lui.

— Il n'y en a plus pour très longtemps.

Je reconnais le quartier dans lequel il m'a conduite. Une de mes amies de fac loge à deux rues de là.

Nous arrivons devant la célèbre Queen's House, qui se situe au pied de la butte du grand parc de Greenwich. Greg s'arrête un instant, m'adresse un sourire timide et compose un numéro sur son téléphone.

— Nous serons là dans deux minutes.

Quelques instants plus tôt, il s'est éclipsé pour passer un premier appel sans vouloir me dire à qui il s'adressait. Il s'approche à nouveau de moi et me prend la main. J'entends la gâche de la porte du parc grésiller, et Greg pousse le portillon.

— On y va ?

Intriguée, je hoche la tête tout en me laissant entraîner. Nous entamons l'ascension de la colline. Le parc est rien qu'à nous, et Greg me fait signe de me retourner : derrière nous s'étend une vue panoramique absolument incroyable de la ville. Du stade O2 à l'est, jusqu'à Canary Wharf, et plus loin la tour Gherkin, qui ressemble tant à un cornichon. Nous reprenons notre montée et nous arrêtons devant l'observatoire.

— Mais... c'est fermé, dis-je en consultant l'écriteau qui annonce bien clairement que les visites se terminent à dix-sept heures.

Greg hausse les épaules et lève les mains en signe de reddition, quand un vieil homme moustachu émerge de l'édifice.

— Bonsoir, Ralf.

— Monsieur a le bras long, dis-je en chuchotant.

— Ce n'est pas ce que tu crois. J'ai bossé ici en tant que gardien de nuit durant mes études et j'y reviens si souvent que Ralf et moi sommes devenus amis.

— Alors, Greg, je ne dirais pas que ça fait un bail... Deux fois dans la même semaine ?

L'homme affiche un air moqueur empreint de tendresse et fait une accolade maladroite à Greg.

— Bonjour, vous ! dit-il en me détaillant de la tête aux pieds. Vous savez que c'est bien la première fois qu'il vient accompagné !

De façon inédite depuis notre rencontre, je constate que Greg rougit légèrement.

— Bon, allez, montez. On va pas s'enraciner ici, reprend le vieil homme.

Il nous tourne le dos et s'engage dans l'escalier.

L'observatoire de Greenwich... Greg Evans est décidément un mystère. En bonne Londonienne, je n'y ai évidemment jamais mis les pieds, tandis que lui en a fait son refuge nocturne... Nous montons sur la terrasse de l'Observatoire royal, et Ralf s'éclipse.

Ce que je vois me fait carrément tourner la tête. Nous sommes seuls sur l'un des points de vue les plus romantiques de Londres. À nos pieds s'étire le méridien de Greenwich, point de longitude zéro. Je souris en me disant que tous les décalages horaires qu'on endure lorsqu'on part en voyage partent d'ici.

— Ça te plaît ?

Je ne sais où donner de la tête.

— Je sens que je vais moi aussi me prendre de passion pour ce genre d'endroits...

Greg vient se placer derrière et pointe du doigt un faisceau vert lumineux que je n'avais pas encore aperçu.

— Le méridien matérialisé, mais viens voir par là.

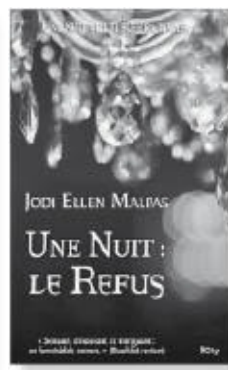
Il me guide jusqu'à la fameuse ligne métallique, se place à sa droite, puis il me pousse de l'autre côté.

— Me voilà dans l'hémisphère Ouest, et toi dans l'hémisphère Est.

Je ris en lui prenant les mains, mais Greg a l'air soudain très sérieux. Il me serre un peu plus fort les mains et m'attire contre lui, juste au-dessus de la ligne.

— Je voulais te montrer qu'il est tout à fait possible de rester différent, mais d'être ensemble quand même.

Je recule légèrement mon visage et devine une pointe d'inquiétude au fond de ses yeux. Je décide de la dissiper d'un baiser appuyé. Sa langue, qui vient trouver la mienne, me persuade qu'elle a tout à fait disparu.



Jodi Ellen Malpas

## Une Nuit : la Promesse

Livy le remarque dès qu'il entre dans le café : magnifique, avec un beau visage aux yeux bleus. Quand Miller s'en va, la jeune femme pense qu'elle ne le reverra jamais. Jusqu'à ce qu'elle trouve son petit mot laissé sur une serviette...

ISBN : 978-2-8246-0555-5

## Une Nuit : le Refus

Miller est sûr de lui, beau et incroyablement riche. Livy est fascinée par cet homme qui comble ses désirs comme personne ne l'a jamais fait. Aucun retour en arrière n'est possible.

ISBN : 978-2-8246-0605-7

## Une Nuit : Dévoilée

Livy n'a jamais connu un désir aussi pur et puissant. Le très beau Miller Hart l'a captivée, séduite et lui voue une adoration et une passion sensuelles infinies. Il connaît ses pensées les plus intimes, ses désirs les plus fous...

Une nuit n'a pas suffi à combler leur obsession. Les trois épisodes de la série best-seller.

ISBN : 978-2-8246-0697-2